

MAX DU VEUZIT

À l'ombre d'un cœur



BeQ

Max du Veuzit

À l'ombre d'un cœur

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 362 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milex

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

À l'ombre d'un cœur

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1955.

Première partie

I

– Sylvane, laisse un peu ta broderie ; il y a bien autre chose à faire aujourd’hui. La pauvre Méline vient de me faire prévenir qu’elle ne pouvait venir terminer les nettoyages. Elle s’est fait une entorse et souffre beaucoup. Je ne vais quand même pas attendre sa guérison pour remettre la maison en ordre... Allons, vite, mon enfant, pose cet ouvrage sans utilité.

– Oui, maman, dit l’interpellée, obéissant un peu à regret.

Elle leva vers sa mère son doux visage où de grands yeux bleus faisaient oublier, par leur lumière, tout ce que cette physionomie avait d’un peu triste.

Elle rangea soigneusement, dans la corbeille, le fin napperon auquel elle travaillait et, se hâtant, alla retrouver M^{me} Sambreron qui s’affairait à cirer les meubles de la salle à manger.

– Mon Dieu ! que tu n’es pas vive, ma pauvre petite ! Tous ces soins ménagers n’ont pas l’air de te plaire... Je ne sais ce que tu pourrais faire sans moi ! La vie d’une femme, c’est son intérieur bien tenu... Tiens ! Prends cette cuvette, ces torchons, et astique les vitres, bien soigneusement.

Docilement, la jeune fille obéit. Après avoir caché ses clairs cheveux sous une pointe de percale blanche et ceint sa taille d’un grand tablier bleu, elle entreprit silencieusement la tâche que sa mère lui commandait. Celle-ci, de son côté, époussetait délicatement de vieilles porcelaines, souvenirs précieux d’un luxe passé.

Souvent, Sylvane jetait un regard curieux et navré, par la fenêtre, vers le ciel bleu et les lointains horizons mauves.

Là-bas, quelque chose se mouvait... Comme une file noire qui s’allongeait... Une file faite de creux et de bosses qui se déroulaient en une chaîne sans fin.

Et la jeune fille, soudain oppressée, se tourna vers sa mère.

– Ne trouves-tu pas, mère, observa-t-elle, qu’il y a de plus en plus de voitures, là-bas, sur la route ? Il semble que le nombre de réfugiés croît chaque jour. Ils ont l’air si las, tous ces pauvres gens, sous ce soleil rutilant.

– C’est vrai, dit M^{me} Sambroton, rejoignant sa fille devant la baie ouverte. Mon Dieu ! que d’existences cette guerre va-t-elle sacrifier ?

« Heureusement, en notre petit coin de Ferrières nous sommes à l’écart de ces horreurs. Ton pauvre père a eu bien raison de m’écouter et d’acheter cette maison, dans ce pays qui nous plaisait. Il ne songeait pas, à cette époque, que la guerre pourrait un jour ravager à nouveau la France et que cette habitation serait une retraite paisible pour les siens !... Nous y vivons modestement, mais avec la dignité qui convient à une veuve et à une fille d’officier.

– Oh ! maman, si vous aviez voulu me permettre de travailler, j’aurais été si heureuse de vous rendre la vie très douce.

D’une voix un peu sèche, la veuve interrompit sa fille :

– Encore tes idées, mon enfant ! Ne sommes-nous pas bien, ici, toutes les deux ?... Moi, je ne demande qu'à toujours continuer cette calme existence... sans soucis et sans privations... En vérité, si je t'avais écoutée, nous serions peut-être comme ces pauvres gens fuyant leurs foyers, en quête d'un gîte pour une nuit et repartant vers ils ne savent où, le lendemain... Ah ! comme je me félicite, à présent, d'avoir toujours empêché tes divagations !

« Quant à supposer que tu puisses me quitter pour aller gagner ta vie loin d'ici, je ne veux pas y songer. Une jeune fille bien élevée reste auprès de sa mère.

Sylvane, grimpée sur un escabeau, ne répondit pas. M^{me} Sambreron, son éponge à la main, poursuivit donc plus calmement :

– Ma rente de veuve de colonel suffit à nos besoins. À mon âge, on se contente de peu et la vie paisible d'une petite ville de province convient à mes goûts très simples !... Et puis, réfléchis, mon enfant... Quel travail pourrais-tu trouver ?... Tu as peu de diplômes... Et pour ce

qu'en vaut l'aune !

– Tout de même, mère, je pourrais, avec mes bachots, donner quelques leçons. Cela me permettrait d'apprendre la sténographie et de devenir secrétaire. M^e Patront, notre brave ami, m'aiderait peut-être à m'employer chez un de ses confrères...

– C'est cela, chez des étrangers ! Toi, ma fille, une employée !... Jamais !... Tu sais quelles sont mes idées là-dessus !... Les événements actuels ne font que les renforcer... Je te vois, placée dans quelque trou de province, séparée de moi, en un pareil moment, alors que des familles entières sont dispersées aux quatre coins du pays... Ne pas savoir où est ma fille, si elle ne meurt pas de faim, si l'exode cruel ne l'a pas amalgamée à tous ces réfugiés... Mais j'en mourrais d'inquiétude !

Une émotion fit fléchir sa voix âpre.

– Ma petite fille ! est-ce que, vraiment, cela te serait si agréable d'être séparée de ta maman ?

– Oh ! mère ! fit la jeune fille tendrement, en venant l'embrasser. Quand je souhaite travailler,

c'est surtout pour pouvoir vous donner plus de bien-être. Ne plus en être réduites à toutes les petites privations auxquelles il faut nous plier... J'ai peur aussi de l'avenir... Deux femmes seules !... Sans fortune !... N'ayant pour vivre qu'une modeste rente qu'un changement de gouvernement ou un caprice de la guerre peut nous supprimer du jour au lendemain.

– Tu te montes la tête à tort... À l'autre guerre, il n'y a pas eu de semblables mesures d'économies... Ma rente m'est due et me sera servie régulièrement... C'est tout naturel !... Au lieu de t'imaginer les pires choses, pense plutôt que mes douloureux rhumatismes me rendent parfois impotente... J'ai besoin de toi, mon enfant. Que ferais-je, si tu n'étais pas là ?...

– Je n'ai jamais songé à te quitter, mère chérie... J'ai seulement souhaité travailler... apprendre un métier.

– Folie !... Les jeunes filles sérieuses demeurent au foyer... Tu n'es pas la seule qui vive dans sa famille...

Devant les grands yeux si purs qui

l'implorèrent, M^{me} Sambreron ajouta, en guise de consolation :

– Après la guerre, nous verrons... D'ici là, je l'espère, tu trouveras certainement un mari... Ou, tout au moins, une situation, puisque tu y tiens tant !... Allons, mon enfant, résigne-toi et que ce soit notre dernière discussion à ce sujet.

Sur ces mots plus conciliants, la mère quitta la pièce pour aller ranger ses torchons.

Sylvane qui avait, elle aussi, terminé sa besogne, descendit de l'escabeau et essuya ses yeux pleins de larmes. L'intransigeant égoïsme de sa mère lui était douloureux car, plus pratique que la pauvre veuve, elle jugeait mieux leur existence étroite et mesquine.

Quelle vie serrée menaient-elles, toutes deux, depuis la mort de son cher papa ! La retraite semblait de plus en plus maigre, au cours de ces jours de trouble. Sylvane le savait mieux qu'une autre, elle qui faisait les commissions ! Que de petits comptes, souvent compliqués, pour épargner à la veuve les soucis d'un budget pénible à équilibrer.

Depuis longtemps, déjà, c'était la jeune fille qui remplaçait la bonne, luxe trop coûteux pour deux femmes seules. Une aide leur venait du dehors : Méline, une brave femme qui vivait dans un hameau voisin. La campagnarde s'arrangeait de son mieux pour épargner à ses maîtresses de trop grandes fatigues. M^{me} Sambroton, assez exigeante, faisait trotter sa fille, souvent un peu plus que ses crises de rhumatisme ne le nécessitaient.

La douce enfant ne se plaignait jamais et ses regrets, parfois amers, faisaient vite place à un généreux dévouement filial.

À vingt-cinq ans, cette vie monotone, mais non exempte de soucis et de travail, avait fait de l'enfant, si gaie jadis, une jeune fille sérieuse et un peu triste. Jamais plus les grands éclats de rire des temps heureux, où la fillette jouait avec un papa très tendre, ne faisaient tinter les petites vitres du buffet. Et pourtant, comme elle était transfigurée, dans ce temps-là, l'aimable enfant ! Le rose animait ses joues pâles ; ses yeux si purs prenaient un éclat intense de bonheur. Auréolée

de ses fins cheveux aux reflets d'or, elle était vraiment jolie. À présent, à peine si un doux sourire égayait parfois son visage songeur, lorsqu'elle consolait sa maman souffrante.

« À quoi bon recommencer ces inutiles discussions ? » se disait-elle alors.

Elle savait que, jamais, sa mère ne se laisserait convaincre, que, jamais, elle ne lui permettrait de se créer une situation assurant son avenir. La veuve du colonel avait des principes rigides et périmés qui accablaient l'orpheline, et celle-ci, lassée, laissait finalement à la Providence le soin de son avenir.

« Dieu merci, se raisonnait-elle, maman, malgré ses rhumatismes, a une fort bonne santé. Cette existence lui plaît ; c'est tout ce que je dois désirer !... L'avenir ? Je ne veux pas y songer... Il ne m'apportera rien de meilleur... Auprès de ma mère et dans un milieu bourgeois, ne suis-je pas parmi les heureuses de ce monde ? »

Ainsi se moralisait-elle, en jetant un dernier regard sur la route empoussiérée où le lamentable défilé des fuyards continuait.

La journée s'avavançait. Sylvane poussa les volets, ferma la fenêtre aux vitres rutilantes et rejoignit M^{me} Sambreron.

– Mon enfant, je désire que tu ailles me faire quelques courses. J'ai besoin de mon médicament et je viens de voir que la bouteille est presque vide.

– Je vais y aller, mère... J'en profiterai pour porter au dispensaire ces quelques brassières qu'on m'avait données à confectionner. Avec tous ces malheureux qui passent, on doit en avoir besoin !... J'irai aussi chez Méline voir si elle ne manque de rien.

– Bon, bon ! dit la dame. Va où tu dois aller. Mais ne sois pas trop longue, car j'aurai besoin de ton aide pour le souper.

– Oui ! sois tranquille, maman, je ne ferai qu'aller et venir.

D'un bond, la jeune fille grimpa jusqu'à sa chambre.

Dans la pénombre, elle heurta un fauteuil où dormait une petite chatte grise.

Celle-ci, un instant apeurée, jeta un miaulement craintif. Mais, reconnaissant sa jeune maîtresse, elle sauta à terre et vint se frotter contre ses jambes.

– Oh ! ma Grisette, je t’ai réveillée, dit celle-ci en la caressant de sa blanche main.

Et, la replaçant sur le fauteuil, elle ajouta :

– Rendors-toi vite, mon petit chat.

Sous le léger frôlement de la main fine, ronronnant doucement, la minette referma ses yeux verts.

Rapidement, Sylvane changea de robe et mit une grande capeline rustique. Puis, saluant sa mère au passage d’un gai « À tout à l’heure », elle sortit, son petit cabas au bras.

Bientôt, la foule lamentable de la grande rue engloutit sa gracieuse et mince silhouette qui se faufilait adroitement entre les nombreux véhicules surchargés de réfugiés.

II

Le lendemain matin, comme chaque jour, pour le ravitaillement, Sylvane retourna faire quelques commissions.

Malgré le soleil éclatant de ce presque début d'été, la nature lui paraissait tout endeuillée.

Elle songeait avec angoisse aux mauvaises nouvelles du front qui circulaient en ville. Que feraient-elles, toutes deux, sa mère et elle, si l'ennemi avançait vers le centre de la France ? Devraient-elles fuir, elles aussi, leur calme demeure ?

Mieux valait n'y pas songer, faire vite les achats nécessaires à leur subsistance et retrouver vivement la fraîche et paisible maison où régnait, heureusement, l'optimisme inconscient de sa mère.

Toute à ses nombreuses pensées, elle arriva

jusqu'à leur porte sans avoir remarqué une grosse voiture empoussiérée qui stationnait près du trottoir.

Quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître l'auto de M^e Patront, un notaire de leurs amis !

Jamais, encore, le brave homme n'était venu leur rendre visite depuis que cette affreuse guerre l'avait surchargé de besogne.

« Que vient-il faire ?... se demanda Sylvane. Nous apporte-t-il quelque mauvaise nouvelle ? »

Ce fut sa première impression. Au milieu du désastre universel, la jeune fille se trouvait trop privilégiée et, au fond d'elle-même, une crainte lancinait :

« Notre paisible vie est-elle normale, en de pareils moments ? Est-ce que, nous aussi, nous n'allons pas, tout à coup, être atteintes par le malheur ?... »

La vue de la voiture ayant aiguisé sa curiosité, Sylvane se hâta vers le salon où le bruit des voix la guidait.

À son entrée, les deux interlocuteurs se turent,

mais échangèrent un regard complice qui resta inaperçu de la jeune fille.

– Bonjour, mademoiselle Sylvane, lui dit le notaire d'un air jovial. Vous êtes fraîche comme une rose !... Grâce à Dieu, dans votre petit coin paisible, nul ne semble songer que le danger peut venir.

– En effet, nous sommes trop heureux ! Mais croyez-vous que nous puissions, nous aussi, connaître les horreurs de l'expulsion ?

– Non, sincèrement, je ne le crois pas. Nos troupes arrêteront l'ennemi sur la Loire, s'il s'aventurait au-delà d'Orléans.

– On dit que Paris est reconnu ville ouverte. C'est terrible. Autant dire que la capitale ne sera pas défendue et qu'on l'abandonnera à l'ennemi.

– Question de stratégie, probablement.

– C'est réconfortant de vous entendre, maître Patront. Il y a tant de mauvais bruits qui courent.

– Évidemment, le moral de tous ces fugitifs ne peut pas être bon... Ils fuient parce qu'ils croient au pire.

– Et, naturellement, les gens du village qui les voient passer nuit et jour sont aussi démoralisés qu’eux. Comment ne s’imagineraient-ils pas que tout est perdu, devant ce tragique exode !

– Attendez et ayez confiance... Il est impossible que nos chefs n’aient pas tout prévu.

– Oui, évidemment... Attendons !

Pendant que cet échange de paroles avait lieu entre M^e Patront et la jeune fille, M^{me} Sambron donnait des signes évidents d’impatience.

– Cher ami, ne pensez-vous pas qu’il faut nous hâter...

– Mais certainement... certainement, madame !... Je vous attends.

– Dépêche-toi, Sylvane. Nous partons avec M^e Patront.

– Nous partons ? fit sa fille, étonnée.

En même temps, elle remarquait l’agitation de sa mère.

– Que se passe-t-il donc ? s’inquiéta-t-elle subitement. Vous avez l’air toute bouleversée,

maman...

– Mais si heureuse, mon enfant !... Grâce à notre excellent ami, M^e Patront, il nous arrive un changement extraordinaire. Quelque chose d'inouï et d'heureux... Ah ! Sylvane, quelle reconnaissance ne devras-tu pas à notre dévoué tabellion !

– Une chance !... Inouïe !... Extraordinaire !... Quelles sont donc les heureuses nouvelles que vous nous apportez, en ces jours si tristes, cher monsieur ?

– Mon enfant, une proposition miraculeuse, qui va transformer toute votre existence.

Fiévreuse et pathétique, M^{me} Sambéron l'interrompt.

– C'est incroyable et magnifique !... La réalisation de tes désirs les plus secrets par le bon génie de notre ami !...

Elle éclatait de joie, donnant libre cours à son enthousiasme.

– M^e Patront va t'expliquer lui-même...

La jeune fille était prise, à son tour, dans la

vague d'enthousiasme débordant de sa mère. Saisissant en hâte une chaise basse, elle s'assit près de celle-ci.

– Voilà, mes amies, ce dont il s'agit, commença gravement le notaire... Mais je vais résumer un peu, car le temps presse et je voudrais repartir au plus tôt pour La Châtre. Faire quarante kilomètres, sur ces routes encombrées, va nous prendre du temps...

« Écoutez, ma petite Sylvane, c'est de vous qu'il s'agit... Il va vous falloir prendre rapidement une décision importante.

À ces mots, la curiosité fit battre le cœur de la jeune fille. Et, ne quittant plus M^e Patront de son regard avide, elle écouta en silence ce qu'il lui expliquait :

– Je vous connais depuis si longtemps, toutes deux, chères amies, que je n'ai pas hésité à venir au plus vite vous soumettre cette proposition inattendue.

« Un certain M. Jacques Desfarges, de passage dans ma bonne ville, m'a fait chercher, ce matin,

à l'aube. Très malade, il est condamné par les médecins et ne veut pas que sa fortune – fortune considérable, paraît-il – devienne l'héritage d'un de ses cousins... Le seul parent qui lui reste !... Un monsieur odieux qui n'a su que lui nuire, depuis sa prime jeunesse. Dans ses derniers moments de force, mon malheureux client a trouvé qu'un mariage *in extremis* pourrait seul déshériter l'odieux personnage qu'il déteste. Il m'a donc demandé de lui trouver au plus vite, pour épouse, une jeune femme convenable, capable de porter dignement son nom... Une épouse *in extremis* qui consente à devenir bientôt sa veuve...

Sa veuve très riche, puisque, par contrat, il lui léguera tout ce qu'il possède... Ce qui me paraît être considérable.

À ces mots, M^{me} Sambreron eut, à nouveau, une exclamation de joie. Elle approuvait la proposition du notaire, sans en étudier tous les à-côtés et sans voir plus loin que les avantages matériels qu'il exposait.

Sylvane, au contraire, se sentait

instinctivement effrayée, si bien que, devant son visage sérieux et un peu pâli, M^e Patront crut devoir poursuivre ses explications.

– Je ne peux pas, mon enfant, vous donner de grandes précisions sur M. Desfarges, car je ne le connais pas suffisamment. C'est un homme d'une trentaine d'années, ancien officier. Très malade et condamné par les docteurs, sa fin est proche... Il est à La Châtre depuis quelques semaines... Installé dans une villa meublée, avec plusieurs domestiques, il offre toutes les apparences d'une bonne situation. Une vieille gouvernante dirige son intérieur, une religieuse le soigne... Un chauffeur fait les courses... C'est ce dernier qui est venu me prévenir que son maître voulait me parler.

« Je me suis rendu chez lui, où chacun m'a affirmé que le malade, quoique très affaibli, jouissait de toute sa raison... Son entourage, qui est à son service depuis de nombreuses années, approuve le mariage *in extremis* qu'il veut faire... Le triste parent dont il a eu à se plaindre est méprisé de tous... Bref, il m'est apparu que je

n'avais aucun motif de ne pas satisfaire ses désirs... Le maire est prévenu... Le prêtre viendra, cet après-midi, bénir l'union projetée... Il ne me reste plus qu'à lui désigner la femme que j'estime être digne de lui... celle qui acceptera d'être sa femme, dans d'aussi tragiques conditions.

« J'ai tout de suite pensé à vous, Sylvane. Vous êtes jeune, bien élevée et courageuse. Vous méritez vraiment d'être la légataire de ce richissime client...

Elle le regardait curieusement, l'écoutant sans comprendre.

Il continuait, convaincu et résolu :

– Le mariage projeté ne vous nuira en rien et je sais que vous porterez avec dignité le nom que votre mari vous donnera. En revanche, vous bénéficierez longtemps, ainsi que vous, chère madame, de cette manne inattendue qui vous tombe du ciel par mon intermédiaire.

M^{me} Sambreron, dans sa joie, ne tenait plus en place et, répondant pour sa fille, remerciait le notaire avec effusion.

Sans attendre l'avis de l'intéressée, elle la pressa d'aller se préparer pour cette suprême visite.

– Allons, Sylvane, ne perdons pas notre temps. Une occasion semblable ne se retrouvera jamais. Tu vas connaître les avantages du mariage, sans en subir les désagréments, ce qui est vraiment inespéré...

La jeune fille demeurait debout, sans bouger.

Sa mère insista, agacée de cette sorte d'incompréhension :

– Allons, vite, dépêche-toi. Va changer de toilette. M^e Patront nous attend pour nous conduire à La Châtre.

De la tête, le notaire approuva et les deux femmes montèrent à leur chambre.

Au haut de l'escalier, de plus en plus agitée, la mère, enthousiaste, s'exclamait :

– Crois-tu, Nanon ?... Quelle incroyable chance ! Et tu voulais travailler !... Tu vois, mon enfant, comme le destin nous guide !...

De ses grands yeux tristes, l'orpheline

continuait de fixer le vague.

– Tu seras mariée ! insista la dame. Ne l’as-tu pas assez souhaité, tant tu avais peur de rester vieille fille ?... Mariée et riche !... C’est encore plus beau que nous ne pouvions l’espérer... Moi, je suis folle de joie !...

Elle parlait bas, de sa voix de commandement assourdie par la joie.

– Je conserverai ma petite fille et nous serons heureuses, toutes les deux... sans soucis... à même de combler facilement nos désirs !

Embrassant brusquement Sylvane, elle l’entraîna vers sa chambre.

– Vite, vite, ma chérie ! Ne faisons pas attendre M^e Patront. Le brave homme ! L’excellent ami !... Mets ton tailleur noir... Avec une chemisette blanche, ce sera tout à fait correct pour un mariage de ce genre... Un mari mourant... Un mariage *in extremis*...

– J’ai peur, balbutia la jeune fille.

– Peur de quoi, ma petite fille ?

Sylvane secoua la tête.

– Ne trouvez-vous pas que c’est effrayant ?

– Petite sottise !... M^e Patront est un homme sérieux. Il ne nous conseillerait pas quelque chose qui ne soit pas honorable. En tout, il faut de la dignité... Et nous en mettrons... Allons, dépêche-toi. J’ai hâte que tout cela soit achevé, afin d’être sûre que cette fortune ne va pas nous échapper et aller à d’autres.

Sylvane, toujours songeuse, ne réalisait pas encore ce que sa mère lui suggérerait... Vers quel destin l’entraînait-elle ?

Toute étourdie de cette aventure presque irréelle, elle obéissait comme un automate... sans réfléchir !

Sous le coup de l’émotion, se rendait-elle compte vraiment de l’invraisemblable histoire dont elle allait devenir l’héroïne ?

Dans sa chambre, son petit « chez elle », les idées commencèrent à se coordonner, en sa tête fiévreuse. Et, tout en revêtant son tailleur sombre, elle se demandait logiquement si c’était bien à elle qu’une semblable aventure arrivait.

– Ne crois-tu pas que je rêve, ma Grisette ? murmura-t-elle, tout à coup, à la chatte qui ronronnait, les yeux mi-clos, à sa place favorite. Je vais me marier... Me marier !... c'est inimaginable !... Me marier ! Comprends-tu ?...

Elle répétait le mot comme pour mieux se convaincre de la chose.

Subitement, il y avait en elle tout un chambardement.

L'idée du mariage prenait des proportions gigantesques dans son cerveau alerté.

« Mais ce n'est pas possible ! balbutia-t-elle soudain, dans une sorte d'horreur. Je ne peux pas épouser un homme que je ne connais pas ! Un homme qui va mourir !... c'est une abomination !... »

Des larmes voilèrent ses yeux et machinalement elle passa la main sur son front où les idées n'étaient pas claires.

« A-t-on le droit de contracter une pareille union ?... N'est-ce pas se jouer des conditions chrétiennes du mariage ? Un homme qui va

mourir !... qui ne peut pas vraiment être un mari ?... »

Tenant son chapeau et ses gants à la main, elle restait figée sous une émotion douloureuse...

Que de rêves son jeune cœur n'avait-il pas échafaudés à la pensée de celui qu'elle espérait rencontrer, un jour, sur sa route... du Prince Charmant que ses songes évoquaient... de cette vision de l'hyménée chère aux jeunes filles ! Quel compagnon solide et sain avait-elle appelé en son âme pour lui faire don d'une vie d'adoration !

Chaque soir, se réfugiant dans la paix de sa chambrette, elle dédiait le trop-plein de son cœur à une image idéale qui ne la quittait pas. De ce rêve intime, ses lèvres, toujours, étaient demeurées closes. Jamais sa mère n'avait pu imaginer un instant que sa fille pourrait avoir besoin d'un amour autre que du sien. Mais, si la minette grise avait pu parler, elle en aurait raconté de drôles, à Sambreron, sur les pensées intimes de son enfant.

Et voilà que tout ce que le mariage avait pour

elle de beau, de pur, de sacré... ce don total d'une existence... cette vie côte à côte d'aide mutuelle et d'amour fidèle... tout cela allait se condenser pour elle en un acte notarié signé par un mourant inconnu. Plus jamais, à présent, elle n'aurait auprès d'elle le compagnon chéri de ses rêves.

Une grosse larme glissa sur sa joue pâle.

– Allons, Sylvane, es-tu prête ? Il est temps de partir.

La voix de sa mère la força à se raidir pour répondre avec calme :

– Je viens, maman !

Essuyant ses yeux, la jeune fille caressa tendrement la petite boule grise qui suivait, de ses grandes prunelles vertes, tous ses mouvements.

– Garde bien notre maison, ma petite minette, lui dit-elle tristement. Moi, je vais à un enterrement... Celui de ma jeunesse et de mes rêves...

Puis se baissant vers le chaton, comme pour lui faire une ultime confidence, elle murmura à voix basse :

– Et même, bientôt, j’irai à celui de mon mari... Je serai veuve. Que me restera-t-il alors de toutes mes possibilités de bonheur ?... Veuve, sans avoir jamais connu l’époux.

Le cœur lourd, la tête perdue, Sylvane quitta sa chambre.

La destinée, qui souvent se joue de notre perspicacité et de nos prévisions, allait entériner toutes les craintes de la jeune fille, comme les événements qui vont suivre vont le démontrer...

Quelques minutes après, fermant derrière elles leur demeure, les deux femmes montaient dans la conduite intérieure du notaire.

Sur les routes toujours encombrées de la lamentable caravane des fuyants, la voiture emportait M^{me} Sambron illuminée d’espoir et sa fille tragiquement inquiète de ce bonheur inconnu qu’on lui annonçait si certain et si proche...

Mais qui oserait garantir que le sort favorable en la minute présente le sera encore dans les instants qui vont suivre ? Hasard, destin, providence, quel que soit le nom qu’on donne au

déroulement des événements, chacun de nous est le jouet aveugle d'un sort qu'il ne peut ni dominer ni contrecarrer.

Sylvane allait vers son destin...

III

La voiture roulait doucement, s'efforçant de remonter la file des véhicules surchargés.

Après un moment de silence, le notaire regarda sa montre et, constatant que l'heure du déjeuner approchait, demanda à ses voyageuses si leur appétit n'était pas trop aiguisé.

– Nous n'aurons pas le temps de déjeuner, mais nous prendrons une légère collation, chez moi, avant de nous rendre chez M. Desfarges. Il ne faut pas que notre épouse tombe d'inanition pendant la cérémonie.

– Le mariage, la cérémonie ! Vous ne voulez pas dire que c'est pour tout à l'heure ?... Ce serait affreux ! gémit Sylvane qui comprenait à ces mots que sa décision devait être imminente.

– Mais, mon enfant, répliqua vivement M^{me} Sambroton, ce monsieur est mourant... et ne peut

attendre... Nous ne pouvons remettre à plus tard la réalisation de ce qu'il demande.

– Il est impossible de retarder les choses, intervint M^e Patront. Il faut que cet acte de mariage soit signé au plus vite.

La jeune fille frémit. Elle avait espéré quelques jours de calme pour s'habituer à la pénible perspective d'épouser un inconnu et, qui plus est, un mourant. Elle s'apercevait avec angoisse que le destin lui était impitoyable et qu'elle devait s'y soumettre immédiatement.

– Voyons, Sylvane, vous n'allez pas refuser ? demanda le tabellion, soudain inquiet. J'ai préparé le contrat, et... il n'y a plus que votre nom à y mettre... Le maire et le prêtre nous attendent, à deux heures, et ce pauvre M. Desfarges doit rassembler ses dernières forces pour accueillir la femme que je lui ai annoncée...

Plus durement, il précisa :

– J'étais si certain que vous accepteriez cette miraculeuse proposition que j'ai tout arrangé à l'avance...

Sylvane poussa un lourd soupir.

– Mon Dieu ! Ayez pitié de moi !... Aidez-moi !... gémit la pauvre enfant, l'âme torturée.

M^{me} Sambreron, à ces mots, éclata :

– Comment ! Tu te plains, alors que tout s'offre à toi, pour une vie riche et heureuse ! Une chance pareille ! Tu n'as pas le droit de la repousser.

Sylvane, bouleversée, continuait de garder le silence.

M^{me} Sambreron frémit. Sans la regarder, elle continua de sa voix coupante :

– T'appeler « madame », n'est-ce pas ce que tu voulais depuis longtemps ? Une madame qui sera, dans quelques jours, une veuve riche et, à cause de cela, admirée. Quelle vie enviable pour la modeste jeune fille que tu es !... Jamais tu ne pouvais espérer un sort pareil !

– D'ailleurs, intervint à nouveau le tabellion, en dehors de ce mariage *in extremis* qui vous fait riche, rien n'est changé pour vous.

L'orpheline redressa la tête.

– Comment cela ? balbutia-t-elle.

– Dame ! jeune veuve... et fortunée ! Vous pouvez toujours espérer rencontrer le mari de vos rêves... Avec cette différence que, riche, vous pouvez vous montrer plus difficile sur le choix de cet époux.

– Oh ! protesta M^{me} Sambreron, du moment que ma fille aura été mariée, rien ne la pressera, je l’espère, de se passer véritablement la corde au cou. Le mieux ne sera-t-il pas que nous restions toujours ensemble ?

Et, tournée vers sa fille, elle précisa :

– Ne serons-nous pas bien heureuses, toutes les deux, ma petite Sylvane ?... Dans cet avenir que le destin te réserve, je vois, moi, une bénédiction du Ciel.

Un sanglot étouffé répondit seul.

La mère, dans son égoïsme maternel poussé à l’extrême, n’envisageait que son propre bien-être : conserver sa fille auprès d’elle. Elle n’avait pas une minute pensé qu’elle piétinait douloureusement les rêves d’amour que sa fille

devait abriter en son cœur.

Le coup était rude pour la douce enfant, mais, voulant s'appuyer instinctivement sur cette tendresse maternelle qui comptait exclusivement sur le dévouement absolu de son enfant, elle puisa du courage dans son amour filial et redressa la tête.

L'idée émise par M^{me} Sambreron qu'elles pourraient mener ensemble une existence choyée l'aida à ne pas repousser la proposition du notaire. Puisque son mariage serait sans suites, et ne changerait pas, en effet, sa manière de vivre, elle aurait la consolation de faire à sa maman une vieilleuse douce et gâtée.

– Évidemment ! murmura-t-elle. Un pareil mariage n'engage en rien l'avenir.

C'en était fait. Elle s'abandonnait à la volonté de ses compagnons.

À partir de ce moment, voulant éviter de trop réfléchir, Sylvane, la tête en feu, se renferma dans un mutisme qui parut aux autres un acquiescement.

Elle détourna son front brûlant et regarda machinalement le paysage à travers les vitres de l'auto. Le spectacle poignant des milliers de réfugiés hagards qui fuyaient vers l'inconnu lui fit alors oublier ses propres soucis.

La vie était remplie de tant de détresses que son sort, à elle, lui paraissait subitement enviable, eu égard aux maux universels qui brisaient tant de foyers et d'existences.

La guerre était un malheur autrement douloureux et cruel qu'un mariage *in extremis* !

IV

Deux heures venaient à peine de sonner quand M^e Patront, ses deux clientes et son clerc se présentèrent chez M. Desfarges.

Après avoir traversé un jardin bien soigné, une lourde porte de chêne leur fut ouverte par une femme d'un certain âge, assez revêche d'aspect, la gouvernante, sans doute.

– M. Desfarges vous attend. Je vais vous conduire près de lui, dit-elle au notaire d'une voix plutôt froide.

La vieille femme n'eut pas un regard pour les deux visiteuses qui suivirent timidement le tabellion.

Le cœur de Sylvane battait à se rompre lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre du malade.

Quel était ce mystérieux inconnu qui serait tout à l'heure son époux ?

– Pour un temps bien court ! lui disait-on.

Se lier pour la vie – sa vie à elle, tout au moins ! – à un homme dont on ne connaît ni le caractère, ni le passé, ni l’ascendance, semble, de prime abord, un acte de folie. Et c’était sa mère et leur ami le notaire, deux personnes sérieuses, qui l’engageaient à commettre cette démente...

L’orpheline vivait cette scène dans un ahurissement complet.

Dans la grande pièce aux persiennes à demi fermées, une religieuse au costume impeccablement blanc se penchait doucement sur le grand lit où reposait un homme immobile.

Une brune chevelure, un visage émacié, à la peau mate, des yeux cernés et fiévreux faisaient une tache sombre parmi les draps.

À l’approche des arrivants, le malade tressaillit et leva lentement ses paupières. De grandes prunelles noires accentuèrent encore cette impression de ténèbres qui se dégageait de lui. Sa maigreur parut plus pénible encore lorsqu’il souleva, vers le notaire, une main

squelettique et faible.

Ce geste fut aussitôt arrêté par l'infirmière qui, prévenant son malade, annonça que le maire et le prêtre étaient déjà arrivés et qu'elle allait les introduire dans une pièce voisine.

– Le temps que vous signiez le contrat, maître, expliqua-t-elle.

Et, tournée vers le notaire, elle recommanda :

– Ne le fatiguez pas, je vous en prie. Tous les papiers sont préparés, n'est-ce pas ?... S'il n'a pas la force de signer, les témoins sont prêts à se porter garants de ses volontés... Faites au plus vite... Et, surtout, ne le fatiguez pas !

Cette recommandation était inutile. M^e Patront avait pris toutes ses précautions et, en quelques minutes, fut établi le contrat qui attribuait une grosse dot à Sylvane et la faisait légataire universelle de son mari, en cas de décès de celui-ci.

Pendant que ces courtes formalités notariales se déroulaient, la jeune fille examinait avidement son étrange fiancé.

Il n'avait pas eu un regard vers elle. Seul comptait évidemment pour lui la cérémonie légale qui allait lui permettre de frustrer un parent indigne de son héritage. Mais la femme, jeune ou vieille, grâce à qui il pouvait réaliser ce désir, lui était indifférente.

Sylvane rougit, comme gênée de cette inattention, alors qu'elle, justement, s'inquiétait si fort de sa personnalité.

Quel âge pouvait-il avoir ? M^e Patront lui avait dit trente ans, mais la maladie avait fait de lui un vieillard.

Seuls, des cheveux abondants, d'un noir de jais, laissaient une trace de jeunesse dans ce corps miné par la maladie.

Oubliant toutes ses angoisses précédentes, la jeune fille s'abandonna alors au sentiment de tendre pitié qui envahissait son cœur à la vue de ce malheureux qui allait s'éteindre.

Maintenant, elle n'avait plus peur et ne pensait plus à elle.

Un homme, aux portes de la mort, allait lui

léguer son nom et sa fortune... Il lui faisait confiance sur la recommandation d'un notaire qu'il connaissait à peine... Ne devait-elle pas assurer le moribond qu'elle était digne de cette confiance qu'il lui accordait ?

Cette pensée fut si nette en lui qu'elle s'approcha du lit et se pencha vers la forme immobile qui semblait si proche du terrible et dernier voyage.

Sa blanche main vint doucement se poser sur les doigts décharnés qui reposaient inertes sur le drap blanc.

À ce contact, l'homme ouvrit les paupières et ses yeux atones se levèrent vers le frais visage penché vers lui.

– Je vous promets de porter honorablement votre nom... J'exécuterai loyalement tous vos désirs, acheva-t-elle, la gorge serrée par l'émotion.

– Merci ! fit dans un souffle le mourant.

Et ce simple mot apaisa toute l'agitation de la jeune fille comme si un pacte, venant de se

conclure entre l'inconnu et elle, ils ne fussent plus aussi étrangers l'un à l'autre.

Quelque chose de précis les unissait à présent, l'homme lui assurait les biens matériels qui ne lui seraient d'aucune utilité là où il allait... Et elle ?... Elle lui donnait l'ultime satisfaction de mourir tranquille, sachant que l'infâme parent dont il avait souffert ne bénéficierait pas de sa mort.

Pendant qu'avait lieu ce premier contact entre Sylvane et celui qui allait devenir son mari, la chambre s'était remplie de monde.

Toutes portes et toutes fenêtres ouvertes, comme le veut la loi, le maire et le prêtre allaient procéder successivement à l'union *in extremis* réclamée ou acceptée par les deux parties.

Dans le fond de la pièce, les trois serviteurs se tenaient debout, anxieux et émus à la fois.

Leur présence avait quelque chose de si impressionnant que le cœur de la jeune fille se serra et qu'elle sentit à nouveau l'angoisse s'emparer d'elle. Une faiblesse lui coupait les jambes et elle dut s'appuyer contre le pied du lit

pour ne pas tomber.

M^e Patront la vit si pâle qu'il vint vers elle et, paternellement, la prit sous le bras pour l'amener jusqu'au haut du lit où le mourant réunissait ses dernières forces pour faire face, sain d'esprit, à la double cérémonie.

Ce fut vite fait. Le maire lut rapidement les formules du code qui rappelaient aux deux époux leurs devoirs respectifs.

« Bien inutile lecture », pensa Sylvane qui, les yeux clos sur des souvenirs amers, évoquait tous ses rêves d'avenir où elle se voyait écoutant ces recommandations auprès d'un compagnon tendrement aimé et chéri.

C'est si simple et si doux de s'engager, pour toute la vie, à être la compagne fidèle et dévouée d'un homme qu'on aime ! Quand l'amour fait battre le cœur, tout semble aisé et facile. De toute son âme, on accepte les tâches les plus ardues.

Mais, aujourd'hui, la vérité était là, implacable et tragique.

C'est un « oui » rendu rauque par la faiblesse

et l'effort qu'il a coûté qui rappelle à la jeune fille l'alliance à laquelle elle consent... Très loin, hélas ! du beau songe bleu auquel elle ne doit plus jamais penser.

L'assistance la regarde, étonnée de son silence, à la question posée par le maire. Il lui faut encore quelques secondes pour retrouver sa voix et répondre à son tour un léger petit « oui » à peine perceptible.

Le mourant a signé d'une main tremblante le registre qu'on lui présente, mais celle de Sylvane n'est guère plus ferme lorsqu'elle appose, à son tour, son paraphe.

Elle est mariée, légalement, à présent !

Un frisson la saisit. La voyant si pâle, sa mère vient à ses côtés pour la soutenir.

Elle a à peine rejoint sa fille que le prêtre, déjà, récite les prières.

L'orpheline lève alors les yeux sur celui qui est devenu son époux devant l'état civil.

Le pauvre visage si maigre semble privé de vie.

M. Desfarges a fermé les yeux et il respire péniblement, effondré sur ses oreillers. Il semble que le souffle si court qui s'échappe de sa poitrine va s'arrêter au moindre effort.

Une profonde pitié étreint le cœur de la jeune épousée. Dans un grand élan, elle prie ardemment pour la guérison de ce malade auquel un sacrement divin est en train de la lier. Elle ne pense plus que son sort s'est uni, à jamais, à un inconnu. Seule, la compassion la pousse à supplier le Ciel de sauver l'infortuné.

Et c'est très émue, mais très fervente, qu'elle met sa main frissonnante dans la paume glacée du mourant. Leurs deux « oui » ne sont que des murmures. C'est ainsi qu'ils deviennent des époux devant Dieu.

Rien, désormais ne peut les séparer, si ce n'est la terrible faucheuse que les médecins ont annoncée et qui doit rôder implacablement à la porte de la splendide villa.

À ce moment de la cérémonie, le prêtre cherche des yeux les alliances qu'il doit bénir.

M^e Patront, qui a pensé à tout, a cependant oublié l'achat de ces anneaux symboliques.

Quelques secondes de désarroi suspendent l'office. Heureusement, M^{me} Sambreron devine le désir du prêtre. Elle retire hâtivement son propre anneau de mariage et le tend à l'officiant qui prononce les paroles rituelles avant de le passer au doigt glacé de l'épousée.

Le contact du métal redonne à celle-ci conscience de l'acte qui vient de s'accomplir, enchaînant son existence à celle d'un inconnu. Cet anneau d'or, que son cher père disparu avait donné à sa mère, en est le symbole. Et c'est à un mourant que cette alliance l'unit...

Présage terrible, sans doute, car son cœur serré d'angoisse semble lui faire pressentir qu'un malheur plane sur cette union superficielle. L'effet est tel qu'elle sent comme une chape de glace tomber sur ses épaules et qu'un grand tremblement la saisit. Pourtant, une chaleur étouffante règne dans la pièce.

Sa mère, devant le regard halluciné de sa fille, croit deviner les pensées qui assaillent celle-ci.

Elle lui saisit le bras et lui dit à voix basse, en consolation, comme s'il ne s'agissait que d'une question de bague :

– Je t'en achèterai une autre, ma chérie. Nous la ferons bénir et tu me rendras celle-ci car cette bague n'a jamais quitté ma main.

Sylvane n'a même pas entendu le murmure de sa mère. Ses yeux hallucinés ne quittent pas le visage de celui dont elle portera le nom désormais. On dirait qu'elle veut imprimer en elle, pendant qu'il est encore en vie, l'image de cet homme destiné à disparaître bientôt.

La cérémonie est finie. Le maire emporte ses registres pendant que le prêtre prend congé de tous.

Le malade, à bout de forces, paraît avoir perdu conscience. Il gît, inerte, dans son grand lit blanc.

La religieuse aide sa respiration en lui faisant aspirer quelques bouffées d'oxygène.

La gouvernante s'empresse, maintenant, de faire sortir tous ces visiteurs, trop nombreux dans cette chambre où se meurt un homme.

Sylvane jette un dernier regard sur cet étrange mari qui n'a plus qu'un souffle de vie. En cette minute où tout est accompli, elle n'éprouve plus ni angoisse ni peur. Sa volonté n'a, pour ainsi dire, pas contribué à l'acte qui l'unit par les liens étroits du mariage à ce moribond qui lui est étranger. Elle n'a ni désiré ni accepté sciemment ce rôle d'épouse que sa mère et M^e Patront lui ont imposé et cependant, loyalement, elle admet que c'est définitif. Elle est mariée ! Ce mourant est son époux ! Des liens civils, religieux et moraux, les lient ensemble... pour toujours... ou plus exactement pour quelques heures, puisqu'il va bientôt succomber.

De cela, elle ne doute pas : il va mourir !...

Alors, généreusement, ses lèvres continuent de prier. En son cœur apitoyé, elle fait un vœu pour que le Ciel prenne en pitié ce mari inconnu et l'arrache au néant qui l'attire irrésistiblement.

Des minutes graves passent dans un lourd silence.

Comme Sylvane demeure debout, au pied du lit, la gouvernante la touche au bras.

– Il ne faut pas rester là, madame. Le maître a besoin de repos...

L'orpheline tressaille et, généreusement, propose.

– Mais ne pourrais-je pas vous aider à le soigner ?

Une dureté passe dans les yeux de la femme.

– Les soins ne lui manquent pas, dit-elle sèchement. On ne vous a pas attendue ! Que feriez-vous de plus ? Il ne vous connaît pas !...

Tout cela est dit à voix basse pour ne pas troubler le grand silence qui règne autour du moribond.

La jeune fille a un geste d'impuissance. Cette femme a raison. Les soins ne manquent pas au malade, et elle, Sylvane, il ne la connaît pas... bien qu'elle soit sa femme !

Instinctivement, elle baisse la tête comme si elle était accablée de ce rôle humiliant qu'on lui réserve.

Elle est l'épouse... et elle n'est rien !

Elle jette un dernier regard sur ce mari inconnu et, dans ses yeux fervents, elle met toute la pitié dont son âme est remplie.

– Au revoir, murmure-t-elle enfin. Je reviendrai, plus tard, le voir.

Et, docilement, elle quitte la pièce, précédée du notaire, de son clerc et de sa mère.

En refermant la porte sur eux, la revêche gouvernante a un regard hostile pour la petite épousée qui heureusement, ne s'en aperçoit pas.

*

Dehors, l'air chaud de juin baigne le jardin de ses douces senteurs.

Le ciel lumineux et toutes ces roses éclatantes qui bordent la longue avenue semblent vouloir faire oublier, par sa lumière et leurs parfums, le spectacle pénible de la double cérémonie qui s'est déroulée tout à l'heure. La calme et belle pelouse est là pour rappeler que la nature a des réserves de grâce et de fraîcheur pour adoucir les

cruautés du sort.

La vision affreuse s'efface devant tant de clartés et la jeune mariée sent sa poitrine se dilater sous ce souffle généreux d'un printemps merveilleux.

Loin de la chambre où agonise un homme, loin aussi de la route poussiéreuse où se déroule le lamentable défilé de l'exode, sa jeunesse ne demande qu'à s'épanouir librement.

Pour la première fois depuis des heures, une bienfaisante sensation d'espoir et de repos la traverse.

Allons ! la vie n'est pas faite seulement de mauvaises choses. Elle a aussi ses bons côtés et ses joies en réserve. Sylvane est mariée, c'est indiscutable ; mais, pour elle, la vie continue !... Peut-être même ne fait-elle que commencer seulement !... La vie... belle... longue... mystérieuse !

Accompagnez-moi jusqu'à l'étude, mesdames, dit le notaire. J'ai encore quelques précisions à vous donner sur la situation de Sylvane.

Après avoir salué le maire et le prêtre qui parlaient près de la grille, il entraîna la mère et la fille vers sa voiture.

V

Dans le sévère bureau de l'étude, les deux femmes écoutaient attentivement les explications du tabellion.

C'était vraiment à un mari richissime que Sylvane venait de s'unir.

Propriétaire de vastes territoires et de plusieurs mines de phosphate, en Amérique du Sud, M. Desfarges semblait, d'après les détails que fournissait l'homme de loi, être possesseur d'une fortune considérable. À ces biens immobiliers s'ajoutait toute une série d'actions dans d'importantes sociétés sud-africaines.

– Bref, concluait M^e Patront, mon client m'a parlé d'une centaine de millions !

– Une centaine de millions ! répéta en écho enthousiaste la voix de M^{me} Sambreron. Je crois rêver en vous entendant, mon cher ami. Et tout

cela va revenir à ma petite Sylvane ?

Elle souriait, en extase devant cette vision dorée.

La jeune épousée, un peu éblouie, elle aussi, par tous ces chiffres mirobolants, restait silencieuse. Elle revoyait le brun visage squelettique où, seuls, deux yeux sombres semblaient conserver, par moments, un atome de vie.

Une pensée de pitié demeurait en elle en évoquant ce malheureux qui, possesseur d'une telle richesse, s'éteignait sans famille, sans ami... C'était elle, une inconnue, qui, consentant à s'unir à lui, l'avait aidé à détourner d'héritiers jugés indignes tous ces biens qui restaient, pour lui, ses derniers soucis terrestres.

Sa fortune immense ne lui avait donc apporté, en vérité, qu'ennuis et tracas. Qui donc a dit que la richesse fait le bonheur ?

Une pensée triste serra le cœur de la jeune épousée.

Si riche soit-il, l'homme ne peut s'offrir la

santé ni racheter sa vie en péril. Est-ce donc si enviable d'avoir tant de millions ?

C'est alors qu'apparut clairement à Sylvane que son devoir était, malgré l'inimitié de la gouvernante, de rejoindre le mourant qui venait de lui donner, avec son nom, une semblable fortune.

Puisqu'il était seul, ne devait-elle pas se dévouer entièrement à lui et adoucir ses derniers moments par sa présence compatissante et amie ?

Une amie, c'est tout de même mieux qu'un serviteur !...

Et ce serait encore payer bien peu le généreux testament fait en sa faveur ! Agir autrement lui paraissait, à présent, comme une ingratitude et une trahison dont elle se sentait incapable.

Elle se promet, si la revêche dame de compagnie ne l'accueillait pas aimablement, qu'elle supporterait son antipathie en silence.

Celui qui était à présent son mari éprouverait peut-être une suprême consolation à voir que celle qui portait son nom ne restait pas

indifférente à son état.

Se tournant vers sa mère, à qui le notaire faisait lire en détail l'acte testamentaire, elle parla d'une voix calme bien qu'un peu assombrie par l'émotion :

– Ma chère maman, nous allons nous séparer, maintenant. Tu vas rentrer à Ferrières, comme tu le disais tout à l'heure. Et, moi, je vais retourner auprès de M. Desfarges. C'est ma place, puisque je suis sa femme... Je dois le soigner de mon mieux et me dévouer à ses derniers moments.

La mère avait sursauté. Son visage pâlissait au fur et à mesure que sa fille livrait ses pensées avec une énergie qu'elle ne lui connaissait pas.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Son enfant marquait une volonté, aujourd'hui ! Sylvane, qui avait toujours été si docile aux exigences maternelles, voulait prendre seule une initiative ?

– Mais, ma petite fille, réagit M^{me} Sambreron avec humeur, je ne vais pas te laisser chez ces inconnus. Je ne me vois pas du tout, d'autre part, rentrer seule dans notre demeure. Je serais trop

inquiète sur ton sort.

Un argument de poids lui apparut soudain qui plaiderait en sa faveur.

– Nous sommes parties si vite que tu n’as pu prendre le moindre vêtement de rechange. Tu n’as pas une trousse de toilette ni tes vêtements de nuit... Tu ne peux pas retourner ainsi chez... chez ton mari... Tu aurais l’air d’être tout de suite à sa charge.

Devant le silence de Sylvane, M^{me} Sambroton renchérit encore. Il lui semblait, d’ailleurs, qu’elle l’avait déjà à moitié convaincue à ses idées.

– Reviens avec moi... au moins jusqu’à la maison ! Tu feras ta valise et tu repartiras ensuite. J’aurai l’impression de ne pas rentrer chez moi comme une pauvre maman abandonnée par sa fille dès que celle-ci trouve un prétexte pour la quitter.

– Oh ! mère, protesta avec indignation la jeune femme, si je parle de nous séparer c’est pour aller au chevet du mari que vous m’avez imposé et qui

se meurt.

– Sa gouvernante t’a suffisamment fait sentir qu’on n’avait pas besoin de toi.

L’orpheline eut un geste d’indulgence.

– Cette femme a l’habitude de le soigner, c’est évident ! Elle peut être jalouse de toute intrusion étrangère dans sa tâche. Moi, je n’ai, en cette affaire, qu’à prendre conseil de moi-même.

– Évidemment, mais, puisque ta présence n’est pas désirée, pourquoi me quitterais-tu pour aller t’installer dans une maison hostile ?

Sylvane rougit.

– Je ne le ferai pas par plaisir, maman. Néanmoins, vous devez sentir, comme moi, que le devoir m’appelle là-bas.

La mère haussa les épaules.

– Le devoir !... le devoir !...

– Mère, il me reste si peu de temps à lui marquer un peu de commisération...

– Je sais bien, ma chérie, que notre séparation ne serait pas de longue durée, puisque ce pauvre

malade – mon gendre à présent – semble ne plus en avoir pour longtemps. Mais je ne t’ai jamais quittée, ma petite enfant. Même pour peu de temps, cela me paraît tout à coup bien dur !

Le visage angoissé de sa mère, sa voix qui implorait fébrilement, touchèrent la sensible Sylvane et eurent raison de sa volonté, pliée depuis toujours à celle de sa mère.

Tristement, elle réfléchissait.

Elle était mariée, il était vrai, et elle se devait à son mari, mais M^{me} Sambreron, elle aussi, avait besoin de soins qui réclamaient la présence de sa fille. Cet époux inconnu était-il, pour la jeune fille, un devoir plus sacré qu’une mère habituée, depuis toujours, à être entourée d’affection ?

Son hésitation fut perçue par la vieille dame qui, sans attendre une plus nette réponse, s’inquiéta d’un moyen de transport pour faire les quarante kilomètres qui les séparaient de Ferrières. Elle demanda conseil au notaire.

– Connaissez-vous, cher ami, quelqu’un qui pourrait nous conduire ?... Par ces temps troublés,

il n'y a plus de service régulier d'autobus et les commerçants doivent hésiter à voyager sur les routes encombrées.

– Il n'y a qu'une solution, chère madame, et j'y ai heureusement pensé à l'avance. Sachant que je ne pourrais vous raccompagner, car ce mariage m'a mis en retard dans mon travail, j'ai demandé à Langlois, mon garagiste, de garder une voiture à votre disposition pour vous ramener chez vous.

– C'est parfait et je vous remercie, cher maître, d'avoir prévu notre retour à Ferrières. Il ne nous reste plus qu'à aller chez ce garagiste et à voir s'il ne nous demandera pas un prix trop exorbitant pour ce déplacement.

– Je ne pense pas, fit M^e Patront. Il est toujours raisonnable dans ses prix quand il me rend service. D'ailleurs, ajouta le tabellion en s'adressant à Sylvane, vous êtes riche, à présent, ma petite amie. Une location de taxi ne doit plus vous effrayer. Au surplus, je me charge d'en régler les frais avec ceux que j'ai déjà engagés pour le contrat. À ce propos, permettez-moi de

garder encore quelques jours tous vos papiers, mesdames. Ils me sont nécessaires.

M^{me} Sambron, exultant de sa réussite, et la jeune fille, lasse de tant d'émotions en une seule journée, étaient bien heureuses de l'amicale initiative du notaire.

– Vois, Sylvane, comme tout s'arrange grâce à notre brave ami, constata la mère joyeusement. Tu m'accompagnes à la maison... Nous y faisons ta valise et tu profiteras de la voiture pour revenir à La Châtre... Comme c'est simple !

– C'est entendu, maman, répondit doucement Sylvane. Du moment que je n'abandonne pas... mon... mari !

Son hésitation fit sourire le notaire.

Vous n'avez pas encore pris l'habitude de parler d'un mari, observa-t-il gaiement.

– C'est vrai ? répliqua pensivement la jeune fille. Cela s'est fait si vite !... Vous nous avez conduites tambour battant, maître ! Mon esprit n'est pas encore habitué à évoquer ce mari, nouveau venu dans ma vie... Ce mari, personnifié

par une pauvre silhouette, impotente au fond d'un grand lit... Ce mari que le froid de la mort immobilise déjà... Enfin, tout de même, j'admets que cet époux existe et que j'ai des devoirs vis-à-vis de lui... C'est déjà quelque chose de ne pas repousser ce lien et d'accepter l'idée d'aller le soigner.

– Ne t'en fais pas trop à son sujet, observa M^{me} Sambreron. Le malade a deux femmes pour veiller sur lui et ton voyage aller et retour ne sera guère long.

– Oh ! je ne m'en fais pas !... C'est plutôt toi, maman, qui vas te sentir bien seule, ce soir, quand je t'aurai quittée. Toi non plus tu n'as pas eu le temps de te préparer à cette séparation... C'est pourquoi je pense qu'il me faut te donner ce petit plaisir d'aller te reconduire.

En parlant, elle pressa sa mère dans ses bras et l'embrassa affectueusement.

M^e Patront souriait, heureux du bonheur qu'il avait pu procurer à la veuve et à la fille de son vieil ami, le colonel Sambreron.

C'est à ce moment que les deux femmes le remercièrent pour son appui prévoyant et dévoué.

– Allons, à présent, partons vite, car l'après-midi s'avance et je voudrais bien que tu sois de retour avant la nuit.

Après avoir serré la main du tabellion, toutes deux, serrées l'une contre l'autre, quittèrent l'étude.

VI

Les prévisions de M^e Patront ne devaient pas se réaliser. Langlois, son garagiste, ne put mettre à leur disposition sa Citroën que sa femme, en son absence, avait louée au propriétaire de l'hôtel du Lion d'Or qui expédiait sa famille dans le Midi.

– Ma femme n'était pas au courant de la promesse que j'avais faite à notre notaire et, alors que j'étais parti dépanner, sur la route, une voiture de réfugiés, elle a cru pouvoir prêter à notre voisin, M. Rambart, l'hôtelier de la place, ma Citroën. Vous comprenez, madame... Elle ne savait pas ! Et comme Rambart emprunte souvent ma voiture pour ses déplacements ou ceux de ses clients, elle n'a fait aucune difficulté pour lui confier, aujourd'hui, ma voiture.

– Je comprends, dit M^{me} Sambreron dont le visage s'allongeait.

– Elle ne pouvait savoir, ma bourgeoise !

– Oui, oui, j’admets !... Mais c’est bien embarrassant pour ma fille et pour moi. Nous comptons sur vous ! Comment allons-nous pouvoir regagner Ferrières ?

– C’est loin, Ferrières ?

– À une quarantaine de kilomètres d’ici... C’est entre Tours et Châteauroux.

Le front de l’homme s’assombrissait.

– C’est une randonnée assez pénible, car il faut remonter la file des réfugiés qui descendent vers le Midi.

La dame eut un geste désolé.

– Il n’y a pas d’autre route et les trains ne remontent plus vers la capitale. Tout est bloqué pour les convois de troupes et de munitions.

– Ça va mal ! Ça va mal ! observa Langlois en hochant la tête d’un air malheureux. On ne comprend rien à ce qui se passe. Après la drôle de guerre, c’est le recul. La Belgique qui se retire de la lutte. Paris déclaré ville ouverte... Ce qu’il nous faut, c’est un second miracle de la Marne.

Mais avec toutes ces routes obstruées, comment voulez-vous qu'il puisse se produire ?

– Laissons à notre état-major du soin d'en décider ! brisa M^{me} Sambreron qui avait d'autres soucis en tête que de parler de la guerre. J'attends de vous un bon conseil. Comment pouvons-nous regagner Ferrières ?

Ainsi ramené à la question d'une voiture à trouver, Langlois se gratta le crâne.

– Ce qu'il nous faudrait, c'est toucher un voyageur de commerce retournant à Tours... Ça ne doit pas être impossible, à cette heure-ci... Les représentants remontent, en fin de journée... Comptez sur moi, madame. Dès que j'en vois un, je fonce sur lui.

La bonne volonté de Langlois était indiscutable. Ce qui l'était moins était la possibilité de dénicher un accueillant véhicule remontant vers le nord.

Et cependant le garagiste, dans tout ce chaos de voitures fuyant vers le sud, réussit à découvrir celle d'un représentant qui retournait à Tours. Et

comme ce voyageur de commerce acceptait de prendre avec lui les deux dames, Langlois se frotta les mains avec satisfaction.

– Vous voyez, mesdames. M^e Patront pouvait avoir confiance en moi. J'étais capable de vous tirer d'affaire !

Les dames Sambreron ne demandaient pas mieux que de l'en féliciter. Elles acceptèrent sans discuter le prix demandé par le représentant.

– Pour couvrir mes frais d'essence et d'huile, affirmait celui-ci.

Et, à la fois joyeuses et lasses, elles se pelotonnèrent l'une contre l'autre sur le siège avant de l'auto, dont l'intérieur était bourré de marchandises.

– La vente a été médiocre, expliqua le conducteur après avoir quitté La Châtre. Tous ces gens qui fuient ne sont guère encourageants. Aucun commerçant ne songe à accumuler des marchandises... Ça viendra, peut-être, plus tard... Mais, pour le moment, tout le monde est prudent et ne se risque pas à échanger son argent contre

des tissus et de la bonneterie.

– Je crois que tout va s’arranger, déclara M^{me} Sambron qui voyait tout en rose, ce jour-là. Cette invasion est du bluff ! La France ne désire nullement faire la guerre et l’Allemagne n’y tient pas davantage... Après la terrible guerre de 14-18, les hommes en ont assez de se battre... Aussi, j’ai confiance ! Tout va s’arranger et nous nous retrouverons bientôt, chacun chez nous, débarrassés de ce cauchemar.

– Espérons-le !

Il est des prophéties qu’il ne faudrait pas faire avec tant de sérénité, car le destin est ironique et se plaît parfois à déjouer nos pronostics avec une sorte de sadisme monstrueux.

M^{me} Sambron était heureuse. Jamais l’excellente dame n’avait pu imaginer que sa fille se marierait dans d’aussi mirifiques conditions.

Sa Sylvane ne resterait pas vieille fille ! Elle était mariée ! Elle était riche ! Et, cependant, elle ne la quitterait pas ! Dans l’avenir, la jeune femme ne serait pas encombrée d’un époux plus

ou moins exigeant !... Elle restait libre, pouvait continuer à vivre auprès d'elle ! C'était le bonheur parfait !

Dans sa joie, elle ne voyait pas le côté tragique d'un pareil mariage. Seuls, les avantages lui apparaissaient.

Inouï ! Incroyable ! Imprévu !...

Tout souriait à M^{me} Sambreron qui se réjouissait et se félicitait comme si c'était elle-même qui avait amorcé et réalisé cette prestigieuse union.

Si le destin avait eu visage humain et que la dame eût pu le voir, tout égoïste et personnelle qu'elle était, elle eût peut-être été un peu moins exubérante devant l'aspect sardonique qu'il revêtait sûrement en entendant les projets d'avenir si joyeusement échafaudés par elle.

Mais le destin n'a ni visage ni forme humaine. Il ne peut donc laisser voir son ironie ni quoi que ce soit de ce qu'il nous prépare, même quand il amorce, à sa façon, quelque mauvais coup. Le hasard n'en existe pas moins cependant, qu'il

vienne du Ciel, quand il est miséricordieux, ou qu'il arrive en droite ligne de l'enfer, quand il est implacablement satanique.

Et ce jour-là, certainement, c'était Lucifer en personne qui se complaisait à jeter sa note démoniaque dans les événements trop heureux que le sort tissait autour de Sylvane et de sa mère.

*

Sur la grand-route, la Citroën du voyageur de commerce roulait fort lentement, allant à rebours des voitures de réfugiés qui gagnaient une zone plus tranquille.

Sous le chaud soleil, la poussière voltigeait et rendait l'air suffocant.

De nombreuses autos, accidentées ou en panne, gisaient sur les bas-côtés herbeux.

Le cœur lourd des deux femmes se serrait davantage à ce spectacle lamentable. Elles ne parlaient guère, concentrant toutes leurs pensées, chacune en ce qui les affectait.

M^{me} Sambroton brisa pourtant le lourd mutisme. L'idée de la richesse soudaine de sa fille, remontant à sa mémoire, effaçait en elle l'impression pénible du moment et lui faisait oublier leur prochaine séparation.

Elle n'était pas méchante femme, mais elle n'avait jamais connu la lutte pour l'existence. Il s'était toujours trouvé quelqu'un veillant sur elle pour lui aplanir le rude chemin de la vie. D'abord son mari, puis Sylvane, s'étaient efforcés de la tenir éloignée des tracasseries quotidiennes. Son inconscience involontaire était devenue toute naturelle.

Tout lui était dû et elle ramenait tout à elle, à sa santé, à son bien-être. Jusqu'ici, elle avait vécu éloignée de tous les troubles du moment. La guerre, l'exode, les bombardements, ne l'atteignaient pas. Il avait fallu cette randonnée imprévisible pour la mettre en contact avec la foule des fuyards qui s'en allaient lamentablement, au hasard et loin de la bataille. En cette fin de journée où pourtant tout était illuminé pour elle, elle se rendait compte, pour la

première fois seulement, que la vie comportait autre chose que les mesquines considérations personnelles où elle se complaisait.

– Ces gens sont fous de s’être mis en route sans but... On ne quitte pas sa maison et ses habitudes tout bonnement parce qu’on a peur !

– La vie ne doit pas être drôle sous les bombes, observa le représentant, dont le visage était sombre... Moi-même, si l’ennemi franchit la Loire, je n’hésiterai pas à emmener, Dieu sait où, ma femme et mes enfants !... Si je rentre ce soir, sans achever mon habituelle tournée, c’est que je suis inquiet pour les miens.

– Vous ne croyez tout de même pas qu’ils vont arriver dare-dare par ici ?

– Ah ! je ne sais ce qu’il faut croire ! Une seule chose est certaine, c’est que je ne lanternerai pas chez moi si je sens que la bataille se rapproche.

– Mon Dieu ! dit M^{me} Sambreron en croisant ses mains dans un geste de prière. Vous n’êtes guère rassurant !

Et, se tournant vers sa fille :

– Le mieux serait peut-être de ne pas nous séparer en un pareil moment. Ce serait sans doute, plus prudent que je fasse aussi ma valise et que je revienne avec toi.

Sylvane eut un geste de vague approbation.

À ce moment, un bruit formidable retentit, en même temps que des exclamations de détresse et des hurlements de douleur se faisaient entendre en un long affolement.

– Une bombe ! fit le représentant en serrant les freins de sa voiture pour ralentir. Les misérables bombardent la route !

– Une bombe ! balbutia M^{me} Sambreron en se dressant.

Elle n'eut pas le temps d'achever son geste de protestation. Une seconde bombe s'écrasait à leur gauche, sur le goudron de la chaussée, pulvérisant l'auto.

Des cris douloureux retentirent de tous côtés.

À peine les premiers avions s'étaient-ils éloignés qu'une autre vague se fit entendre.

Tel un orage titanesque, plus fort que toutes les foudres célestes, des bombardiers, au ras des arbres, survolaient la route, arrosant de leur charge meurtrière la longue file des fugitifs.

En quelques secondes, ce fut un spectacle de cataclysme où chair humaine, ferraille, bois, valises, gisaient, déchiquetés, çà et là, au milieu des flammes, dans un nuage de poussière.

De la route, il ne restait qu'une suite de trous profonds où gémissaient les victimes innocentes de ce meurtre inhumain et inutile.

Parmi tous ces décombres, la pauvre Citroën, en miettes, s'était écrasée sur ses voyageurs.

Le destin venait de jouer sa tragique carte. M^{me} Sambreron avait prévu tous les bonheurs possibles, sans penser qu'une pierre dans l'engrenage de ses espoirs pouvait fausser toutes ses aspirations.

VII

– Madame Martin, comment va le 54 ?
s'enquit le major en blouse blanche.

L'interpellée, une robuste infirmière au visage sympathique, répondit doucement :

– Toujours pareil, docteur. Depuis bientôt deux mois, elle gémit et se plaint par moments, comme si elle souffrait beaucoup, mais elle n'a pas encore réellement repris conscience. Ses plaies sont guéries. Son bras cassé est en état. Vous l'avez vous-même constaté. Il pourrait fonctionner comme par le passé si la tête le commandait.

Compatissante, elle ajouta :

– Elle a dû subir un rude choc, la pauvre enfant. Il a fallu sa jeunesse pour y résister.

– Donc, toujours dans le même état mental, conclut le médecin. Pas de signe que la

conscience revienne ?

– Si, peut-être, depuis ce matin... Elle semble articuler des mots que je n'arrive pas à saisir.

– C'est un progrès ! Je vais d'ailleurs la surveiller de plus près maintenant.

La femme approuva.

– Cela tombe bien que tous mes grands blessés soient partis, je serai moins accaparée.

– Oui, essayez de lui faire reprendre conscience, petit à petit... Tout doucement, surtout ! recommanda le major en s'éloignant.

Quelle était donc cette pauvre inconsciente, sujet de ce soucieux dialogue ?

On aurait eu peine à reconnaître en ce visage émacié, aux pommettes saillantes, aux lèvres décolorées, la douce figure de Sylvane, épave encore vivante de la Citroën.

Ses beaux yeux agrandis par un cerne mauve gardaient une fixité pénible. Innocente victime de l'horrible bombardement, elle n'était plus qu'un corps sans âme depuis de longues semaines.

En pénétrant dans la chambrette où les médecins l'avaient installée pour qu'elle jouisse d'une tranquillité introuvable en salle commune, la bonne M^{me} Martin fut bien surprise de voir sa malade la regarder avec effroi. Son étonnement s'accrut quand elle entendit Sylvane lui demander en tremblant :

– Mais je rêve. Ce n'est pas possible !... Je ne suis pas à l'hôpital ?

S'approchant d'elle vivement, l'infirmière lui prit doucement la main, voulant calmer son émoi.

– Mais si, mon petit, vous êtes bien à l'hôpital... Vous avez été très malade... Restez calme ! Ne vous énervez pas à penser trop vite. Si vous désirez quelque chose, vous me parlerez doucement.

La brave femme lui caressait les doigts comme à un tout petit enfant souffrant.

Elle sentait que le moment cruel de la renaissance à la vie cérébrale était venu et qu'il serait affreux !

La malade parut faire un effort pénible. Son

front se plissa.

– Depuis quand suis-je ici, madame ?

– Bientôt deux mois, mon enfant.

– Deux mois !

Les yeux fermés, Sylvane évaluait péniblement ce laps de temps. Elle constata douloureusement :

– Mais c’est long, deux mois !

Puis, en un éclair de raison, elle s’écria, angoissée :

– Et maman ? Maman, où est-elle ?

M^{me} Martin s’efforça de faire dévier la question.

– Votre maman ?... Comment se nomme-t-elle ?

– Madame Sambron, épelèrent péniblement les pauvres lèvres si pâles.

– Madame Sambron...

L’autre réfléchissait, semblant chercher dans sa mémoire si ce nom lui était connu.

Elle ajouta enfin, consolant comme elle pouvait, malgré son manque de connaissance :

– Elle n’est pas ici, votre maman. Cela doit vous rassurer, car presque tous les blessés du bombardement des Ronceaux ont été amenés chez nous.

– Les Ronceaux ?... Un bombardement ?

Ses grands yeux fiévreux cherchaient à comprendre, car la mémoire n’était pas encore revenue.

Ce fut dans la soirée que Sylvane retrouva vraiment toute sa connaissance.

Tout à coup, en effet, elle poussa un grand cri.

– Les bombes !... Les bombes !... Oh ! c’est affreux !

Et, au bout de quelques secondes :

– Maman !... Où est maman ?... Je veux voir maman !

Avec la mémoire, elle retrouvait l’angoisse des atroces minutes vécues.

L’infirmière eut beaucoup de mal à la calmer.

– Soyez raisonnable, vous allez vous faire du mal.

La malade jeta vers elle un regard aigu.

– Où est maman ? questionna-t-elle.

L'autre haussa les épaules et, pleine d'indulgence, répondit :

– Je n'en sais rien... Guérissez vite, vous la verrez ensuite.

Mais Sylvane ne l'écoutait pas.

– Pourquoi n'est-elle pas ici ?

– Parce que vous avez été très malade et qu'il a fallu vous isoler.

Un instant, la jeune fille demeura silencieuse. Tout un travail se faisait dans sa tête.

– Mais maman est venue me voir ? s'assura-t-elle.

L'infirmière ne pouvait qu'approuver.

– Oh ! certainement... Je le suppose.

Sylvane gémit sourdement. Elle avait la sensation d'une réponse trop bienveillante.

– Vous n’êtes pas sûre ?... Elle n’est pas venue ?...

M^{me} Martin se leva, prête à quitter la chambre pour fuir les questions précises.

– Voyons, soyez raisonnable. Je ne suis pas la concierge, moi ! J’ignore qui entre et sort de l’hôpital... Je ne suis qu’une infirmière... Et vous, si vous continuez, vous allez faire remonter la fièvre et le docteur me défendra de rester auprès de vous... Dormez et ne pensez à rien... J’ai à côté une petite malade, bien plus atteinte que vous et qui, cependant, est très sage et très raisonnable... Essayez, vous aussi, d’aider à votre guérison.

Et comme elle voyait de nouvelles questions monter sur les lèvres de sa malade, l’infirmière, momentanément, s’éloigna.

Sylvane dut interrompre ses questions, mais sa pauvre tête malade continuait d’émietter des souvenirs démoralisants et, quand M^{me} Martin reparut une heure après, une voix faible l’interpella :

– Où suis-je ici, madame ?

– À l’hôpital.

– Mais quel hôpital ?

– Bon-Secours.

– Ah !... Et c’est situé où, l’hôpital Bon-Secours ?

L’infirmière regarda avec inquiétude le petit visage rouge et congestionné qui l’interpellait.

– Voilà ! Ça y est !... Vous avez la fièvre !... Je suis bien sûre que vous n’avez pas essayé de dormir.

Et comme Sylvane allait de nouveau parler, l’infirmière s’interposa :

– Allons, mon enfant, ne parlez plus. Le docteur va s’apercevoir que vous n’avez pas été raisonnable et ça va faire toute une histoire ! Pour chaque degré de fièvre que vous allez avoir de plus que ce matin, je vais en voir de toutes les couleurs.

– Ne soyez pas fâchée, madame. Je ne vais plus parler, puisque c’est vous qui seriez grondée... Dites-moi seulement, où suis-je ici ? Où est-il situé, cet hôpital ?

– À Tours, mon petit.

– À Tours !... C'est loin de chez nous... Alors, pourquoi maman n'est-elle pas auprès de moi ?...

– Chut !... Voilà que vous recommencez, malgré votre promesse.

Sylvane ne répondit pas et, même, elle s'enfonça davantage sous les couvertures. Mais elle avait le cœur si lourd qu'elle se mit à pleurer... tout bas... en s'efforçant de ne pas être entendue.

Mais elle avait tant de chagrin que M^{me} Martin devina, aux mouvements de la poitrine, sous le drap, que sa malade continuait en son pauvre esprit encore embrumé à remuer des pensées de deuil.

La brave femme était mère et elle était touchée du sort malheureux de cette jeune fille qu'aucune personne ne venait visiter.

En son for intérieur, la brave infirmière ne conservait guère d'espoir que M^{me} Samberson fût encore en vie.

Le massacre des Ronceaux, si court qu'il eût

duré, avait fait un grand nombre de victimes... Et, comme personne n'était venu s'enquérir du sort de la blessée, elle ne s'illusionnait pas sur le sort de la mère absente.

Une maman qui a perdu son enfant dans des circonstances si tragiques trouve, par tous les moyens, la possibilité de la rejoindre si elle est en vie elle-même, ou, si elle est malade, elle s'efforce d'obtenir des nouvelles de sa fille...

Mais ce n'était pas le moment de faire connaître ses vraies pensées à l'orpheline. Et puisque celle-ci continuait de se faire du mal, le mieux était de lui administrer un calmant qui la ferait dormir.

Effectivement, Sylvane s'endormit, une larme mal séchée au coin de la paupière.

Quelques heures après, le major pénétrait dans la chambre, suivi d'une interne.

– Alors, ma petite malade ?... Vous nous regardez, aujourd'hui, avec des yeux qui semblent voir ce qu'ils regardent... Comment vous sentez-vous ?... Pas mal à la tête ?... Et cette

cicatrice ?

– Une cicatrice ? répéta Sylvane, étonnée.

– Mais oui, mon petit. Là, sous vos cheveux, qui repoussent déjà.

Les doigts diaphanes de la blessée tâtèrent sa tempe où les boucles blondes avaient été impitoyablement rasées. De courtes mèches réapparaissaient déjà, masquant la ligne rose.

– Enfin, si vous n’avez pas de migraine, c’est que, de ce côté, tout est terminé. Voyons le bras.

M^{me} Martin avait déroulé la longue bande Velpeau qui enserrait le bras malade de l’épaule au maigre poignet.

– Encore un peu enflé au coude.

L’avant-bras apparut. Le médecin fit fonctionner doucement le membre. La patiente suivait l’opération sans trop souffrir.

– Un peu de raideur encore, constata le major, se tournant vers l’interne, mais la fracture est solidement guérie. Avec quelques massages, la souplesse reviendra et il n’y paraîtra plus... Si ce mieux continue, vous allez pouvoir bien vite

rentrer chez vous, madame... Madame ?...
Comment, au fait, vous appelez-vous ?...

– Madame ! s'étonna la blessée.

Elle ouvrait de grands yeux surpris.

– Mais oui, madame, reprit l'infirmière avec douceur. Voici votre alliance que j'ai dû enlever, car votre main avait enflé pendant le plâtrage du bras.

À la vue de l'anneau, Sylvane, qui répétait machinalement : « Mon alliance », retrouva, tout à coup, la mémoire complète.

Tous les souvenirs de la tragique journée surgirent en son esprit soudain éclairci : l'arrivée du notaire à Ferrières ; son mariage avec un homme inconnu qui se mourait ; son appréhension en mettant la bague de sa mère ; enfin, le tragique voyage, affreux point final de l'aventure.

Oui, elle était bien mariée ! Et, recherchant douloureusement dans sa tête encore troublée, elle retrouva le nom de cet époux peut-être défunt.

– Je m’appelle madame Desfarges, prononçait-elle avec perplexité, disant son nouveau nom pour la première fois.

Le docteur se frotta les mains, heureux de constater le calme de la jeune femme, ce qui prouvait l’amélioration de sa malade.

– Eh bien ! madame Desfarges, vous allez bientôt pouvoir rentrer chez vous et, probablement, y retrouver des nouvelles de votre mari, l’armistice ayant ramené chez eux pas mal de soldats. Quant aux prisonniers, il sera bientôt possible de leur écrire.

Sur ces paroles qu’il croyait encourageantes, le docteur sortit, allant vers d’autres patients.

Mais Sylvane, les yeux fixes, continuait de regarder dans le vague.

L’infirmière, voyant sa malade plongée dans des pensées plutôt douloureuses, à en juger par l’air lamentable du pauvre visage émacié, eut l’intuition que les phrases du médecin avaient peut-être été maladroitement.

Tout en finissant d’épingler la bande sur le

bras blessé, elle cherchait à pénétrer les soucis de la jeune femme.

Elle l'interrogea :

– Savez-vous où se trouvait approximativement M. Desfarges, avant votre accident ?

Sylvane, sentant en cette brave personne un amical appui qui pourrait la renseigner, répondit, cherchant en ses souvenirs :

– Il habitait La Châtre, une grande villa, au fond d'un parc... sur le boulevard de la Gare... Je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu, car il était malade.

– C'est facile, assura tout de suite M^{me} Martin. J'ai une cousine qui habite La Châtre. Je vais lui écrire et lui dire de se renseigner. Mais la réponse sera longue à venir, car c'est dans l'autre zone et les lettres passent difficilement.

– L'autre zone ?

– Oui... La France est coupée en deux... Ici, nous sommes dans la zone occupée...

– Occupée par qui ?

– Par les Allemands.

Sylvane eut un sursaut.

– Ils ne sont pas à Tours ? protesta-t-elle avec une sorte d’horreur.

– Hélas !

– C’est abominable !... Et dans l’autre zone ?

– La France continue de vivre... comme autrefois, dit-on. On la nomme « la zone libre ».

– Alors, il est difficile d’aller d’une zone à l’autre ?

– Très difficile, confirma l’infirmière. Il faut un laissez-passer et une autorisation pour passer la ligne... Cela s’obtient difficilement.

Il y eut un silence, puis l’orpheline questionna de sa voix lasse :

– Et Ferrières ? Est-ce dans l’autre zone ?

La femme eut un mouvement de tête négatif.

– Ferrières ? Je ne connais pas.

– C’est un petit village... À droite de Tours... vers Châteauroux.

– Ah ! je vois... Vous avez de la famille à Ferrières, peut-être ?

– C’est là que nous habitons, ma mère et moi.

– Je pourrai me renseigner aussi, s’empresse d’assurer l’infirmière. Vous me donnerez les indications voulues...

– Oh ! oui. Je veux bien !

Un silence tomba à nouveau.

– J’écrirai au maire, si vous le voulez ? proposa, au bout d’un moment, l’excellente femme, heureuse de rendre service. Mais, en attendant que vous ayez tous ces renseignements, soyez raisonnable, ne pensez à rien et essayez de dormir... C’est beaucoup parler, pour une seconde fois. Le docteur gronderait encore s’il était au courant.

La jeune fille sourit :

– Il n’a pas l’air méchant, le docteur !

– En effet, c’est un brave homme, mais, quand il donne une consigne, il aime qu’on la suive... À vous, il a recommandé le repos et le calme... Donc, ne parlez pas et ne pensez plus... Plus vite

vous serez guérie, plus vite vous retournerez chez vous.

– C’est juste ! reconnut la malade. Je vais essayer de dormir.

– À la bonne heure !

Docile aux conseils de son infirmière, la pauvre enfant essaya de trouver le sommeil. Mais dans sa tête, et malgré elle, les pensées tourbillonnaient.

La France coupée en deux... Les deux zones... La correspondance difficile... Sa mère qui ne l’avait pas suivie... Ferrières... La Châtre... M. Desfarges... Ce mariage... Ce bombardement... Cet hôpital...

Dans le pauvre cerveau endolori, tout tournait en désarroi. La fièvre reparut. Il y eut comme une rechute et le docteur fut mécontent.

– Elle allait mieux ! Que veut dire cette fièvre ?... Il faut l’empêcher de parler et ne pas répondre si elle vous questionne... Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de garder les blessés, quand ils vont mieux.. « Il y a tant de

nouveaux malades à admettre, alors que nous avons si peu de place... Dès qu'elle ira mieux, il faudra l'évacuer vers la campagne. Elle y retrouvera des forces beaucoup plus rapidement qu'ici.

M^{me} Martin ne pouvait qu'approuver.

La rechute de Sylvane fut de courte durée, mais, quand elle reprit connaissance, l'infirmière si bonne n'accepta plus de lui répondre.

– Chut ! chut ! disait-elle. Il ne faut pas parler, sinon la fièvre vous reprendra.

Mais l'orpheline, si elle ne parlait plus, tournait à nouveau dans sa tête tous ses sujets d'inquiétude.

Ce saut de deux mois par-dessus les événements avait laissé la malade dans un autre monde. L'armistice et toutes ses conséquences n'arrivaient pas encore au cerveau de Sylvane. Elle essayait bien d'envisager la douloureuse séparation du pays en deux zones, mais elle n'imaginait pas l'arrêt implacable du courrier, ces cartes-correspondance où l'on n'avait le droit que

d'écrire quelques mots.

Et comme les réponses aux lettres de M^{me} Martin n'arrivaient pas, elle faisait toutes sortes de déductions douloureuses.

– Si maman était en bonne santé, elle serait auprès de moi...

– Elle est comme vous... Ignorante du lieu où l'on vous a transportée. Elle vous cherche, peut-être.

– Alors, comment nous rejoindrons-nous ?

– Quand vous irez mieux, vous irez interroger vos voisins de Ferrières, puis vos amis de La Châtre.

L'infirmière ne lui disait pas que le maire de Ferrières lui avait écrit que la maison des dames Sambroton n'existait plus. Elle avait été complètement démolie, lors de la grande et ultime bataille où tant de sang généreux avait coulé pour la défense du pays.

Elle remettait à plus tard de faire connaître à Sylvane tous ces événements trop pénibles pour un esprit à peine réveillé.

« Elle apprendra toujours assez tôt toutes ces mauvaises nouvelles, pensait la brave femme. Si la pauvre petite savait maintenant qu'elle n'a même pas un toit pour l'accueillir quand elle quittera l'hôpital, elle n'aurait plus le courage de guérir. »

Et la brave infirmière continuait amicalement de verser à Sylvane des paroles d'espoir et de l'assurer que tout s'arrangerait quand elle serait complètement rétablie.

Après une rude maladie, l'espoir renaît vite dans un cœur de vingt ans. La convalescence fortifie généralement le moral aussi bien que le physique... Et puis, à chaque jour suffit sa peine. Actuellement il fallait la tirer de là... Plus tard, advienne que pourra !

VIII

La santé de la jeune malade s'améliora donc doucement chaque jour. Mais, malgré toute la délicatesse que mit l'infirmière à la renseigner progressivement sur ce qu'elle ignorait, une lourde tristesse semblait peser de plus en plus sur les fragiles épaules.

Toutes ces mauvaises nouvelles amoncelaient en son cœur de sombres pressentiments.

M^{me} Martin lui annonça un matin, en faisant le massage de son bras, qu'elle s'était enquis de plusieurs côtés de M. Desfarges.

Celui-ci, selon le dire des voisins, avait quitté la ville. Une ambulance l'avait emmené, avec la religieuse et la gouvernante, vers une destination inconnue. La villa était fermée depuis deux mois et personne à La Châtre n'en avait les clés, paraît-il.

La complaisante cousine était aussi passée chez le notaire, M^e Patront, à la demande de Sylvane qui espérait trouver un appui chez ce brave homme.

Mais là aussi les nouvelles n'apportaient que déceptions. L'étude était confiée à un clerc depuis plusieurs semaines.

Le tabellion, devant l'avance allemande, avait tenu à conduire sa famille dans une propriété qu'il possédait en Gironde. Or, cette région faisait partie de la zone occupée. Malgré son désir, M^e Patront n'obtenait pas le laissez-passer nécessaire qui lui permettrait de rentrer chez lui en zone libre.

Aucune aide de ce côté. C'était le seul appui dont Sylvane fût certaine et voilà qu'elle ne pouvait plus compter sur cette amitié vigilante.

Sa solitude affreuse lui apparaissait plus pénible encore devant ce mur de silence.

Rien ne l'aidait à fuir cette angoisse qui l'enserrait de plus en plus.

C'est alors que Sylvane se décida à écrire chez

elle, à Ferrières. Si sa mère n’y était pas, peut-être le facteur ferait-il suivre la lettre à une nouvelle adresse indiquée, à la poste, par M^{me} Sambreron. Elle risqua aussi une lettre à Méline, la femme de ménage.

La jeune fille attendit, en vain, une réponse qui ne vint pas. Une carte envoyée à ses voisins, les époux Colas, apporta un meilleur résultat. Ils lui répondirent, mais leur carte ne fournissait aucun détail. Ils disaient seulement :

« Sommes heureux de vous savoir en meilleure santé. Nous parlons quelquefois de vous. En vous souhaitant une bonne convalescence, vous adressons toutes nos meilleures pensées.

« COLAS. »

C’était si bref que Sylvane en fut toute remuée.

– Pourquoi ne me parlent-ils pas de maman ? C’est extraordinaire !

– Je vous ai dit qu'elle ne devait pas être retournée à Ferrières.

– C'est invraisemblable ! Où aurait-elle pu aller ! alors qu'elle me savait à Tours ?

– Savait-elle exactement où vous étiez ? C'est sûrement à La Châtre qu'elle vous attend.

– Mais puisque mon mari n'y est plus !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Comme je suis malheureuse d'être seule !... Comme une abandonnée !...

La brave M^{me} Martin ne savait plus que dire pour remonter le moral si défaillant de sa convalescente. Tous ces événements contraires n'étaient pas faits pour hâter sa guérison. Et encore, elle continuait de lui cacher une partie des mauvaises réponses que ses démarches lui avaient apprises. Elle trouvait que ce qu'elle était forcée d'avouer suffisait amplement à peiner la jeune malade.

Désirant obtenir plus de détails sur la maladie et le départ de M. Desfarges, l'infirmière avait réussi à faire passer en zone libre une longue

lettre à sa cousine de La Châtre. Celle-ci venait de lui répondre par la même voie.

C'est ainsi qu'elle avait appris que le docteur traitant M. Desfarges venait de Paris pour visiter son patient. Il faisait l'aller et retour en voiture. Jamais il n'avait séjourné à La Châtre où d'ailleurs le malade n'était demeuré que peu de semaines. On ignorait le nom du praticien. Il était donc impossible, même avec l'aide de confrères parisiens, d'avoir par lui des nouvelles du malade.

D'où venait M. Desfarges ? Où était-il allé, en quittant la petite ville ? La cousine était incapable de fournir le moindre renseignement.

En revanche, on avait parlé d'un mariage *in extremis* qui avait fort intrigué la population. La mairie et l'église avaient mentionné le nom de l'épousée, mais celle-ci était inconnue dans le pays. On précisait seulement que la nouvelle mariée était la fille d'un colonel, ami de M^e Patront.

Là s'arrêtaient tous les détails fournis par la cousine et M^{me} Martin ne pouvait guère en tirer

des arguments réconfortants pour sa petite convalescente.

Ce mariage *in extremis* ne semblait pas avoir été sanctionné par l'amour, songeait la brave femme qui s'étonnait que sa malade s'inquiétât plus fort du sort de sa mère que de celui de son mari. Seule, son étrange disparition l'avait surprise...

Cependant, la malade lui était si sympathique et M^{me} Martin voyait tant de cas bizarres dans son métier qu'elle mit l'indifférence de la jeune femme sur le compte du grand choc cérébral qui l'avait ébranlée.

« Elle a été si peu de temps mariée que cela n'a pas compté pour elle... Somme toute, son accident est arrivé le soir même du jour où elle a pris un mari. »

Quand la nouvelle de la difficulté de retourner à La Châtre, située dans l'autre zone, lui fut donnée le lendemain par le major, Sylvane eut une véritable crise de désespoir qui ne se calma que sur la promesse faite par M^{me} Martin de trouver un moyen, dès sa guérison, de lui faire

franchir la ligne de démarcation.

– Auparavant, projetait la jeune fille, j’irai me renseigner à Ferrières pour savoir si ma mère y a séjourné, oui ou non, depuis le bombardement. Elle a pu y laisser une lettre pour moi, ou donner à Méline, notre femme de ménage, un message à me transmettre. Elle nous était dévouée... Le silence de tous ces gens-là est extraordinaire.

– Pourquoi donc ? Il est plus probable que si votre maman était retournée à Ferrières elle y serait demeurée. Il faut plutôt vous attendre à trouver la maison inhabitée...

– C’est juste !... Mère doit penser que mon désir était de rejoindre au plus vite mon mari... C’est donc à La Châtre que j’ai le plus de chances de la retrouver.

– Sûrement ! Elle doit vous y attendre.

L’infirmière, ayant jugé ainsi la situation, s’étonnait toujours que sa malade s’occupât si peu du sort de son époux.

« Si ce n’est pas l’amour qui les a décidés à ce mariage *in extremis*, je me demande quelles

raisons impérieuses ont pu y pousser cette jeune femme si bien élevée... Il n'y avait aucun espoir de maternité, ni dans son passé ni dans son avenir... Le docteur qui l'a soignée et examinée avec soin a été affirmatif sur ce point... Donc, pas de bébé et pas d'amour... Alors ?... »

La bonne femme hochait la tête.

« On voit se conclure de drôles d'unions, à présent !... Une chose est sûre, c'est que cette jeunesse ne se tracasse pas du tout du sort de son mari... C'est comme s'il ne comptait pas pour elle... Elle ne parle que de sa mère... »

Au surplus, Sylvane allait mieux. Il allait falloir la libérer. Elle tenait toujours à aller à Ferrières, avant de gagner La Châtre, puisqu'elle ne pouvait fournir une autre adresse.

Et cette perspective tracassait l'infirmière.

« Moi qui sais que sa maison est détruite, vais-je permettre que l'ambulance la conduise à Ferrières ? Le docteur a signé sa feuille de départ... Ce serait plus humain de la garder ici, jusqu'à ce qu'on puisse lui dire la vérité. »

Plusieurs fois, elle avait fait allusion devant la jeune femme aux bombardements successifs de Ferrières.

– C’est triste ! disait Sylvane.

Mais il ne lui venait pas à l’idée que sa maison eût été atteinte.

L’infirmière pesait le pour et le contre. Que devait-elle faire pour protéger la pauvrete contre l’épouvantable chagrin qui l’attendait chez elle ?

Quelle décision prendre, puisque l’orpheline ne pouvait rester indéfiniment à l’hôpital ?

Généreusement, la brave femme en parla au médecin-chef.

– C’est l’expédier à la mort que de l’envoyer chez elle, où personne ne l’attend, sinon la plus grande déception possible.

– Expédions-la à La Châtre, c’est moins dangereux ! proposa le praticien.

C’est ainsi que, joyeusement, M^{me} Martin annonça son départ à la jeune femme, qui faisait une promenade dans le jardin de la maison de santé.

– J’ai une bonne nouvelle pour vous, petite madame, vos désirs vont se réaliser...

Elle ajouta, lui prenant le bras :

– Vous allez pouvoir retourner à La Châtre. Vous êtes suffisamment remise pour supporter le voyage et le médecin-chef a obtenu votre rapatriement en même temps que ceux de certains malades.

Un sourire éclaira le pâle visage de la pauvre. Elle allait enfin retrouver sa mère.

Toutes ses inquiétudes allaient avoir une fin !

Remerciant d’une chaude poignée de main sa protectrice, elle se laissa aller à la joie.

Ses yeux n’étaient plus tristes et le rose colorait ses joues amaigries.

– Vous voilà toute ragaillardie à cette nouvelle. Mais gardez un peu de calme. Vous êtes convalescente et le voyage va vous fatiguer.

– Quand partons-nous ?

– Après-demain. Le temps d’obtenir la signature pour le laissez-passer. Une camionnette

vous conduira à la gare. Il y a un train juste ce jour-là. Mais j'ai consulté l'horaire. Il n'est pas direct. Il faudra attendre la correspondance deux heures et il met ensuite plus de trois heures pour arriver. Ce sera long !

– Oh ! cela ne fait rien. Je serai patiente ! Là-bas, je pourrai me reposer de mes fatigues. Mais – j'y songe tout à coup – comment pourrai-je payer mon billet ? Je n'ai que quelques sous. Maman seule avait de l'argent sur elle.

Une angoisse la saisit à cette pensée. Si près du but, lui allait-il falloir abandonner cette occasion unique de partir ?

Des larmes baignaient déjà les claires prunelles.

– Je vous prêterai un peu d'argent, vous me le renverrez dès que cela sera possible, proposa M^{me} Martin, peinée de ce gros chagrin.

– Oh ! non, vous avez une famille qui a besoin de tout votre salaire. Mais ne pourriez-vous me vendre ces petites boucles d'oreilles ? Elles sont en or et m'ont été offertes par ma grand-mère le

jour de ma première communion. J'aime encore mieux m'en séparer et conserver l'alliance, car j'ai promis à maman de la lui rendre, ajouta-t-elle tout bas.

– Je vais m'arranger au mieux pour vous contenter, dit l'infirmière, prenant les pendants d'oreilles... Tout de même, cela m'ennuie de vous voir vous séparer de ce souvenir.

– Je ne veux y penser, raisonna courageusement Sylvane qu'en imaginant là une aide affectueuse de ma bonne vieille grand-mère. C'est grâce à son cadeau que je vais retrouver ma mère qui doit être si tourmentée sur mon sort.

La brave M^{me} Martin sentit alors en sa malade une énergie insoupçonnée qui l'aiderait peut-être à supporter les épreuves à venir.

Mais le lendemain, quand la jeune femme eut entre les mains les quelques billets de banque produits par la vente de ses bijoux, elle ne voulut plus entendre parler d'aller tout de suite à La Châtre.

– Avant de passer la ligne, je dois aller chez

nous, y prendre quelques vêtements, dit-elle à M^{me} Martin. Je manque de linge. Vous m'avez dit qu'on m'avait transportée à l'hôpital toute nue et roulée dans deux draps... C'est un peu sommaire pour aller rejoindre ma mère !... Celle-ci me reprocherait de n'être pas d'abord allée remonter ma garde-robe et ma lingerie. D'ailleurs, à elle aussi, des robes et des manteaux sont certainement nécessaires.

– En effet, il vous manque beaucoup de choses ; mais, si vous laissez passer l'occasion de traverser la ligne, comment pourrez-vous, par la suite, y parvenir ?

– Je mettrai à contribution la bonté des riverains... Vous-même, ne m'avez-vous pas dit qu'ils s'y prêtaient volontiers ?

La femme hocha la tête.

– Oui, évidemment, ils font de leur mieux, bien que quelques-uns aient déjà été arrêtés et condamnés pour l'avoir fait... Dans tous les cas, petite madame, réfléchissez bien, car, s'il vous est possible de passer d'une zone à l'autre avec beaucoup de risques et de difficultés, personne

n'acceptera de passer vos bagages. Les braves gens risquent leur vie pour aider des concitoyens en difficulté, mais aucun n'accepterait de courir pareil risque pour un colis.

– C'est juste ! Vous avez raison... Mais, s'il faut me débrouiller seule, c'est encore faisable... On peut mettre deux robes et deux chemises sur son dos. Le principal est de les avoir. Or, actuellement, je n'ai rien. Je ne possède que deux draps et je me demande comment je vais pouvoir, demain, quitter l'hôpital. Même pour aller par le train, comme M. le médecin en chef l'a prévu, mes deux draps sont insuffisants !

La pensée de Sylvane, roulée dans un drap, sur le quai de la gare, mit les deux femmes de belle humeur. C'est joyeusement qu'elles imaginèrent la jeune fille dans cette tenue extravagante.

Puis, quand elles eurent bien ri de cette joyeuse supposition, M^{me} Martin retrouva son bon sens généreux.

– Je vais voir à la lingerie s'ils ne peuvent me fournir quelque chose... Il y a toujours des malades qui se font apporter des vêtements et qui

abandonnent ceux qu'ils avaient en entrant ici.

La brave femme fit si bien qu'elle apporta tout un petit trousseau à sa malade. Ce qu'elle n'avait pu se procurer à la lingerie, elle l'avait pris chez elle ou chez ses compagnes de l'infirmierie qu'elle avait intéressées au dénuement de sa malade.

Chacun avait généreusement donné quelque chose, si bien que Sylvane se trouva en possession d'un modeste habillement propre et confortable pour elle qui ne possédait rien.

M^{me} Martin, qui savait que la jeune fille ne trouverait que des ruines à Ferrières, se réjouissait d'avoir pu procurer toutes ces choses si nécessaires à sa petite malade que tant de déceptions attendaient.

Néanmoins, elle essayait de la détourner de son projet.

– Non, décidément, madame Martin, je ne peux pas me décider à passer dans l'autre zone, surtout si le passage s'avère aussi difficile que vous le dites, sans m'être assurée auparavant que

tout est en ordre à la maison. Maman ne me le pardonnerait pas. Je vais juste y faire un saut et je passerai la ligne avant que mon laissez-passer soit périmé. Cela ne me prendra pas plus d'une journée.

Poussée dans ses derniers retranchements, M^{me} Martin, qui savait à quoi s'en tenir, eut pitié de sa protégée et, en voyant celle-ci tout à fait décidée à agir à sa guise, essaya de préparer le terrain pour tâcher d'amortir le choc qu'elle ne manquerait pas de recevoir.

– Vous savez, petite madame, cette guerre a entraîné après elle beaucoup de destructions et beaucoup d'horreurs... Personne ne retrouve les choses et les gens tels qu'il les a laissés... Il ne faudra pas vous étonner si tout n'est pas en place à Ferrières...

Elle avait un pauvre sourire qui voulait être encourageant mais Sylvane ne fut pas dupe. Son cœur se serra.

– Que voulez-vous dire ? Vous savez quelque chose sur Ferrières que vous ne voulez pas m'avouer ? Vous avez appris de mauvaises

nouvelles de ma mère ?

– Nullement ! Nullement ! s’empressa de protester la brave infirmière. Comme votre imagination galope ! Je ne sais rien de votre mère... Je n’ai aucune nouvelle. Je me permets simplement de vous prévenir : la région de Tours, surtout vers Châteauroux, a été très éprouvée. Tous les faubourgs ont été plus ou moins bombardés. C’est pourquoi, si vraiment vous vous obstinez à aller chez vous, il ne faudra pas vous étonner de trouver les choses peut-être un peu endommagées.

Et, fort gênée, pour ne plus avoir à donner de nouvelles précisions, la brave dame, qui était sur des charbons ardents, sortit de la pièce sans vouloir en entendre davantage.

Sylvane resta là, songeuse, en proie à mille pressentiments et à mille craintes. M^{me} Martin avait beau vouloir se montrer bourrue, elle comprenait parfaitement que cette rudesse apparente cachait mal de l’affection et que les paroles sibyllines de l’infirmière renfermaient peut-être une signification beaucoup plus

menaçante que celle qu'on pouvait leur attribuer à première vue.

Quoi qu'il en soit, Sylvane ne put tirer rien de plus de la brave femme. Sans doute M^{me} Martin estimait-elle en avoir déjà trop dit et elle ne voulait pas jouer davantage les oiseaux de mauvais augure. Il lui semblait certainement que ces avertissements devaient la mettre, dans l'avenir, à l'abri du reproche d'avoir voulu cacher la vérité.

Mais, cette fois-ci, Sylvane paraissait animée d'une détermination farouche et bien décidée à n'en faire qu'à sa tête. Elle était encore faible, mais se sentait capable de surmonter n'importe quel obstacle... Tout valait mieux que l'incertitude dans laquelle elle vivait et qui devenait de jour en jour plus oppressante. Après tout, l'infirmière ne savait peut-être rien de certain. Raison de plus pour aller constater personnellement du bien ou du mal-fondé de ses craintes.

Ce fut donc d'un ton résolu et avec une apparence de solidité beaucoup plus grande que

son état de santé réel ne l’y autorisait que Sylvane se présenta chez le major.

– Je vais me joindre au convoi, docteur, et me rendre en zone libre demain, grâce au laissez-passer que vous avez obtenu pour moi, déclara-t-elle. Mais, auparavant, j’ai quelques petites choses à régler chez moi, à Ferrières. Permettez-moi de m’absenter pour la journée. Je serai de retour ici demain, au début de l’après-midi, de façon à ne pas manquer le départ.

Le médecin regarda, indécis, cette frêle jeune femme aussi pâle que la blouse qu’il portait.

– Vous sentez-vous suffisamment solide ? demanda-t-il avec intérêt.

Sylvane sourit.

– Je me sens tout à fait d’attaque, docteur, fit-elle avec une fermeté calme qui imposa à son interlocuteur et l’impressionna favorablement.

Il ne pouvait pas se souvenir des dessous que cachait cette demande. L’hôpital était plein de cas pitoyables. Il n’avait certes pas le temps d’approfondir les détails de chacun. Puisque la

patiente tenait sur ses jambes et pouvait marcher, pouvait-il l'empêcher d'agir comme bon lui semblait ?

Il était déjà magnifique qu'elle eût recouvré la mémoire, alors qu'il avait craint, pendant un moment, qu'elle l'eût perdue à tout jamais. C'était tout ce qu'il désirait et voulait savoir d'elle.

– Bien ! Mais, en tout cas, je vous conseille de prendre une voiture, madame. Vous n'êtes certainement pas en état de faire une longue randonnée à pied et il n'y a, pour l'instant, pas d'autre moyen de communication avec Ferrières.

– Je prendrai un taxi, assura-t-elle.

Le docteur lui lança alors un regard sidéré, puis il sourit. Cette jeune femme ne réalisait certainement pas que l'armistice, l'occupation, avaient modifié beaucoup de choses. Il se souvint qu'elle avait été victime d'un violent traumatisme qui l'avait retranchée de la vie pendant deux mois. Cette naïveté et cette ignorance étaient tout à fait naturelles.

– Un taxi ? reprit-il avec douceur, en soulignant sa phrase d'un sourire compréhensif. Je crains, madame, que vous n'ayez quelque désappointement. Il n'y a plus, hélas ! d'essence et par conséquent plus de taxis. Vous trouverez – peut-être – un gazogène, mais je n'en suis pas sûr. Ils ne sont pas encore très nombreux.

– Un gazogène ?

Le docteur se mit à rire.

– Oui, un gazogène ! Vous vous y habituerez aussi. On a du mal, mais on s'y fait vite. C'est un affreux engin qui remplace nos automobiles et qui marche au charbon de bois !...

Sylvane, songeuse, se retira en silence. En ces quelques semaines vécues par elle dans l'insouciance, quel monde hostile, étrange et menaçant, avait eu le temps de naître et de s'imposer !

IX

M^{me} Martin, désolée, avait regardé partir la jeune femme, n'osant pas, jusqu'à la dernière minute, lui donner le coup de grâce. Elle se tranquillisa à l'idée qu'elle la reverrait obligatoirement, à cause du convoi admis à traverser la ligne de démarcation et auquel la convalescente avait décidé de se joindre.

– Allez là-bas, ma chère enfant. Renseignez-vous, puis revenez me voir... Je vous aiderai à passer de l'autre côté... Et, surtout, quoi que vous trouviez à Ferrières, ne vous découragez pas... Soyez brave...

Ce langage si ferme émut la jeune fille. Elle comprit que quelque chose de pénible l'attendait chez elle... quelque chose que M^{me} Martin avait voulu lui épargner en l'envoyant à La Châtre mais qu'elle, Sylvane, devait apprendre bravement et supporter courageusement.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle prit congé de tout le personnel de santé de l'hôpital de Tours. Avec reconnaissance, elle remercia les docteurs et ses infirmières. Puis, faible encore sur ses jambes, elle quitta avec attendrissement sa maternelle infirmière qui n'avait pas oublié de lui glisser un petit colis de victuailles pour le voyage.

En arrivant à Ferrières, dont cependant elle connaissait chaque pierre, Sylvane crut que le chauffeur s'était trompé. Elle n'arrivait pas à reconnaître les lieux. Elle attribua ce phénomène d'abord à l'heure tardive, ensuite à son propre état, consécutif au choc reçu.

Mais, au bout de quelques minutes, elle dut se rendre à l'évidence. Ferrières avait été pilonné par l'aviation et l'artillerie. La petite ville était méconnaissable. Cependant, l'espoir est si bien ancré dans le cœur humain que, jusqu'à l'ultime minute, Sylvane n'envisagea pas que sa maison eût pu subir le même sort. Ni le spectacle des ruines qu'elle contemplait, ni les avertissements à peine voilés de M^{me} Martin, ne l'avaient mise

suffisamment en garde pour que la découverte qu'elle devait faire quelques minutes plus tard ne fût pas une surprise presque totale.

Son regard plein de crainte chercha tout de suite avec anxiété la façade si connue. À deux fois, elle se reprit pour cet examen... La réalité affreuse répondait, hélas ! à ce qu'elle n'osait croire.

Là-bas, à la place de la façade blanche, un amoncellement de pierres gisait sur le trottoir.

Sylvane avança péniblement comme un automate. Malgré la chaleur de cette fin d'après-midi, elle grelottait. Lorsqu'elle arriva devant ce qui restait de sa maison, l'horreur de ce qu'elle découvrit lui apparut enfin... Chancelante, elle eut à peine le temps de s'appuyer sur un pan de mur.

Elle resta là, sans mot dire, immobile, médusée, anéantie.

Il n'y avait plus devant elle qu'un amas de ruines, d'où émergeaient çà et là les débris des pauvres meubles de M^{me} Sambron et que l'on pouvait apercevoir à travers l'amoncellement de

poutres tordues, de poussier et de pierres calcinées.

Tout cela était d'une couleur lavée, grise, indéfinissable. De toute évidence, un commencement d'incendie avait dû suivre immédiatement la catastrophe. Un pan de la façade restait seul à peu près intact, moignon désarticulé et lamentable auquel étaient attachés encore deux persiennes et un élément de balcon. Plus de toit, plus de plafond du premier étage. Un amas indéfinissable et triste dont on ne pourrait jamais rien tirer et dont le seul usage raisonnable était d'être livré au pic du démolisseur.

Il ne fallait même pas penser à s'aventurer à l'intérieur de cette ruine, dont les quelques poutres encore suspendues menaçaient de tomber sur la tête de celui qui aurait eu l'idée saugrenue de pénétrer à l'intérieur. L'inutilité d'une telle inspection apparaissait d'ailleurs lumineusement.

Petit à petit, l'étendue du désastre s'imposa à Sylvane : de la maison de son adolescence, il ne subsistait rien.

Par un réflexe de coquetterie étrange, elle

regarda l'ensemble gris qu'elle portait et qui lui avait été donné par l'hôpital du Bon-Secours. Il était rien moins qu'élégant.

Elle était venue ici, chez elle, principalement pour chercher des habits, du linge, des robes... Sur l'absence de sa mère de Ferrières, elle était fixée depuis longtemps : si sa mère avait été là, elle aurait eu de ses nouvelles. La disparition de ce qui avait été « la maison » lui enlevait tout moyen de récupérer ses vêtements... Elle allait donc être obligée de garder cette robe disgracieuse qu'on lui avait mise sur le dos.

Les vêtements qu'elle portait dans la voiture, lors de la chute des bombes, ayant été complètement volatilisés, Sylvane constata intérieurement, avec tristesse, que cette particularité la rendait pauvre comme Job et nue comme un ver.

– Oh ! c'est affreux, gémit-elle.

– Ne restez pas là, mademoiselle Sylvane, fit une voix compatissante près d'elle. Venez jusque chez moi.

À ces mots, la jeune fille leva les yeux et reconnut leur ancienne voisine, M^{me} Colas.

La femme, penchée vers le visage livide et angoissé de Sylvane, aida celle-ci à franchir les quelques pas qui les séparaient de sa demeure épargnée de la destruction.

La malheureuse enfant, sentant une âme compatissante se pencher sur sa faiblesse, se laissa guider comme une épave sans but.

Bientôt, elle se trouva étendue sur un divan et buvant à petites gorgées le verre d'alcool qu'on lui avait versé.

– Votre maman n'est pas ici, mademoiselle Sylvane. Elle n'est pas revenue... Depuis votre départ, nous ignorions ce que vous étiez devenues... Il a fallu une lettre de l'hôpital pour nous donner de vos nouvelles.

– Mais ma mère ?

– Nous la croyions avec vous.

– Mais êtes-vous sûre qu'elle n'est jamais revenue à Ferrières ? insista Sylvane, le cœur terriblement serré.

– Mon Dieu, évidemment, je n'en suis pas absolument sûre, répondit prudemment la brave dame. Elle a pu venir donner rapidement un coup d'œil chez elle et repartir, après avoir constaté l'état dans lequel se trouvait votre maison. En tout cas, personne ne l'a aperçue dans le pays.

Sylvane secoua tristement la tête.

Les forces lui revenaient en même temps que l'obsédante pensée.

Qu'était-il arrivé à sa mère pour qu'elle ne soit pas revenue chez elle, ne serait-ce qu'en passant ?... et pourquoi surtout n'avait-elle pas écrit ?

L'affreux pressentiment qui, tout à l'heure, à propos de sa maison, s'était changé en réalité impitoyable, empoigna de nouveau son cœur douloureux. Elle voulait connaître la vérité car, ne comprenant pas, elle faisait mille suppositions angoissantes et il lui semblait que la folie, peu à peu, la gagnait. Elle la sentait là, à l'affût des âmes faibles et blessées.

Devant les yeux hagards et la pâleur mortelle

de la jeune fille, la brave femme qui l'avait charitablement recueillie essayait de l'encourager.

– Pourquoi perdez-vous confiance tout d'un coup ?

– Parce que cette maison réduite en miettes peut faire tout supposer... Que signifie, autrement, le silence de maman ?

– N'envisagez pas tout de suite le pire...

– Maman est morte, n'est-ce pas, madame ? Vous n'osez pas me le dire, mais vous le pensez.

Elle ne cherchait même plus à quêter un démenti. Un pressentiment horrible était en elle, la glaçant d'effroi.

– Ma pauvre petite ! s'empressa de dire la femme. Vous faites là une supposition terrible. La vie est assez pénible sans que vous envisagiez tout de suite le malheur... Votre maman se retrouvera... Allons, calmez-vous, ne pleurez plus... Mon Dieu ! que j'ai de peine de ne pouvoir rien faire pour vous... Ce n'est pas étonnant si votre mère ne vous a pas encore retrouvée,

surtout si elle ignore que vous avez été transportée à l'hôpital de Tours. Pour une raison ou pour une autre, elle se trouve de l'autre côté de la ligne de démarcation et dans l'impossibilité de communiquer avec vous. Tenez, je suis sûre qu'elle remue de son côté ciel et terre pour vous retrouver.

– Mais alors, elle aurait essayé de faire parvenir un message au maire, ici. Elle aurait donné de ses nouvelles... elle vous aurait écrit, ainsi que je l'ai fait. Elle aurait encore pu joindre Méline...

– Méline, ma pauvre enfant, même si votre mère avait essayé de la joindre, n'aurait pas répondu. Méline est partie avec une colonne de réfugiés et nul ne sait où elle est à l'heure actuelle.

À l'énoncé de cette nouvelle, Sylvane baissa la tête. Comme par un fait exprès, tous les liens qui la rattachaient au passé se brisaient les uns après les autres. Même Méline, la vieille femme de ménage, disparue, volatilisée !...

– Enfin, finit-elle par déclarer avec un profond

soupir et comme à elle-même, c'est sans doute vous, madame, qui avez raison. Ma mère m'attend peut-être tranquillement à La Châtre où était mon mari.

– Votre mari ?

M^{me} Colas regarda Sylvane comme si elle croyait tout à coup que son interlocutrice perdait l'esprit. La jeune fille raconta alors brièvement, sans donner de détails sur la particularité de son mariage, les événements qui avaient précédé le bombardement et qui l'avaient séparée de sa mère. Elle énuméra aussi les renseignements qu'elle avait pu recueillir, grâce à l'infirmière.

M^{me} Colas n'en croyait pas ses oreilles... Après bien des exclamations, elle chercha cependant à reconforter la jeune fille.

– Mais, naturellement, vous allez retrouver votre mère à La Châtre, ainsi que votre mari. C'est tout à fait normal qu'elle soit là-bas.

Sylvane resta, un long moment, les yeux vagues, comme perdue dans un souvenir. Toute cette partie de son histoire passa devant ses yeux

comme un film irréel, comme un songe sans consistance :

La visite de M^e Patront, le voyage, le moribond dans son lit, son mariage, le notaire, le prêtre, le retour, les bombes, tout avait l'air si peu réel, si en dehors de la vie... de sa vie.

Les faits ressemblaient à une histoire qu'on lui aurait racontée et non à quelque chose qui était réellement arrivé. Cela n'avait pas du tout l'aspect d'une suite d'événements logiques qui se seraient véritablement produits ; mais, au contraire, cela faisait penser à un conte, à une fiction, et il devait être suffisant de tourner la page pour supprimer l'histoire... ne plus penser à elle pour qu'elle s'efface à tout jamais...

Et, cependant, tous ces faits étaient. Ils existaient à un point tel que, au fond, il n'y avait qu'eux de primordiaux ; eux seuls avaient de l'importance.

La longue succession d'années perdues et ennuyeuses que Sylvane avait passées dans la maison d'à côté, maintenant irrémédiablement réduite en poussière, était beaucoup moins

marquante et beaucoup moins vivante que cette brève journée au cours de laquelle elle était devenue M^{me} Desfarges. Cette unique journée pesait un poids, Sylvane le sentait confusément, mais profondément, infiniment plus lourd que toutes les années qui s'étaient écoulées auparavant.

Elle aurait aussi des conséquences infiniment plus définitives. Sa mère ? Eh bien ! si étrange que ce fût, c'était sa mère, au contraire, qui prenait en ce moment des contours presque fantomatiques. C'était l'image de sa mère qui, par on ne sait quel bizarre phénomène de mirage, d'escamotage, s'estompait tout à coup.

Sa mère ! Où était-elle ?

On aurait dit que ses anciennes criaileries et son caractère autoritaire, exclusif, envahissant, perdaient de leur actualité pour être relégués dans le domaine du souvenir, là où gisent les événements qui appartiennent au passé, là où sont enfouies les choses qui ne reviendront plus... Une nette coupure existait, malgré Sylvane, en son âme, entre le train-train quotidien, peuplé de

reproches, d'horizons étriqués et mièvres, qui avait été son univers jusque-là et les jours qui allaient suivre.

Elle se le reprochait amèrement mais n'y pouvait rien. Sans savoir pourquoi, elle sentait que sa mère appartenait désormais à un univers aboli. Et la pensée de M^{me} Sambron, de cette disparition soudaine, inexplicable, prenait un côté tragique et tournait à l'obsession. D'instant en instant, le pressentiment qu'elle ne reverrait jamais plus la vieille dame montait en elle comme une marée étouffante.

– Allons, ma petite, ne vous abandonnez pas ainsi au découragement, lui dit M^{me} Colas qui avait pris affectueusement la main de la jeune fille en voyant l'expression désemparée de son visage. À l'heure actuelle, chacun de nous porte un poids trop lourd pour ses épaules ; mais vous verrez que cela ne durera pas éternellement... L'apaisement viendra. La jeunesse a toujours le dernier mot... Vous retrouverez votre maman et votre mari.

Sylvane leva sur la brave femme un visage où

sa bouche essayait, par politesse, de sourire. Elle voulait bien avoir confiance mais la conviction était absente des phrases maladroites et hésitantes qu'avec une bonne volonté touchante elle prononçait.

En son for intérieur elle ne pensait pas un mot de ceux qu'elle exprimait ainsi. Elle était convaincue que sa mère était disparue à tout jamais et que son mari, ce mari si étrange et si exceptionnel, avait été, lui aussi, frappé par les événements... ces événements qui s'étaient montrés plus forts que les hommes et que leurs projets.

Et la jeune fille se sentit tout à coup seule, affreusement seule et abandonnée comme un oiseau perdu dans une immensité désertique.

X

Sylvane Sambreron ne fit jamais partie du convoi de l'hôpital du Bon-Secours autorisé à passer en zone libre. Si elle s'était sentie seule et abandonnée dans la cuisine de M^{me} Colas, elle se sentit encore plus seule et plus abandonnée, quelques jours plus tard, lorsqu'elle dut se rendre à l'évidence et constater le bien-fondé de ses plus sombres pressentiments.

Nantie, en guise de viatique, de quelques billets de mille francs que la mairie de Ferrières lui avait donnés comme sinistrée, de quelques autres que M^{me} Colas lui avait mis de force entre les mains, Sylvane quitta Ferrière dans le gazogène pour se rendre à Juseret, au lieu de regagner directement Tours.

Elle avait, en effet, appris de M^{me} Martin que c'était aux Ronceaux qu'elle avait été ramassée inanimée et conduite à l'hôpital. Elle s'était donc

dit, à juste titre, que si elle voulait savoir à quoi s'en tenir au sujet de sa mère, il fallait commencer par se rendre à l'endroit où celle-ci avait été aperçue pour la dernière fois.

Aux Ronceaux, son enquête fut décevante.

Sylvane interrogea tous ceux qui étaient capables de lui fournir des renseignements.

Le résultat de ses recherches la laissa découragée, mais toujours en proie à la même incertitude. Le bombardement avait causé un grand nombre de victimes, encore plus de blessés. Mais on ne pouvait pas lui donner une liste exacte et nominative des victimes, car très nombreux étaient celles qui n'avaient pas été identifiées et qui avaient été ensevelies, anonymement, dans le petit cimetière du village.

Sylvane se rendit alors jusqu'à ce cimetière où elle resta longtemps en prière devant les tombes fraîches. Sa mère ne figurait pas parmi les victimes identifiées. Mais qui pouvait affirmer qu'elle ne reposait pas parmi ces morts dont personne ne connaissait l'état civil ? Elle-même, Sylvane, n'avait-elle pas été transportée à

l'hôpital du Bon-Secours, presque nue, sans que l'on sache son nom et sans qu'aucun vêtement puisse l'identifier ? Elle avait déclaré s'appeler M^{me} Desfarges le jour où elle avait récupéré la mémoire, mais pendant deux mois elle n'avait été que le numéro 54.

Sylvane pria longuement dans ce triste cimetière et jeta des fleurs des champs sur les tombes qui ne portaient aucun nom gravé. Une angoisse irraisonnée, indéfinissable, la persuadait que peut-être sa mère se trouvait, là, sous terre, à quelques mètres d'elle.

Elle avait abandonné son gazogène, ses moyens ne lui permettant pas de garder si longtemps un véhicule aussi dispendieux. Malgré cela, en mettant à contribution les charrettes de foin et les voitures de primeurs, elle avait entrepris la visite des hôpitaux et cliniques des environs où des blessés auraient pu être hospitalisés.

Elle avait fait ce voyage par scrupule, par acquit de conscience, pour ne rien avoir à se reprocher. En réalité, elle possédait la conviction

intime qu'elle n'aboutirait nulle part. Effectivement, elle ne découvrit pas trace de sa mère.

Ce ne fut que quatre jours plus tard qu'elle revint à l'hôpital du Bon-Secours, assez sceptique sur les résultats que lui réservaient de nouvelles démarches, mais ne voulant négliger aucune chance d'essayer de passer la ligne de démarcation d'une façon régulière. Car elle était décidée à aller de l'autre côté. C'était en zone libre que se trouvait l'étude du notaire... C'était en zone libre qu'à sa connaissance son mari avait fixé sa dernière résidence et qu'elle pouvait utilement essayer de le rejoindre.

Mais le convoi auquel elle avait dû primitivement se joindre avait déjà quitté Tours et il fallait attendre on ne sait combien de temps avant d'obtenir un autre laissez-passer.

M^{me} Martin reconforta de son mieux sa petite convalescente.

– Ma chère enfant, ne vous laissez pas abattre. Vous retrouverez votre mère, qui doit vous attendre tranquillement à La Châtre et qui se fait

certainement un mauvais sang d'encre à votre sujet. Votre mari finira bien, lui aussi, par donner signe de vie. Peut-être que, là où il est, il ne le peut pas, surtout s'il a quitté La Châtre.

Personnellement, connaissant les circonstances dans lesquelles son mariage avait été célébré, Sylvane était convaincue que son mari n'était plus de ce monde. En tout cas, la logique voulait qu'il en fût ainsi... L'aurait-il épousée, en la faisant héritière de sa fortune, s'il n'avait pas été à la toute dernière extrémité ?

– Ce que je puis faire pour vous, poursuivit M^{me} Martin, devant la mine égarée de Sylvane, c'est de vous indiquer des amis qui habitent à quelques kilomètres en aval de la Loire et qui vous donneront peut-être le moyen de passer la ligne sans trop de risques et sans trop de débours.

Ce fut ainsi, par une nuit de septembre, pluvieuse et ouatée de brume, que Sylvane, vêtue d'un imperméable, un baluchon à la main, prit place dans une barque amarrée à un ponton désaffecté, en compagnie de deux autres personnes. Sous la conduite de deux mariniers

pour qui ce genre de risque commençait à devenir bi-hebdomadaire, le petit groupe s'apprêta à traverser clandestinement le Cher.

La lune avait disparu derrière une couche épaisse de nuages. Le ciel déversait sur la campagne des cataractes impitoyables mais, en l'occurrence, bienfaisantes. Il fallut attendre au milieu du fleuve à l'abri d'une sorte d'îlot recouvert d'arbustes et de plantes aquatiques pour passer entre deux rondes militaires. Les eaux de la rivière étaient surveillées.

Heureusement, les deux mariniers connaissaient les détails de la surveillance. Évidemment, un imprévu était toujours possible. Mais, en principe, l'affaire était réglée au chronomètre.

En effet, moins de deux heures plus tard, les trois clients, dont Sylvane, atteignaient, par des sentiers embourbés et glissants, une ferme amie et complice. Là, ils attendirent le jour tandis qu'on les réconfortait à l'aide d'un grand bol de café chaud et de quelques tranches de pain garnies de jambon.

À l'aube, sous la conduite du fermier, le petit groupe atteignit la gare la plus proche.

Les communications étaient encore complètement désorganisées et, de ce fait, difficiles, incertaines. Ce ne fut que plus tard dans l'après-midi que Sylvane parvint à La Châtre.

Fatiguée, éreintée par la route et par l'inquiétude éprouvée au cours des dernières heures, en proie à des pressentiments sinistres et à un découragement intense, elle décida d'aller se coucher et de remettre au lendemain les affaires sérieuses.

Ce fut dans un petit hôtel situé près de l'étude de M^e Patront qu'elle descendit et obtint une modeste chambre en se recommandant de lui.

Sans même prendre la peine de dîner, elle se coucha, brisée de fatigue, et, avec le magnifique équilibre de la jeunesse, dix minutes plus tard, elle s'endormit.

XI

Elle attendit trois jours l'arrivée du premier clerc de M^e Patront. Les situations personnelles s'étaient trouvées bouleversées par la tragédie générale et il fallait un certain temps pour que la vie quotidienne reprenne un semblant d'ordre.

Le premier clerc, aussitôt l'étude remise en marche, reçut la jeune fille.

– J'ai dû m'absenter, lui déclara-t-il, pour récupérer certains documents d'une importance capitale pour l'étude. Les autres employés ne sont pas encore rentrés.

– Et M^e Patront ? demanda-t-elle avec angoisse.

L'homme eut un geste d'impuissance.

– Toujours en Gironde, où il n'a pas encore pu obtenir un laissez-passer.

Les traits de Sylvane se creusèrent un peu

plus.

– Êtes-vous au courant de mon dossier ?

– Oui, dans les grandes lignes. Mais les détails et les pièces principales ne sont connus que de M^e Patront. Il va falloir que vous attendiez l'arrivée de celui-ci pour que je puisse faire quelque chose d'utile pour vous.

Dans un geste inconscient de supplication, elle tendit les mains vers lui :

– Savez-vous, au moins, ce qu'est devenu mon mari M. Desfarges ? dit-elle. Après tout, c'est lui qui est le client de l'étude...

Le clerc hocha la tête.

– Je vous avoue que les événements m'ont empêché de suivre cette affaire avec la diligence habituelle. Vous devez tenir compte du bouleversement à travers lequel nous venons de passer. J'ignorais par exemple, quant à moi, que vous aviez été victime d'un bombardement.

Elle avait tant de choses à apprendre qu'elle continuait de l'interroger :

– Ma mère, à votre connaissance, s'est-elle

présentée à l'étude depuis mon mariage ?

– Pas que je sache. Je ne le crois pas, car le concierge n'a jamais voulu bouger de sa loge, même aux pires moments, et il aurait inscrit son nom. Mais le cas de votre mari me semble plus difficile encore à élucider.

Cette fois, Sylvane rougit.

Il lui semblait pénible, devant cet indifférent, d'être l'héroïne d'un tel drame.

– Pourquoi ? dit-elle faiblement.

– Je n'ai pas eu le temps de mener à ce sujet une enquête approfondie ; mais aux quelques constatations que j'ai pu faire je ne vois vraiment pas de solution.

– Comment cela ?

– La maison où il se trouvait est close. Elle est fermée depuis deux mois. M. Desfarges a quitté La Châtre dans une ambulance qui est venue le chercher avec la religieuse et la gouvernante, pour le conduire vers une destination inconnue. C'est l'abbé Durand qui m'en a informé. Vous auriez peut-être avantage, d'ailleurs, à vous

adresser à lui, car, personnellement, je n'en sais pas plus. À moins que M^e Patront ne possède des renseignements supplémentaires, ce que j'ignore.

– L'abbé Durand est bien le prêtre qui a procédé à notre mariage ?

– Exactement.

– Mais vous n'avez pas, à l'étude, des indications permettant de retrouver éventuellement M. Desfarges ?

Le premier clerc, pour la première fois, parut démêler une angoisse infinie dans la jeune voix qui s'adressait à lui. Son propre ton s'adoucit soudain, trahissant enfin quelque compassion.

– Hélas ! non. Mais... remarquez que probablement tout ceci sera éclairci dans quelque temps, et nous paraîtra très simple. Mais, pour le moment, c'est tout ce que je puis vous dire. N'oubliez pas que la période que nous venons de traverser fut terrible, et il n'est pas étonnant que nous ayons perdu le fil nous reliant à M. Desfarges. Mais tout va reprendre son cours et nous serons certainement à même, probablement,

de vous donner des nouvelles. Je verrai le propriétaire qui avait loué la villa à Jacques Desfarges. Je ferai une enquête sur les biens qu'il possède. Je dois cependant vous signaler que la plupart de ses avoirs se trouvaient à l'étranger et, dans la situation actuelle des communications, cela ne va pas être facile d'obtenir des réponses rapides.

– Mon Dieu ! Que vais-je devenir ?... À moins que, ne me voyant pas revenir auprès de lui, mon mari ne se soit froissé de mon indifférence.

Sylvane, la tête basse, semblait se parler à elle-même avec un désespoir grandissant. Cependant, elle se reprit aussitôt :

– Le bombardement dont nous avons été victimes a été une terrible catastrophe, rappela-t-elle d'un accent presque ferme. N'oubliez pas que, ayant laissé à M^e Patront tous nos papiers, je n'ai même pas pu être identifiée, et ma mère, hélas ! sans doute non plus.

Le clerc s'inclina avec un respect qui n'était plus seulement un respect de commande.

– Ne croyez pas, madame, que M. Desfarges ait pu se sentir blessé en quoi que ce soit. Il a certainement constaté lui-même, par la suite, les difficultés qu’il y avait à circuler sur les routes en plein exode.

– Mon mari ? Mais, dans l’état où je l’ai laissé, il n’a certainement rien pu constater du tout. Je me demande même s’il est encore de ce monde.

– En tout cas, ce qui est certain, c’est qu’il n’est pas mort à La Châtre. De cela, soyez persuadée !... Je vous demanderai, maintenant, de patienter quelques jours afin que je puisse procéder aux recherches. J’espère d’ailleurs qu’entre-temps M^e Patront obtiendra son visa et pourra vous apporter les éclaircissements qui vous manquent.

Ce fut donc dans une incertitude accrue que Sylvane, atterrée, quitta l’étude où elle avait espéré si fort trouver aide et réconfort.

Ce fut chez l’abbé Durand qu’elle se rendit alors.

Elle avait demandé son adresse au premier clerc.

Le prêtre la reçut dans sa bibliothèque.

Il considéra avec une pitié bienveillante la petite silhouette désolée, le fin visage ravagé de Sylvane.

– Entrez, mon enfant, et soyez la bienvenue. Que puis-je faire pour vous ?

Brièvement, la jeune fille résuma les faits qui l’avaient conduite jusqu’à la cure.

– Et, naturellement, je suis à la recherche de mon mari, monsieur l’abbé. Pouvez-vous m’aider ?

Le regard du prêtre s’assombrit.

– Je crains que non, hélas ! Le premier clerc de M^e Patront est venu m’interroger à ce sujet. Je ne puis que vous répéter ce que je lui ai dit. M. Desfarges a quitté sa maison trois jours après votre mariage, dans une ambulance qui est venue le chercher avec la religieuse et la gouvernante. Ils sont partis vers une destination inconnue. Je ne puis rien vous dire d’autre.

– Mon mari – c’était pour Sylvane une sensation étrange chaque fois qu’elle prononçait ce mot – ne vous a pas fait parvenir de nouvelles, depuis ?

– Aucune.

– La religieuse qui était à son chevet appartenait à un ordre qui vous est connu, monsieur le curé. Peut-être pourriez-vous retrouver, par elle, l’endroit où l’ambulance s’est rendue ?

– Malheureusement non, ma fille. Je connais effectivement l’ordre de cette religieuse. Mais elle dépendait de Paris. On lui avait donné une dispense pour pouvoir accompagner ce grand malade. Mais là s’arrête ce que je connais d’elle.

Mais Sylvane ne pouvait pas, ne voulait pas laisser là toute espérance.

– Ce qui tendrait à prouver qu’elle se trouve toujours auprès de M. Desfarges, dit-elle vivement. Ne le croyez-vous pas, monsieur l’abbé ?

Le prêtre mit une fraction de seconde à

répondre comme si, désirant et redoutant, à la fois, de la décevoir, il ne savait à quel parti se résoudre.

– C’est bien possible, fit-il enfin avec lenteur. Ce n’est cependant pas une certitude. Cette religieuse peut également se trouver empêchée de regagner son couvent.

– Et personne n’a pu indiquer d’où venait l’ambulance ?

– Personne. Vous savez, mon enfant, dans le tourbillon où le pays a vécu, pendant cette semaine dramatique, ce n’est pas étonnant. Je suppose que c’est le médecin traitant qui venait parfois de Paris pour suivre l’évolution de la maladie de M. Desfarges qui a envoyé la voiture avec des ordres.

– Connaît-on le nom de ce praticien ?

– Non. Il venait de Paris, en voiture, et repartait de même. Je ne crois pas qu’il se soit arrêté une seule nuit à La Châtre. À cette époque, chacun était tellement halluciné par les événements que seuls ceux-ci comptaient et

retenaient l'attention.

– Ne sait-on rien au moins sur la gouvernante qui se trouvait auprès de mon mari ?

– Seulement qu'il s'agissait d'une vieille demoiselle, parente éloignée de M. Desfarges, et non pas d'une véritable gouvernante. Elle est venue le rejoindre, après son installation ici... C'est tout !

Sylvane baissa la tête. De quelque côté qu'elle se tournât, elle ne rencontrait que le vide. Et dire que sa mère l'avait poussée à contracter ce mariage absurde à cause des avantages financiers qu'il comportait. Pauvre maman ! Selon toute probabilité, elle n'était plus de ce monde. Ce n'était certes pas le cas de lui faire des reproches tardifs. Elle avait cru bien faire, après tout, et assurer ainsi l'indépendance et l'avenir de sa fille unique.

Car elle l'aimait, sa petite Sylvane, d'une façon certes exclusive et tyrannique, égoïste même... mais elle l'aimait. Le désir de la garder près d'elle indéfiniment provenait surtout, sans doute, de la crainte légitime de se retrouver âgée,

seule dans la vie et comme abandonnée.

Sylvane, maintenant qu'elle-même se retrouvait totalement isolée et démunie de ressources, comprenait mieux les sentiments qui avaient guidé sa mère. Elle, au moins, était jeune, inexpérimentée, mais pleine de vie et d'énergie.

Après tout, si la période qu'elle était en train de traverser n'avait pas été si effroyable, les prévisions de M^{me} Sambreron se seraient peut-être réalisées : Sylvane serait aujourd'hui à l'abri du besoin.

La disparition de M. Desfarges n'était vraisemblablement qu'une conséquence de l'exode et de la défaite : un petit drame particulier au milieu du bouleversement universel... Il était fort probable que si cette tempête affreuse ne s'était pas abattue sur le monde, séparant les êtres, anéantissant les projets, bouleversant les hommes et les choses, on saurait à l'heure actuelle si son mari était mort ou vivant... S'il était vivant, elle saurait où aller le rejoindre, et, s'il était mort, M^e Patront serait en mesure de lui dire sur quels moyens

d'existence elle pouvait compter. Tandis qu'actuellement elle se trouvait à tous les points de vue au milieu d'un véritable désert.

L'angoisse d'un lendemain où elle ne trouverait aucun appui, d'aucune sorte, ne cessait de croître en Sylvane.

– Ne vous découragez pas, mon enfant, lui dit le prêtre en observant les jeunes yeux qui reflétaient un immense désarroi. Le Seigneur n'abandonne jamais ses créatures et les voies de la Providence sont impénétrables. Où logez-vous ? Et que comptez-vous faire dans les jours qui suivent ?

– Ma mère a disparu, monsieur l'abbé. J'ai été moi-même blessée. J'ai passé deux mois dans un hôpital, entre la vie et la mort. Les bombes ont anéanti ma maison. Je me trouve absolument seule au monde et je voudrais attendre, ici, le retour de M^e Patront. Il est le seul, désormais, capable de me donner une indication utile au sujet de M. Desfarges. Je suis descendue à l'hôtel et je suis démunie de tout.

– À l'hôtel ? Vous ne pouvez y rester, ma

pauvre petite, surtout si M^e Patront tarde à rentrer. Attendez. Nous avons, ici, à côté, une œuvre de jeunes filles où je pourrais peut-être vous obtenir une modeste pension pendant quelques jours. Vous y serez beaucoup plus à l'abri que dans un hôtel et ce sera plus décent et plus économique, étant donné la pénible situation que vous me décrivez. Laissez-moi m'occuper de vous. Je pense que, vu les circonstances, vous ne serez nullement déplacée dans une maison pour jeunes filles, conclut l'abbé Durand avec un bon sourire en se levant.

Sylvane, en face de ce visage franc et plein de bonté, pour la première fois, depuis bien des jours, eut un petit sourire. Oui, elle était encore une jeune fille. Cela se voyait assez et elle le demeurerait, vraisemblablement, pendant longtemps encore.

Le soir même, elle s'installait, sous les auspices de l'abbé Durand, dans l'une des modestes chambres de l'« œuvre Sainte-Anne ».

XII

Elle attendit là le retour de M^e Patront, pendant que ses quelques billets de mille francs fondaient dangereusement, malgré les modiques conditions de l'institution charitable qui l'hébergeait. Elle mit à profit ce répit pour faire le tour des hôpitaux de la région sans d'ailleurs trouver trace de sa mère.

À la fin, l'étude l'informa que le notaire était rentré. Il avait réussi à obtenir son laissez-passer.

M^e Patront la reçut comme aurait pu le faire un père, mais ses affaires n'en furent pas avancées pour autant.

– Ma chère Sylvane, dit-il en lui serrant affectueusement les mains, je me sens en réalité un peu responsable de ce qui arrive, car c'est moi qui vous ai poussée sur ce chemin, mais je ne pouvais vraiment pas prévoir, quand je suis venu trouver votre maman, la suite tout à fait

catastrophique des événements.

Réconfortée par la chaleur de l'accueil qu'elle recevait, Sylvane se sentait déjà un peu revivre.

– Avez-vous au moins des nouvelles de M. Desfarges ?

Doucement, tandis qu'elle parlait, le notaire l'avait conduite devant un vieux fauteuil en cuir.

– En vérité, pas la moindre nouvelle. Vous m'en voyez navré, ma petite enfant, mais c'est ainsi. Les circonstances sont telles qu'on ne peut vraiment incriminer personne. Sans doute, cette lamentable situation finira-t-elle par s'éclaircir. Mais quand ?

L'espèce de soulagement, de réconfort, qui avait saisi tout à l'heure Sylvane, prenait déjà fin.

– Avez-vous essayé de procéder à une enquête ?

– Naturellement ! Les résultats obtenus sont navrants. Les propriétaires de la maison habitée par Jacques Desfarges sont à l'étranger depuis des années. La location a été faite par les soins d'une agence à qui le locataire a payé six mois de

loyer d'avance. La clef lui a été remise par une femme de journée qui travaillait à la villa seulement une ou deux fois par semaine. Les autres membres du personnel de M. Desfarges sont partis en même temps que lui. Ils n'étaient pas du pays, mais étaient vraisemblablement arrivés de Paris avec leur maître.

– Avez-vous pu interroger cette femme de journée ?

– Naturellement. Mais elle n'a pu fournir aucun renseignement. Elle ne voyait pour ainsi dire jamais le maître de maison. La vieille demoiselle seule donnait des ordres à sa place.

– Vous possédez, cependant, je suppose, des documents appartenant à M. Desfarges qui peuvent vous donner des indications.

– Oui et non. En réalité, j'ai dressé tous les actes avec une mince provision qui m'a été versée et, à l'heure qu'il est, cela représente un assez fort débours de timbres et de droits d'enregistrement, car j'ai réglé ces frais, en toute confiance, connaissant la parfaite solvabilité de mon client. Seulement, ses avoirs se trouvent en

totalité en Amérique et en Afrique du Sud. J'ai écrit partout. Mais je ne vous cache pas que dans la situation actuelle il se passera probablement plusieurs mois avant que nous recevions une réponse. En vérité, je vous le répète, je suis désolé aujourd'hui de vous avoir entraînée en cette affaire. Elle est loin de vous tirer d'embarras comme je l'avais cru.

Sylvane ébaucha un sourire mélancolique.

– Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas tellement cela qui m'inquiète, maître. Je me sens seulement désemparée. Vous avez été très gentil et maman, – pauvre maman qui probablement n'est plus, – maman était aux anges, ce jour-là. Vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Vous avez fait pour le mieux. Vous n'êtes tout de même pas responsable des événements qui nous ont entraînés dans le désastre.

Le notaire secoua la tête, soucieux et triste.

– Vous êtes gentille de le dire, en tout cas, Sylvane. Mais je me sens moralement responsable. Je vous promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous rentriez en

possession de la fortune de votre mari et qui, en tout état de cause, vous revient de droit. Mais nous devons préciser où et dans quelles conditions M. Desfarges est mort. Autrement, je crains que ce ne soit difficile d'obtenir que quelque chose vous soit versé... avant du moins de longs mois et des années même.

– Je vous répète que je ne tiens nullement à entrer en possession de cette fortune... Il m'a toujours semblé qu'il y avait là une sorte de vol, d'escroquerie, à m'emparer des millions d'un être que je ne connais pour ainsi dire pas.

L'homme de loi considéra avec une sympathie accrue la jeune fille blottie en face de lui, dans le vieux fauteuil.

– Ne soyez donc pas aussi merveilleusement intransigente. Mon client savait parfaitement ce qu'il faisait, lorsqu'il vous épousait *in extremis*, dit-il avec douceur mais fermeté. Cette fortune est votre dû. Toute la question se ramène à savoir ce qu'est devenu M. Desfarges.

Un court silence tomba entre eux. Ce fut Sylvane qui le rompit.

– Maître, n’avez-vous jamais supposé que ce parent qu’il voulait déshériter pût avoir fait disparaître le corps de mon mari ?

– Si, j’ai envisagé cette éventualité. À moins qu’il n’ait pu, tout de suite, entrer en possession de l’héritage, – et dans l’état actuel du pays, je ne vois vraiment pas comment il aurait pu le faire, – je ne réalise pas quel avantage il y aurait trouvé.

Une légère déception passa sur le visage de Sylvane.

– Vous avez raison... Mais que faire, alors ?

– Pas autre chose qu’attendre.

– Mon Dieu ! comment pourrais-je attendre ? Je suis toute seule désormais et je ne possède plus de toit. Que vais-je devenir, sans un sou devant moi, sans travail, sans métier ? Ma pauvre maman n’a jamais voulu que j’en apprenne un. Me voilà absolument sans ressources.

M^e Patront la considéra d’un œil attendri.

– Ne dites pas cela, Sylvane, dit-il avec une réconfortante vivacité. Je vous répète que je me considère comme moralement responsable. Dans

la détresse dans laquelle vous vous débattiez, vous savez bien que je ne vous laisserai pas sans ressources. Je...

La jeune fille secoua la tête et l'interrompit avec une décision touchante venant d'un être aussi visiblement désemparé.

– Non, non, maître. Je ne veux pas que vous me parliez de cela. Je ne veux absolument pas être à votre charge. Ce serait pousser un peu trop loin le sens des responsabilités. Au contraire... J'ai bien une idée...

Elle hésita.

– Laquelle ?...

– J'ai beaucoup réfléchi à ma situation depuis que je me morfonds à La Châtre, à attendre des nouvelles qui ne viennent pas. J'ai pensé que je pourrais, provisoirement, me retirer chez ma nourrice, qui est une brave vieille. Elle habite auprès d'Aubusson une toute petite ferme. Elle vit seule, et difficilement, je le sais, car elle est accablée de travail. Je l'aiderais un peu et je pourrais, je crois, en travaillant, subvenir à mes

besoins sans être à sa charge. Peut-être pourrais-je attendre là, la fin de la guerre... et les nouvelles !

Le notaire réfléchit une seconde, pesant rapidement le pour et le contre d'une telle solution.

– Eh bien ! ma foi, cela me paraît très raisonnable, mon enfant, dit-il enfin. Vous vous sentirez moins seule auprès de cette brave femme que vous connaissez. Voilà une solution qui semble la sagesse même. Mais je ne veux pas vous laisser partir sans ressources. J'éprouve à votre égard un souci presque paternel et je vous prie d'accepter une provision d'argent, avant de vous mettre en route. Vous êtes une sinistrée totale et cela vous aidera à acheter le minimum indispensable avant de prendre le train. Non, non, ne protestez pas, Sylvane, j'y tiens absolument. Ce n'est d'ailleurs qu'une avance... vous me rembourserez plus tard. Les jours ne seront pas toujours aussi sombres pour vous !

Des larmes envahirent les yeux de la jeune fille. Elle glissa dans sa poche la liasse de billets

que le notaire venait de lui donner.

– Il ne faut jamais désespérer, ma petite amie, reprit le notaire avec douceur. J’ai bien connu votre père, considérez-moi comme un vieil ami et ne craignez pas d’avoir recours à moi dans l’embarras.

Le regard juvénile chargé d’émotion fixait le vieux tabellion avec gratitude.

– Et je vous promets, acheva ce dernier, de m’occuper activement de retrouver la trace de M. Desfarges.

C’est ainsi que, trois jours plus tard, après avoir pu se procurer nombre d’objets indispensables et quelques vêtements modestes, Sylvane prit la direction d’Aubusson.

Non sans une certaine émotion, elle avait pris congé de M^e Patront et de l’abbé Durand. Elle gardait dans son souvenir le sourire angélique du prêtre et la voix réconfortante du notaire comme des gages d’espoir.

Espoir fragile mais tenace qui lui était plus nécessaire que la nourriture même. Sylvane avait

besoin de sentir entre elle et le passé ces deux liens ténus mais bien réels. Elle avait besoin que cette faible lueur ne s'éteignît pas, que quelqu'un encore, sur cette terre, se préoccupât de savoir si elle était morte ou vivante.

Deuxième partie

I

Le soleil se couchait derrière la ligne bleue de l'horizon, enveloppant d'une lumière rosée les vieilles pierres de La Guérande. Dans le lointain, à un kilomètre et demi, on apercevait les premières maisons d'Aubusson, plongées dans l'ombre.

Il faisait un temps de mi-août, étouffant et chargé d'effluves.

Sur le seuil de la vieille mesure, Sylvane regardait la plaine, les boqueteaux frissonnants, la cime des aulnes étincelant sous la caresse du crépuscule, et laissait vagabonder sa pensée dénuée de gaieté.

Sa vie n'était décidément pas drôle. À la tristesse de son cœur en deuil, s'ajoutait sa solitude irrémédiable et le désespoir pétri d'ennui qui était son lot depuis deux ans.

Il y avait en effet deux ans que Sylvane s'était réfugiée à La Guérande.

La vieille Malou l'avait accueillie à bras ouverts. À la vérité, l'arrivée de la jeune fille avait été pour la vieille nourrice une bénédiction du ciel. Il n'était pas compliqué ni tellement pénible de faire produire les quatre méchants arpents de terre qui constituaient tout son bien ici-bas. Cependant, la terre à flanc de coteau était brûlée par le soleil et desséchée par le vent. Bien moins riche et productive que celle de la plaine, elle nécessitait un travail régulier et fatigant.

Il n'était pas question de posséder du gros bétail ni de se servir d'instruments aratoires compliqués, mais, étant donné les circonstances, on pouvait vivre sur La Guérande : le lait et le fromage de la chèvre, les lapins, les œufs des poules, les quelques légumes, suffisaient à la maigre pitance de tous les jours. Enfin, on n'éprouvait aucune difficulté à écouler le surplus au village. Fréquemment même, des gens venaient des faubourgs avoisinants chercher la marchandise sur place. Il était donc possible de se

procurer avec le produit de ces ventes le peu d'épicerie dont on avait besoin et les quelques objets de première nécessité.

La vieille Malou n'était plus très forte, à la veille même de ne plus pouvoir assumer le travail nécessaire à ce modeste résultat. Seule depuis la mort de sa fille, ses forces s'amenuisaient chaque jour.

L'arrivée inopinée de Sylvane l'avait littéralement sauvée de la misère.

Perdue de rhumatismes depuis plusieurs mois Malou avait laissé tout aller à l'abandon, ne s'occupant plus guère que de cueillir de l'herbe pour ses lapins et nourrir les bêtes.

Sylvane prit donc en main la plus grande partie du travail, tant à la maison qu'au-dehors. Elle s'occupa de la terre, descendit au marché et, en quelques mois, devint une fermière modèle. La fragile jeune fille avait fait place à une autre Sylvane tout aussi mince, mais plus entraînée aux durs travaux. Elle avait acquis une résistance et une habileté qui l'aidaient à accomplir sa rude besogne.

De plus, au cours des longues soirées d'hiver, elle avait trouvé, grâce à une commerçante qui l'avait prise en amitié, à s'occuper en faisant de la lingerie, brodant ou ornant de jours le linge qu'on lui confiait. C'était là un travail très prisé et qu'elle parvenait à se faire rétribuer un bon prix. De toute façon, non seulement elle n'était pas à la charge de la vieille Malou, mais encore elle lui était une aide indispensable.

Néanmoins, tout cet ensemble ne rapportait pas de grosses sommes à la jeune fille. Salaires trop souvent de famine, chaumière de malheureux, nourriture de pauvre, tel était le sort de celle dont M^e Patront et M^{me} Sambéron avaient cru assurer l'avenir.

Ce n'était cependant pas à cause de son existence matérielle et de ses soucis quotidiens que Sylvane se sentait déprimée. Sur ce terrain, au contraire, elle se montrait pleine de courage et d'endurance. Le travail ne lui faisait pas peur et les dures conditions de sa nouvelle existence avaient fortifié, au contraire, son caractère jusque-là un peu bridé par la volonté de fer de sa

mère.

Son initiative personnelle s'était développée et, avec elle, sa personnalité. Le travail l'occupait au demeurant et l'empêchait de penser. Il lui était une sorte d'exutoire. Quoique n'ayant nullement été préparée à cette existence de labeur et de fatigues, Sylvane s'y était faite, non pas avec résignation, mais presque avec satisfaction, consciente de la noblesse que cette attitude courageuse pouvait avoir dans une période de dures privations, où tout le monde se trouvait logé à la même enseigne.

Non, ce qui la plongeait dans une tristesse sans bornes était la solitude morale qui implacablement l'encerclait. Cette solitude immense, presque palpable, dans laquelle elle se tenait enfermée comme dans une prison. Elle pouvait, pour ainsi dire, en toucher les murs, en sentir la tragique immobilité, l'inéluctable étreinte. Elle ne parvenait pas à s'échapper. Nulle porte, nulle ouverture ne donnait un espoir à sa soif de bonheur et de chaleur humaine.

Sylvane avait pris l'habitude, pendant des

années, de vivre à deux, de partager avec sa mère toutes ses pensées, toutes ses actions, toutes ses joies, toutes ses peines.

M^{me} Sambroton était certes une compagne exigeante, exclusive et autoritaire, mais c'était un être humain dont la présence remplissait chaque instant. On ne pouvait pas l'ignorer, ni la négliger, et, lorsqu'on avait vécu avec elle pendant de longues années, on ne concevait plus la vie solitaire. L'idée d'agir, de penser, de prendre des initiatives sans le concours de quelqu'un devenait pénible. Sylvane en venait à regretter les reproches, les criailleries et même l'égoïsme de la nature envahissante de sa mère.

Malou, hélas ! n'était pas une compagne. Elle était trop bornée et trop terre à terre. Elle ne se préoccupait plus que de ce qui la touchait directement. Elle semblait obnubilée par sa santé et par les nécessités de la vie quotidienne. Sa conversation se limitait au train-train de ses repas, de ses bêtes, du malheur des temps. C'était une bien brave vieille, mais elle devenait de jour en jour plus taciturne.

Pendant plusieurs mois, Sylvane avait vécu dans le vague espoir de retrouver sa mère. C'était même plutôt un raisonnement qu'un véritable espoir... Comme si elle s'était dit que, tant qu'elle n'aurait pas admis comme un fait acquis que sa mère fût morte, cette mort n'aurait pas une réalité effective.

Depuis quelques mois, cependant, le raisonnement ne suffisait plus à soutenir cette pseudo-croyance. Sylvane s'était persuadée au début que sa mère n'avait pas donné signe de vie parce qu'elle en était empêchée, ou blessée elle-même ; ou encore pour on ne sait quelle autre mystérieuse raison. Mais, au bout d'un certain temps, toutes ces excuses mentales étaient tombées d'elles-mêmes...

Il ne s'était produit évidemment aucun fait nouveau. Il n'existait aucune certitude matérielle. Mais la sensation intime qu'elle avait perçue aux Ronceaux, devant les tombes anonymes, avait fait place, en elle, à une conviction absolue. Elle devinait que sa mère était disparue. Elle savait qu'elle ne la reverrait plus... jamais !

Les nouvelles du côté de M^e Patront et de l'abbé Durand n'étaient pas meilleures. L'abbé Durand n'avait jamais réussi à retrouver trace de la religieuse qui était au chevet du malade, au moment du mariage.

De son côté, M^e Patront n'était jamais parvenu à retrouver celle de M. Desfarges, ses lettres montraient qu'il en était assez marri, le pauvre homme !... Il avait bien fini par recevoir, avec des retards importants, des réponses d'Amérique et d'Afrique du Sud, mais cela ne les avait nullement avancés, ni lui ni Sylvane.

Ces lettres avaient seulement confirmé, d'une façon éclatante, l'existence de l'immense fortune de Jacques Desfarges, mais elles ne fournissaient aucune précision quant au sort réservé à celui-ci.

Tout ce qu'on pouvait en retirer était que Jacques Desfarges avait regagné la France très malade, à peu près trois mois avant la guerre. On avait correspondu avec lui pour les questions commerciales jusqu'à l'armistice. Depuis, plus rien. On ignorait ce qu'il était devenu. On savait seulement qu'il avait apporté avec lui, en France,

une assez grosse somme et que, par conséquent, il se pouvait fort bien qu'il n'eût aucun besoin de recourir à ses avoirs à l'étranger.

Son silence ne prouvait donc, par conséquent, rien, ni pour ni contre sa mort. En tout cas, la nouvelle de celle-ci n'était parvenue ni en Amérique ni en Afrique du Sud. Il faudrait sans doute attendre la fin des hostilités pour être fixé...

De toute façon, les difficultés de correspondance et l'impossibilité de transfert de capitaux rendaient illusoire toute enquête et toute disposition que l'on aurait pu raisonnablement prendre en d'autres circonstances.

M^e Patront avait insisté auprès de Sylvane pour que celle-ci acceptât une nouvelle aide de sa part ; mais la jeune femme s'était montrée inflexible et avait refusé d'une façon très nette. Elle avait trop peur de contracter une dette que, par la suite, elle n'aurait pu acquitter.

Elle vivait modestement de son travail et ne comptait nullement rendre le notaire responsable de la faillite des espérances maternelles.

Car ce n'était nullement la perte des millions de M. Desfarges qui affectait Sylvane. C'était la disparition incompréhensible, totale, de son fantôme de mari.

Après tout, elle était toute disposée à se dévouer pour lui et à le soigner au moment où ce mariage étrange avait été conclu. En définitive, c'était M. Desfarges qui avait voulu cette union et qui l'avait recherchée et non pas elle qui s'était jetée à sa tête. Elle n'avait absolument rien à se reprocher. Pourquoi était-il parti sans essayer de la joindre ?

S'il était mort cela se saurait à l'heure actuelle, pensait-elle. Et, s'il était vivant, pourquoi ne donnait-il pas signe de vie ?

Qu'est-ce qui pouvait l'empêcher de le faire, maintenant que deux années entières s'étaient passées depuis ce mariage qui n'en était pas un ?

Et ce mariage bancal qui la liait indissolublement à un être qui, pour elle, n'était plus qu'un nom sur un papier, un nom sans consistance, lui rendait encore plus tangible son inguérissable solitude et sa morne détresse.

II

Le soleil avait atteint, à présent, le bord de la colline et allait disparaître derrière un écran de nuages multicolores. Toutes les nuances du jaune et du rouge remplissaient la vallée et au fond, par-delà le bois de Felletin, les violets, les mauves et les bleus surgissaient à la rencontre de la nuit.

Les poules et les lapins avaient reçu leur part de nourriture et se terraient pour passer la nuit. La chèvre avait regagné son abri et la soupe au-dessus de l'âtre devait être cuite.

Sylvane soupira profondément et s'apprêta à rentrer dans la maisonnette. Son regard parcourut une dernière fois le coteau, les champs, les aulnes aux bords de la route, et, là-bas, tout là-bas, le clocher de la belle église d'Aubusson qui égrenait dans le calme du crépuscule les notes grêles de l'angélus.

Tout à coup, il lui sembla qu'une forme humaine montait le raidillon. Celui-ci partait du bord de la route et, serpentant le long du coteau, aboutissait au hameau de La Guérande, en passant devant le logis de Malou.

Un homme venait en leur direction.

Les visiteurs n'étaient pas nombreux à La Guérande. Ceux qui avaient affaire au hameau empruntaient toujours le sentier au milieu du vallon en évitant le coteau. Si quelqu'un prenait le raidillon, c'était donc qu'il avait bien l'intention de se rendre chez Malou.

En général, quand cela arrivait, il s'agissait de gens du bourg ou de la ville venant chercher des provisions qu'ils ne pouvaient se procurer sur les étalages squelettiques des commerçants et des marchés. Mais c'était extrêmement rare. La ferme de Malou était fort peu approvisionnée, ne fournissant à peu près que le nécessaire pour la subsistance des deux femmes.

Cependant, c'était bien vers leur logis, de toute évidence, que le visiteur inconnu se dirigeait. Il marchait lentement, posément, mais

non pas pesamment.

Au fur et à mesure qu'il approchait d'elle, Sylvane pouvait mieux distinguer son allure. Ce n'était pas un chemineau, comme elle l'avait cru tout d'abord. Il portait un vêtement de velours, assez inattendu en cette saison. Un très grand chapeau lui ombrageait le visage et un lourd sac tyrolien tenait à ses épaules par des bretelles de cuir.

Lorsque l'homme eut escaladé la dernière pente du raidillon, il déboucha sur le plateau qui se trouvait juste de plain-pied avec la porte du logis.

La surprise de Sylvane s'accentua.

Non seulement il ne s'agissait pas d'un chemineau, mais il ne s'agissait pas davantage d'un paysan aisé ni d'un chasseur égaré. Les traits burinés, tannés, du visiteur ne parvenaient pas à dissimuler une visible distinction. L'expression fière, presque dure des yeux, l'épaisse barbe brune taillée en pointe qui recouvrait le menton, donnaient à cet étrange visiteur l'allure d'un héros d'aventure.

Sylvane, saisie, l'attendit de pied ferme.

Quant à lui, lorsqu'il approcha de la jeune femme, il contempla avec une surprise agréable le charmant visage levé vers lui et salua avec aisance et bonne grâce.

– Excusez-moi, c'est bien ici la ferme de Malou Basterre ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien à M^{me} Basterre que j'ai l'honneur de parler ?

– Non, monsieur. M^{me} Basterre est déjà couchée, mais je vis avec elle et partage ses occupations. Que désirez-vous ?

Le visiteur la considéra avec une attention redoublée, puis parut se décider.

– Je désirerais louer une chambre chez vous. On m'a dit qu'il vous serait possible de m'héberger pendant quelque temps.

Sylvane fut un peu abasourdie. Jamais elle ne s'était attendue à une proposition aussi saugrenue.

Elle en resta suffoquée pendant quelques secondes et dévisagea l'inconnu.

L'homme supporta l'examen sans sourciller. Plantant, lui aussi, ses prunelles sombres dans les yeux bleus de Sylvane, leurs regards s'accrochèrent.

La jeune femme considéra de plus près l'accoutrement de l'homme. Le vêtement lui apparut alors singulièrement fatigué, défraîchi, et les souliers couverts de poussière avaient à leur palmarès un long service.

Elle allait répondre, une fois son étonnement surmonté, pour décliner l'étrange proposition qui lui était faite, lorsque, comme s'il devinait les pensées qu'il venait de déclencher, l'homme l'arrêta d'un geste.

– Attendez, vous êtes peut-être M^{me} Desfarges ? Sylvane eut un haut-le-corps en entendant prononcer ce nom dont elle évitait de se servir.

– Oui. Pourquoi cette question ? demanda-t-elle, presque hostile.

Mais il en fallait sans doute bien davantage pour troubler l'inconnu. Il sourit légèrement.

– J'ai une lettre pour vous, madame. Veuillez avoir la bonté de la lire. Cette missive plaidera ma cause mieux que moi.

Tout en disant cela, l'homme plongea la main dans la poche intérieure de son veston et parvint à en extraire une enveloppe légèrement défraîchie qu'il tendit à Sylvane.

Cette dernière, sans bouger du seuil de la porte, prit la lettre et l'ouvrit.

La lettre émanait du curé d'un village voisin que Sylvane connaissait bien. Elle était rédigée en ces termes :

« Chère madame,

« Excusez-moi de vous importuner avec ce mot, mais je pense que vous êtes la personne la plus qualifiée pour me rendre ce service.

« Le porteur de la présente, M. Charles Ramon, m'est recommandé par un ami et je puis absolument répondre de lui et de son

honorabilité.

« M. Ramon, pour des raisons de santé, doit habiter la campagne et, pour des raisons qui ne nous appartiennent pas, désire rester dans notre région et il ne peut pas se fixer au hameau ni dans un hôtel de la ville.

« Sachant qu'il y a une chambre inoccupée chez M^{me} Basterre, j'ai pensé que c'était un endroit pratique pour qu'il puisse y prendre ses quartiers. Il va sans dire que M. Ramon payera sa pension et j'espère au contraire que cet appoint pourra vous aider un peu à surmonter les difficultés actuelles de l'existence et les épreuves que le Seigneur vous envoie.

« Je vous demande de faire l'impossible pour héberger M. Ramon. Merci d'avance.

« Pierre JORDAN, Curé de Lachaux. »

Sylvane leva sur l'homme son regard étonné et rencontra le sien. On aurait dit que l'expression perçante, presque dure, qu'il avait en arrivant, s'était adoucie et que derrière ses pupilles brillait

maintenant une flamme presque goguenarde.

– Entrez, fit-elle sans ajouter un mot et en s’effaçant.

Ils pénétrèrent dans la maison. Sylvane alla allumer la lampe à pétrole, attisa le feu et fit les honneurs du logis.

Elle qui, une minute auparavant, était bien décidée à renvoyer l’homme là d’où il venait, ne pouvait que s’incliner.

Elle ne voulait pas discuter la demande du curé de Lachaux dont elle connaissait la bonté. Elle professait un respect et une grande admiration pour ce prêtre très compréhensif qu’elle voyait chaque semaine depuis bientôt deux ans. Sa recommandation détruisait toute objection.

Quant aux raisons de M. Charles Ramon, Sylvane n’avait pas la moindre idée de ce qu’elles pouvaient être. Mais elle comprenait parfaitement qu’elles devaient avoir une importance capitale pour que le prêtre s’exprime en de tels termes. Cependant, comme il lui

recommandait la discrétion, elle ne se permit pas de solliciter la moindre explication.

– Monsieur, dit-elle enfin, c’est fort embarrassant. Votre arrivée si subite nous prend au dépourvu.

– Excusez-moi de venir ainsi troubler votre calme demeure, répondit le nouveau venu. Il est bien entendu que je paierai une pension dont je vous prierai de me fixer le prix, ajouta-t-il en se déchargeant de son énorme sac.

– Je n’en ai pas la moindre idée, monsieur. Je n’ai jamais été hôtelière et, au surplus, la maison ne m’appartient pas. Quant à son confort !... Jugez vous-même.

Et, d’un geste presque amusé, elle désigna la pièce.

– Je trouve tout ceci magnifique. Ne vous inquiétez pas pour moi, s’exclama le visiteur en riant d’un rire tellement communicatif que Sylvane, jusque-là crispée et contractée, fut obligée de l’imiter. Je n’espérais pas trouver un endroit si paisible. C’est tout à fait ce que je

cherchais pour me reposer et recommencer petit à petit à travailler. Cela vaut plus cher pour moi.

L'inconnu énonça un chiffre et attendit l'approbation de la jeune femme.

– Cela me semble beaucoup trop, à moins que vous n'exigiez des repas compliqués, rétorqua Sylvane avec un sourire embarrassé.

– J'entends ne rien changer à votre menu ordinaire. Et si vraiment la somme est excessive, ainsi que vous l'affirmez, ce que je ne crois pas, vous me ferez une diminution après deux mois d'essai.

« Combien de temps compte-t-il donc rester ici ? » se demanda Sylvane.

L'idée d'un étranger installé à demeure dans leur maison ne lui souriait nullement. Elle ne tenait pas à faire jaser les gens. Elle n'avait de comptes à rendre à personne, il est vrai, sinon à elle-même et à sa conscience, mais, pourtant, tout ceci pouvait être profondément désagréable et, n'eût été la lettre du brave prêtre, elle n'aurait jamais accepté un tel arrangement.

Quelques instants auparavant, elle se lamentait intérieurement de sa solitude, mais la solution survenue n'était pas de celles qu'elle aurait souhaitées. Toutefois, il ne fallait rien exagérer. Le nouveau venu avait vraisemblablement autre chose à faire dans la vie qu'à lui faire la cour ou à la compromettre.

La somme offerte par l'inconnu pour sa pension était magnifique et permettrait à la pauvre Malou et à elle-même de vivre un peu moins chichement.

Imaginant les gâteries qu'elle pourrait offrir à sa vieille nounou, rendue si fragile par l'âge, Sylvane n'hésita plus. Levant ses yeux clairs vers l'homme qui attendait sa réponse, elle le rassura enfin.

– Eh bien ! monsieur, c'est entendu, nous allons essayer de vous recevoir ici de notre mieux. Venez voir maintenant M^m^e Basterre, que je vous présente à notre vieille et brave hôtesse, poursuivit Sylvane en précédant l'homme vers la chambre du fond.

Malou était assise dans le fauteuil qu'elle ne

quittait presque plus. Sylvane lui servait là un repas sur deux, car elle était incapable, la plupart du temps, de venir jusqu'à la salle commune. Elle pouvait encore rendre quelques services, mais ses forces diminuaient de jour en jour et le moment était proche, Sylvane le savait bien, où elle allait être obligée de servir de garde-malade à son ancienne nourrice.

– Malou ! je te présente M. Charles Ramon, qui désire devenir notre pensionnaire, dit la jeune femme en désignant le nouveau venu. Il vient de la part de M. le curé de Lachaux. Voici d'ailleurs la lettre qu'il nous envoie.

La vieille paysanne leva sur l'homme un regard où elle mit tout ce qui lui restait de sens de l'hospitalité.

– Notre pensionnaire ?... Soyez le bienvenu, monsieur, puisque c'est M. le curé qui vous envoie.

– Merci, madame. Je suis votre très humble serviteur, déclara Ramon en s'inclinant avec un geste très vieille France. J'espère ne pas être importun et, je vous en prie, ne craignez pas de

vous adresser à moi toutes les fois que je pourrai vous rendre service.

Sylvane lui lança un coup d'œil inquisiteur.

Mon Dieu, cet homme avait une allure folle, à vrai dire, sous ses dehors étranges. Il était capable de se montrer très Régence avec une vieille femme campagnarde après avoir été, avec elle-même, si direct qu'il s'en était presque montré désinvolte.

Quel homme était-ce donc ? Quelles surprises, bonnes ou mauvaises, réservait cet avenir où il venait si étrangement de prendre place ?

Cependant, la vieille femme, enchantée de la visite et de la courtoisie du visiteur, s'adressait à lui avec une sympathie visible.

– Il se pourrait bien qu'on profite de votre obligeance quelquefois, monsieur, car je suis vieille... très vieille, et plus bonne à grand-chose. Je puis vous dire que la pire catastrophe qui puisse vous arriver sur cette terre, c'est de perdre la santé.

Et comme si elle se sentait épuisée par l'effort

d'en avoir tant dit, Malou se rejeta en arrière dans son fauteuil et ferma les paupières.

– Je vais t'apporter ton lait tout à l'heure, lui dit Sylvane en se retirant en compagnie de Charles Ramon.

Mais, visiblement, la brave femme ne l'écoutait plus.

– Pouvez-vous m'indiquer ma chambre ? demanda Ramon une fois qu'ils eurent regagné la salle commune. Je voudrais faire un brin de toilette avant le souper. Je crois que c'est tout à fait nécessaire.

Il y avait une pointe de dureté dans son ton lorsqu'il s'adressait à Sylvane. Elle en recevait un choc à chaque phrase. L'homme était parfaitement correct, aimable même, mais il n'y avait aucune chaleur humaine dans son intonation... On aurait dit qu'il s'adressait à une aubergiste.

– C'est par ici, veuillez me suivre, répondit-elle sur le même ton en le précédant dans l'escalier conduisant à l'étage supérieur. La

chambre est en haut... Vous n'y serez pas mal, elle est orientée au midi et la vue est agréable.

L'homme la suivit, son sac à la main.

– C'était la chambre de Malou, autrefois, expliqua Sylvane, quand elle était encore vaillante. Mais, depuis qu'elle ne peut plus monter et descendre facilement l'escalier, je lui ai arrangé en bas la pièce où vous l'avez vue.

– Logez-vous également au premier étage ? demanda le visiteur d'un ton parfaitement neutre.

– Non, monsieur, répondit Sylvane en le toisant par-dessus l'épaule. Il y a bien une autre chambre, mais c'est celle du fils de Malou, qui est prisonnier. Je suis installée au rez-de-chaussée, à gauche de la salle commune. C'est plus pratique pour pouvoir répondre à la pauvre vieille et prendre soin d'elle, pendant la nuit, si elle se sent souffrante.

– Eh bien, tout ceci est parfait ! lança Ramon en entrant dans la chambre qui lui était destinée.

Il inspecta les lieux.

– Je suis très fatigué par l'existence que j'ai

menée ces derniers temps et j'ai besoin de me refaire un peu par une vie au grand air. Il me semble avoir trouvé ici la villégiature idéale.

Sylvane lui lança un deuxième coup d'œil.

Quel besoin avait-il de lui donner des explications, manifestement mensongères, qu'elle ne lui demandait pas ? Elle préférait encore lorsqu'il lui adressait la parole brièvement et sans cérémonie.

Elle passa dans la pièce à côté, ouvrit l'armoire à linge et revint avec deux draps et une taie d'oreiller. Puis elle se disposa à faire le lit.

– Laissez, madame, l'interrompit le nouveau venu. Je vais m'occuper de ceci. Je suis un vieux maniaque, j'ai toujours pensé que personne ne pouvait faire mon lit aussi bien que moi-même. Je veux dire : à ma convenance.

Malgré toute la réticence que lui inspirait cet homme, Sylvane ne put retenir un sourire.

– Comme vous voudrez ! Voici les couvertures, débrouillez-vous. Je vous attends en bas, la soupe est prête. Ne vous pressez pas,

prenez votre temps. Je vous demanderai seulement d'excuser la modestie du repas, car deux femmes solitaires mènent une vie bien simple.

Il allait répondre, mais elle avait déjà disparu.

Il l'avait appelée « madame »... C'était assez naturel, mais cela sonnait étrangement aux oreilles de la jeune femme. Elle n'arrivait pas à s'habituer à cette appellation et elle lui trouvait une saveur encore plus âcre dans la bouche de cet inconnu, d'autant qu'il n'y mettait aucune déférence ni même aucune sympathie, si légère soit-elle.

Lorsque Ramon descendit, quelques instants plus tard, Sylvane avait terminé depuis un moment son modeste repas.

III

Et la vie s'organisa dans l'humble demeure.

Normalement, Sylvane aurait dû se réjouir de la présence de l'inconnu. La vie allait lui être facilitée par l'apport financier inopiné qu'il représentait... par cet argent qui était pour ainsi dire tombé du ciel.

En réalité, il n'en était rien. Cette question d'argent la gênait, au contraire. Elle n'avait pas l'habitude de ce genre de tractations et elle ne se sentait nullement une âme de femme d'affaires. Cependant, la pension versée par Charles Ramon était un précieux appoint. Malou, à présent, était constamment malade et le pharmacien ainsi que le docteur étaient très souvent mis à contribution.

Enfin, Sylvane était malgré tout gênée d'abriter un locataire de l'âge de Charles Ramon. Malgré les profondes rides de son visage tanné, il n'avait manifestement pas plus de trente-cinq

ans. C'était sans doute une vie mouvementée, ou très dure, qui portait la responsabilité de son vieillissement prématuré, mais il conservait une allure et un regard étonnamment jeunes qui ne pouvaient tromper personne.

La jeune femme observait instinctivement à son égard une réserve extrême, car elle n'arrivait pas à deviner ce qu'il y avait derrière ce regard pénétrant, ces gestes mesurés et courtois, cette voix légèrement hautaine et coupante.

Sylvane ne montait balayer et ranger la chambre de Ramon que lorsqu'il s'absentait de la maison. De plus, elle lui servait ses repas à part. Cela préservait son indépendance et lui permettait de préparer à son pensionnaire des menus plus soignés et qu'elle considérait trop coûteux pour elles. Les deux femmes continuaient donc à manger modestement à des heures de repas différentes de celles de leur locataire.

Charles Ramon, de son côté, ne paraissait pas désireux de se lier avec ses logeuses. Souvent, il s'absentait pendant la journée entière et même plusieurs jours. D'autres fois, il s'enfermait du

matin au soir dans sa chambre où, selon toute probabilité, il devait écrire et travailler.

Sylvane aurait été incapable de dire à quel genre de travail il s'occupait. Et, comme on lui avait recommandé la discrétion, elle ne cherchait pas à le savoir. D'autres fois encore, l'homme allait s'étendre sous un arbre, à l'abri duquel il lisait de l'aube au crépuscule.

Le curé de Lachaux n'avait fait que confirmer de vive voix le contenu de sa lettre. Il n'avait pas donné des explications supplémentaires sur le jeune homme et Sylvane s'était bien gardée d'en solliciter.

– Êtes-vous satisfaite de votre pensionnaire ? s'était-il borné à demander à sa jeune paroissienne.

– Très satisfaite, avait-elle répondu. Il est très correct et on ne peut lui adresser le moindre reproche à ce sujet.

– Il doit être de bonne compagnie, ce monsieur, reprit le prêtre.

– Nous nous voyons fort peu, à vrai dire, et

nos relations, aussi étranges que cela puisse paraître, sont limitées au strict minimum indispensable. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs, monsieur le curé, croyez-le. Au contraire. Je préfère que les choses se présentent ainsi.

– Pourquoi cela, mon enfant ? Vous deviez vous sentir seule, jusqu'ici. Je pensais qu'un locataire, honnête homme et bien élevé, serait le bienvenu en mettant un terme à votre solitude.

– À vrai dire, monsieur le curé, et pour ne rien vous cacher, je dois vous avouer que j'aime mieux que la présence de M. Ramon soit aussi peu tangible pour moi. Pour être tout à fait sincère, il n'est pas excessivement sympathique et j'aime autant qu'il soit trop distant que trop familier.

– Tout est donc pour le mieux, en ce cas, conclut le prêtre en la regardant bien droit jusqu'au fond des yeux.

Mais Sylvane ne détourna pas son regard.

Elle était sincère. Elle aurait bien aimé trouver un exutoire à la monotonie des jours et un

dérivatif à sa solitude. Elle n'avait jamais autant souhaité une amitié ou une sympathie désintéressée qui l'aurait conduite au-delà des murs qui l'encerclaient impitoyablement. Mais les choses ne s'étaient pas présentées de la sorte. Au contraire, depuis que l'homme habitait la maison, elle se sentait encore plus isolée peut-être qu'auparavant. Ce n'était vraiment pas de chance, mais tant pis... Elle commençait à avoir derrière elle un long apprentissage de déception et de renoncement.

Au mois d'octobre, Ramon s'absenta une quinzaine de jours. C'est à peine si Sylvane s'en étonna et ce furent plutôt les remarques de Malou qui attirèrent son attention sur l'absence prolongée de leur locataire.

Celui-ci revint, un beau matin, sans donner d'explication, nanti d'une grosse valise.

Après quoi, la vie reprit exactement comme auparavant dans le modeste logis.

Pour les habitants de La Guérande, afin d'éviter de donner des explications, les deux femmes et leur pensionnaire, d'accord avec le

curé de Lachaux, avaient déclaré que Charles Ramon était un cousin éloigné de Malou venu passer un long séjour à la campagne pour se remettre des suites d'une grave maladie.

Malgré la méfiance et la curiosité instinctives des paysans pour tout nouveau venu, l'explication couverte par la caution du prêtre les avait apaisés et les avait empêchés de papoter. D'ailleurs, l'attitude de Sylvane et de son locataire était manifestement marquée d'indifférence, ils vivaient tous les deux si totalement séparés que l'œil le plus soupçonneux n'aurait pu trouver à redire à leur manière d'être l'un vis-à-vis de l'autre.

Cette indifférence, cette ségrégation semblaient profondes, réelles.

Au moment des fêtes de Noël, Charles Ramon disparut une nouvelle fois durant une dizaine de jours.

Malou et Sylvane passèrent un des plus tristes Noëls de leur existence.

Les sillons nus, les branches noires que les

arbres tendaient vers un ciel sombre, le croassement des corbeaux tissaient à La Guérande un décor de tristesse pesante.

La vieille femme pensait à son fils prisonnier dont la dernière lettre laissait transpirer, entre les lignes, un désespoir résigné mais tenace. Malou ne cessait de répéter entre deux soupirs que son fils ne la retrouverait jamais vivante.

Quant à Sylvane, assise en face de sa compagne, devant un repas aussi maigre que d'habitude, elle mêlait ses regrets à ceux de sa pauvre nourrice en pensant à sa mère, à ses rêves de jeunesse évanouis, à ce mari fantôme qui était certainement mort et qui ne reviendrait plus, à cette fortune fabuleuse qui devenait de jour en jour illusoire et à cette affreuse solitude qui continuait à l'enserrer entre ses griffes et qui, de toute évidence, ne la lâcherait plus.

IV

Charles Ramon réapparut au début de janvier, plus bourru, plus taciturne que jamais.

Les conversations entre Ramon et Sylvane pouvaient se résumer en général au bout de chaque semaine de cohabitation par une vingtaine de mots. On aurait dit qu'ils avaient conclu un pacte tacite pour ne prononcer que le minimum de paroles indispensable.

L'existence continua, monotone, pendant plusieurs mois, pour l'orpheline et sa vieille compagne, c'est-à-dire que Sylvane persista à laisser son locataire prendre seul ses repas, continuant à manger en cachette son fromage de chèvre et ses légumes, travaillant pendant la nuit à ses broderies et à ses commandes de lingerie et ne rencontrant son pensionnaire que lorsque c'était absolument inévitable.

Cependant, dehors, les saisons se

poursuivaient en ronde calme, revêtant la nature de parures variées qui la faisaient tour à tour sévère et séduisante. Maintenant, les violettes perçaient sous la mousse et les premières pervenches tendaient leurs têtes fraîches au-dessus du vert clair et luisant de leurs feuilles.

À la fin des fins, malgré son air absent et son aspect rude, Charles Ramon s'aperçut de la nourriture plus que frugale qu'absorbaient ses logeuses.

Il prit en quelque sorte conscience de leur existence. Deux ou trois fois, il pénétra inopinément dans la salle commune au moment où Sylvane avalait sa maigre soupe et jeta sur la jeune femme un regard qui n'était plus celui que l'on pose sur un objet inanimé et qui était sa façon habituelle de la dévisager, mais, au contraire, il posa sur elle des yeux chargés d'intérêt.

Sylvane en fut affreusement gênée.

Il lui sembla que ce regard avait repris l'expression goguenarde qu'elle avait surprise d'une façon fugitive le soir où l'inconnu était

arrivé. Il lui parut qu'il était en train de rire intérieurement de sa tenue austère, que, pour la première fois, il remarquait son manque d'élégance et sa maigreur, qu'il prenait conscience de sa pâleur et de la profonde mélancolie qui la pliait sous son joug. Elle préférait mille fois les regards d'indifférence polie qu'il lui avait décochés jusqu'alors.

Ramon, l'œil apparemment insouciant, enregistrait en réalité, à son insu, tous ses gestes, toutes ses expressions, toutes ses réactions.

Toutefois, l'homme ne fit aucune remarque, s'excusa brièvement de les déranger et monta chez lui.

Le dimanche, la jeune fille descendait régulièrement à Aubusson. Elle y faisait quelques emplettes et assistait à la messe de onze heures. C'était pour elle un grand réconfort de prier de tout son cœur dans cette accueillante église de province. Elle fermait les yeux, écoutant les grandes orgues qu'une main exercée faisait vibrer majestueusement.

Ce moment d'évasion et de recueillement lui

rendait courage et, pleine d'espoir, plus confiante en la vie, elle remontait vers la maisonnette, le cœur léger.

Ce dimanche-là, cependant, au moment où Sylvane sortait de la messe aux sons légers des cloches, elle vit venir vers elle Charles Ramon qui, lui aussi, avait assisté à l'office. Il portait un paquet sous le bras.

– Chère madame, lui dit-il, j'ai là une excellente brioche que je me suis procurée, comme il se doit, au marché noir. Voulez-vous me faire le plaisir de la partager avec moi, avec une bonne tasse de café ?

Il exhiba un autre paquet.

– Car, aussi étrange que cela puisse vous paraître, j'ai également du café.

Ce disant, il déployait un sourire étincelant, le même sourire légèrement saupoudré d'ironie et, en même temps, avec désinvolture, il se mit à marcher au côté de la jeune femme.

Sylvane le regarda, un peu interloquée par cette intervention et cette invitation inattendues.

Cependant, elle ne crut nullement nécessaire de jouer la mijaurée.

– Va pour la brioche et le café, admit-elle. Il y a trop longtemps que j’en avais envie pour refuser pareille invitation, ajouta-t-elle simplement en riant à son tour.

Elle se sentait malgré tout un peu intimidée par la présence de son pensionnaire à ses côtés. Mais pouvait-elle déceimment se dérober devant une proposition aussi anodine et aussi gentiment formulée ?

Ils firent ensemble le chemin jusqu’à La Guérande,

Si Ramon avait paru assez cavalier sur le parvis de l’église, une fois assis en face des deux femmes, dans la salle commune, son langage et son comportement ne furent pas plus familiers que d’habitude ; seulement il y avait, cette fois-ci, dans sa façon de s’exprimer, une chaleur dont il n’avait jamais fait preuve auparavant.

Il offrit naturellement du café et de la brioche à Malou et plaisanta avec elle.

– Vous verrez, quand les gâteaux redeviendront monnaie courante et que le café coulera de nouveau par cascades, vous retrouverez l’usage de vos jambes. Vous êtes comme la France, chère madame Malou ; vous souffrez d’une paralysie tout à fait temporaire. Sous peu, vous vous réveillerez aussi ingambe qu’avant.

Et il décochait à Sylvane un coup d’œil rieur et complice.

Il n’en avait jamais tant dit. C’était comme s’il s’était tout à coup dégelé.

Tant et si bien que, lorsque, le dimanche suivant, il recommença la même manœuvre, et la rejoignit de la même façon, Sylvane ne se déroba pas à l’invitation qu’il formula pour la seconde fois.

Maintenant, l’habitude était prise.

Chaque dimanche, à moins qu’il ne fût en voyage, il arrivait avec une pâtisserie et du café ou du vin, et invitait les deux femmes à partager ses acquisitions au dessert.

Même, en semaine, il lui arriva, de temps à autre, de surprendre Sylvane dans la salle commune pendant qu'elle prenait son repas. Il apportait des fruits ou quelques friandises et il forçait la jeune femme et sa compagne à en prendre leur part.

Enfin, il ne revint plus d'une absence de plusieurs jours sans apporter des victuailles dites rares qu'il posait sur la table sans cérémonie et qu'il obligeait, de gré ou de force, toujours avec un sourire un peu ironique, les deux femmes à accepter.

Un jour, il se présenta, un peu avant midi, avec un plein panier de truites.

– Voici ce que je viens de pêcher, déclara-t-il à Sylvane, qui préparait son déjeuner.

– Vous avez dû les pêcher en braconnant, lui répondit-elle gaiement. À ma connaissance, la pêche est fermée.

– Bien sûr que la pêche est fermée, s'exclama-t-il en riant. Vous croyez donc que c'est là une considération qui m'arrêtera et qui m'empêchera

de vous offrir un excellent déjeuner ?

– Certes non et je n’ai pas l’impression qu’il y ait beaucoup de choses capables de vous arrêter, répondit Sylvane en le regardant dans les yeux.

Mais elle souriait.

Cette présence forte et gaie à ses côtés était réconfortante.

– Non, ma foi, je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de considérations qui aient le pouvoir de me faire changer d’avis lorsque j’ai décidé quelque chose, admit-il avec un large sourire mi-plaisant, mi-sérieux. Croyez-vous que je pourrais résister longtemps en faisant ce que je fais si je n’avais pas une volonté de fer ? Et si je me laissais arrêter par ce qui est permis et ce qui ne l’est pas ?

C’était la première fois, depuis huit mois qu’il habitait La Guérande, que le jeune homme faisait allusion à son activité dont elle se doutait depuis longtemps. C’était, bien qu’indirecte, la première marque de confiance qu’il témoignait à Sylvane. Décidément, se dit-elle, le monstre est en train de

sortir de sa coquille.

– Allons, poursuit Ramon sans se départir du ton enjoué qui lui était si inhabituel, licites ou pas, ces truites ont l’air excellentes et, si vous voulez bien me faire l’honneur de les mettre à cuire, nous leur ferons un sort de concert.

– Non, non, je vous assure, j’aurais scrupule à vous priver de cet appoint exceptionnel, tenta de protester Sylvane.

– Vous ne prétendez pas me voir dévorer à moi seul le contenu de ce panier, je suppose ?

Elle sourit.

– Je prétends seulement que vous avez là deux ou trois repas fortifiants.

– Et pour vous ? Croyez-vous que ce n’est pas tout aussi indiqué ? Allez, allez, je n’accepte aucun refus. Tenez, je vais vous montrer comment on prépare les truites de rivière.

Ce disant, il s’approcha de l’âtre et sur la table de cuisine, près de celui-ci, se mit posément, et avec une maestria visible, à préparer le poisson en question.

Il n'y avait qu'à s'incliner.

– Vous me mettez décidément à l'index, chère madame, continua-t-il tout en manipulant savamment les truites et en jetant un coup d'œil à la dérobée sur son interlocutrice.

Le cœur de Sylvane, stupidement, se mit à battre.

– Moi, je vous mets à l'index ?

– Si vous croyez que c'est agréable de manger tout seul, bougonna-t-il pendant qu'il plaçait la poêle au-dessus du feu. Je ne vois pas pourquoi vous me tenez à l'écart.

Sylvane rougit.

– Mais je ne vous tiens nullement à l'écart, protesta-t-elle, étonnée. Il n'y a rien de changé... c'est une habitude qui dure depuis bientôt un an, vous savez.

– Ta-ta-ta-ta... C'est une habitude, une mauvaise habitude qui a été instituée par vous.

Que lui arrivait-il donc et où voulait-il en venir ? pensait Sylvane.

– Vous avez paru vous accommoder fort bien jusqu’ici de cet état de choses, remarqua-t-elle, mi-vexée, mi-amusée.

– Erreur ! Profonde erreur ! fit-il en lui adressant son sourire le plus convaincant. Nos repas pris en commun seraient autrement plus agréables qu’avalés dans la solitude. Vous ne croyez pas ?

Elle tressaillit et se troubla.

– Vous ne pensez pas qu’on pourrait s’étonner d’une modification si totale de votre manière de vivre ?... Je ne pense pas que vous, plus que moi, puissiez désirer appeler l’attention sur nous.

– Je vous avoue que je me moque éperdument de la malveillance des gens, protesta-t-il. Au surplus, il ne faut tout de même rien exagérer. Il me semble naturel que, puisque nous habitons sous le même toit, nous mangions aux mêmes heures, et par conséquent nous prenions nos repas ensemble. Il est même inconcevable que nous ne l’ayons jamais fait jusqu’ici.

Sylvane le regarda, soudain sérieuse. Il lui

déplaisait de montrer à Ramon qu'elle suivait un autre régime que lui, et que, à l'intention du locataire, un menu spécial était composé. Mais c'était précisément à l'abolition de cette différence que visiblement le jeune homme désirait aboutir.

Il ne lâcha pas l'avantage dialectique qu'il détenait et poursuivit, imperturbable :

– Si vous avez peur des qu'en-dira-t-on, toutes les opinions sont respectables. Je vous ferai humblement remarquer que dans ce coin désert personne, jusqu'ici, n'a eu l'air de vouloir s'occuper de nous. À ce point de vue-là, cet endroit est une véritable bénédiction. Je n'aurais jamais pu trouver mieux. Personne ne monte ici, pas même le facteur... Cela vous déplaît tellement de déjeuner ou de dîner en face de moi ?

Et Ramon éclata de rire. Sylvane, rouge comme une pivoine, essaya de rire à son tour.

– Je n'ai jamais affirmé cela, balbutia-t-elle, mais...

Jamais son locataire n'avait fait preuve

d'autant d'amabilité. Jamais il ne s'était montré aussi prolix. Cependant, son caractère autoritaire et frondeur devait reprendre le dessus.

– Ta-ta-ta... que voilà bien des embarras pour peu de choses, d'ailleurs, conclut-il tout en enlevant les truites de dessus l'âtre et en les plaçant au milieu de la table pendant qu'il décochait à son interlocutrice un regard où l'ironie le disputait à la provocation. D'ailleurs, vous ne devez pour cela nullement vous sentir obligée de me faire des amabilités ou d'entretenir la conversation. Chacun de nous restera libre de parler ou de lire, si cela lui chante, ou de penser. Notre indépendance sera donc sauvegardée ainsi que nos mouvements d'humeur.

Sylvane leva vers lui un regard incertain. Elle ne savait jamais, avec cet homme étrange, s'il fallait rire ou se fâcher.

– Ne me regardez pas ainsi, déclara-t-il tout en s'asseyant et en remplissant les assiettes avec les poissons. Je me fais l'effet du grand méchant loup. Goûtez plutôt ces truites. Vous m'en direz des nouvelles.

Sans ajouter un mot, Sylvane s'assit et fit comme il venait de dire. Elle goûta les truites. Elles étaient excellentes.

Bien que Sylvane ne voulût point l'admettre, il fallait qu'elle reconnaisse intérieurement que Charles Ramon possédait une volonté devant laquelle tout devait plier inéluctablement. Il n'employait jamais la force et il se montrait toujours d'une courtoisie extrême. Son sourire étincelant, et toujours un peu ironique, était immanquablement de la partie. C'était en un mot comme en cent une main de fer dans un gant de velours. En définitive, c'était lui qui avait le dernier mot.

C'est ainsi qu'à partir de ce moment-là les deux femmes et leur pensionnaire prirent leurs repas en commun.

V

Insensiblement, sans même s'en rendre compte, à partir du jour où l'attitude, les manières et le langage de Charles Ramon s'étaient changés et où il avait commencé à se montrer sous un aspect plus humain et plus sociable, les manières de Sylvane elle-même s'étaient par contrecoup transformées.

Inconsciemment, elle soigna un peu plus sa toilette. Elle fit davantage attention à sa coiffure, comme si elle désirait faire honneur à son hôte. C'était, pour ainsi dire..., instinctif, et elle aurait été bien étonnée si quelqu'un le lui avait fait remarquer.

Cette transformation lente, mais indéniable, était faite de mille riens : un grand col blanc vint égayer sa robe et un petit tablier de fantaisie vint remplacer son rigide tablier de cuisinière. Une écharpe, une fleur, un collier ou un bijou en

verroterie, donnèrent de temps à autre du piment à ses traits.

Charles Ramon ne parut en vérité rien remarquer. S'il ne se montrait plus distant et presque bourru, ainsi qu'autrefois, il ne se mettait cependant nullement en frais et ne faisait preuve d'aucune galanterie ni d'aucun empressement marqué dans ses paroles et sa façon de faire.

Pourtant, son œil un peu dur, à la dérobée, se posait parfois sur la jeune femme et l'examinait longuement.

Constatait-il qu'elle avait meilleure mine ? Que ses joues s'étoffaient un peu ? Que sa silhouette était moins maigre ? Peut-être... Toujours est-il que jamais il n'en fit la réflexion, jamais de ses lèvres ne sortit un compliment.

En vérité, sauf ces longs regards de glace qu'il posait sur Sylvane comme en cachette, le jeune homme ne paraissait porter nulle attention, nul intérêt à celle-ci, pas plus, en tout cas, que par le passé.

Ramon disparut une nouvelle fois pendant huit

jours. Sylvane ne le vit pas revenir. Il avait dû rentrer en pleine nuit. Le fait est que, lorsqu'elle se leva le lendemain matin pour faire chauffer le café et allumer le feu dans la salle commune, elle le trouva assis à côté de l'âtre. Il avait les traits tirés, la barbe embroussaillée et un bras en écharpe.

– Mon Dieu, fit Sylvane, que vous est-il arrivé ?

– Rien de grave, un petit bobo sans importance.

Dans la nuit, je ne voyais pas très clair et, stupidement, je me suis étalé le long du talus du chemin de fer.

Ses yeux impénétrables avaient leur expression la plus goguenarde, malgré la douleur qui visiblement crispait ses traits.

Sylvane, compatissante, s'approcha du blessé.

– En tout cas, dit-elle, laissez-moi refaire le pansement tout à fait élémentaire que vous avez là. Le linge est sale et vous semblez avoir roulé dans la boue.

– Ce n'est pas de refus, répondit Ramon en souriant. Attendez, j'ai ce qu'il faut là-haut, ne vous dérangez pas.

Ce disant, il courut vers l'escalier et redescendit deux minutes plus tard avec une boîte à pharmacie aussi bien montée que possible.

Sylvane qui, pendant ce temps, avait mis de l'eau à bouillir, s'empressa de défaire les linges qui entouraient le bras de l'homme et de mettre à nu la plaie.

En fait de chute le long d'un talus de chemin de fer, il s'agissait bel et bien d'une blessure profonde à l'avant-bras gauche provenant de toute évidence d'une arme à feu. Et, tout en nettoyant la blessure, Sylvane ne put s'empêcher de remarquer que la boîte de gaze stérilisée qu'elle tenait à la main portait une mention étrangère.

Cependant, elle feignit de croire à ce qu'il lui avait dit et ne se permit aucun commentaire.

– Il ne faut pas, déclara Ramon avec douceur, que vous croyez que je vous cache quelque chose

par méfiance ou parce que j'en ai ainsi décidé.

Sylvane le regarda droit dans les yeux. Toute trace d'ironie avait disparu du regard que l'homme levait sur elle. Ses traits étaient imprégnés d'une gravité exceptionnelle.

– Mais je ne le crois pas, déclara-t-elle en scandant les mots.

– La vérité, poursuivit-il, est qu'il y a dans ce que je fais une quantité de choses qui ne m'appartiennent pas et que je n'ai pas le droit de dévoiler à âme qui vive. Il vaut mieux, d'ailleurs, ajouta-t-il pensivement, que vous ne sachiez rien car, à partir du moment où vous seriez au courant, vous pourriez ne plus en dormir la nuit.

– Je vous ferai remarquer que je ne vous demande rien, répondit Sylvane doucement. Et croyez-moi, ce n'est pas du tout parce que je crains de ne plus pouvoir dormir la nuit.

Un silence se fit entre eux, alourdi de pensées.

– Tenez, goûtez avec moi cet excellent cognac, reprit Ramon en sortant une fiole de sa poche, cela nous fera grand bien à tous les deux.

Allez, buvez, insista-t-il, comme Sylvane hésitait, vous êtes bien pâlotte.

Elle finit par accepter et porta le verre à ses lèvres.

– L’ignorance, poursuivit-il, est la meilleure des défenses en certains cas. Quand on ne sait rien, on ne risque pas de dire quelque chose. On est beaucoup plus tranquille. On sait que, même si l’on veut, on ne peut pas parler. Croyez-moi, c’est parce que j’ai beaucoup d’estime et d’amitié pour vous que je préfère ne rien vous raconter. C’est très égoïste, au fond, de ma part. Car, grâce à ce système, ma conscience est en paix.

– C’est juste et je n’ai jamais montré, je crois, la moindre curiosité intempestive, affirma Sylvane en souriant.

– Je rends hommage à votre discrétion exemplaire, au contraire, répondit Ramon.

Sylvane coula vers lui un œil incertain. Mais non, pour une fois, il n’y avait nulle ironie dans son regard. Il parlait on ne peut plus sérieusement.

– Eh bien ! moi, dit-il soudain, comme s’il se décidait après beaucoup d’hésitation, je suis extrêmement curieux de ce qui vous concerne.

– De ce qui me concerne ?

– Bien sûr. Vous avez pansé ma blessure de main de maître. Où avez-vous appris, par exemple, à vous montrer si bonne infirmière ?

– Pour ne rien vous cacher, je n’ai jamais appris.

– Vous voyez ? Malgré les apparences, le mystère ici n’est pas représenté par moi, mais par vous. Mon cas, au fond, est très simple. La mission que je remplis peut s’expliquer en quelques mots. Tandis que vous...

– Il n’y a cependant rien de mystérieux chez moi.

– Comment donc ! Qui peut dire par exemple depuis combien de temps vous êtes retirée dans cette thébaïde ? Vous n’allez pas me dire que vous êtes née une brave et simple campagnarde ? Êtes-vous veuve ou divorcée ? On vous appelle madame, mais on ne voit jamais de mari auprès

de vous... Si votre mari était prisonnier, cela se saurait... Vous recevriez de temps à autre une lettre de lui. Tandis que rien de tel ne se produit. Vous êtes pour moi une véritable énigme.

Sylvane sursauta et fixa avec étonnement son partenaire.

Bonté divine !...

C'était la première fois en vérité qu'il semblait s'intéresser à elle... C'était même la première fois, d'une façon générale, que quelqu'un sur cette terre, depuis le bombardement de Ronceaux, s'inquiétait de son sort.

Une grande, une immense chaleur humaine descendit dans le cœur de Sylvane. Elle avait soudainement l'impression qu'elle allait sortir de sa prison, de sa solitude. Qu'elle allait pouvoir ouvrir une fenêtre qui s'obstinait à rester hermétiquement close... Qu'elle allait pouvoir enfin enfoncer la porte derrière laquelle elle se sentait enfermée à double tour.

Le poids qui oppressait sa poitrine depuis si longtemps et qui lui donnait cet air triste et

résigné des vaincus de la vie allait lui être enlevé tout à coup, devenir léger, supportable. Elle allait enfin pouvoir sortir du cauchemar dans lequel elle était enfoncée, rien qu'en racontant la triste histoire qui l'avait réduite à cette situation.

Était-ce le verre de cognac qu'elle venait de goûter ? Était-ce la bonne chère à laquelle elle n'était plus habituée ? Était-ce la chaleur humaine et inusitée qui se dégageait de son interlocuteur ? Sylvane se sentait toute rose, tout émue, toute grisée et prête aux confidences...

Sans se faire prier, comme si elle avait attendu ce moment depuis longtemps, comme une chose toute simple et toute naturelle, d'une voix douce et mesurée, Sylvane raconta son histoire.

Elle dit la visite de M^e Patront à la maison de sa mère. Elle retraça l'étrange proposition du notaire, ses craintes à elle, ses hésitations, l'enthousiasme déplacé de sa mère et l'insistance qu'elle avait mise à lui faire accepter l'offre du notaire. Elle raconta leur voyage bousculé en remontant les colonnes de réfugiés en pleine déroute et leur arrivée à La Châtre où tout avait

été préparé par le tabellion. Elle dit la pâleur curieuse du moribond, la silhouette de l'ombrageuse gouvernante. Elle narra le mariage civil, le mariage religieux, elle évoqua le maire, le prêtre, les témoins, la signature des contrats, la bague maternelle et toute cette succession d'images étranges et rapides qui lui semblaient à distance un mauvais cauchemar mais qui avaient si profondément marqué sa vie et sa destinée.

Pendant tout ce récit qui coulait de ses lèvres à la façon d'une source intarissable la délivrant par la seule magie des mots prononcés de la hantise qui l'avait toujours tenaillée, Charles Ramon s'était approché de la fenêtre ouverte donnant sur l'aire de la ferme. Il semblait profondément intéressé par le spectacle du grand pré verdoyant qui coupait le coteau et où la chèvre et les poules s'ébattaient, insouciantes.

Pas une fois ses yeux ne vinrent examiner la conteuse. Il la laissait parler et on aurait pu croire, à le voir, que tout ce qu'elle disait était pour son interlocuteur de médiocre importance, encore que ce fût lui qui avait provoqué ces

confidences.

– Quand nous sortîmes de l'étude du notaire, poursuivit Sylvane qui continuait son récit presque automatiquement, sans même s'apercevoir de l'attitude apparemment détachée de l'homme, où ma mère compulsait avec une attention soutenue le contrat de mariage, attention que j'avoue ne pas voir partagée dans l'état d'inquiétude et de scrupules où je me débattais, il m'apparut tout à coup que mon impérieux devoir était de retourner auprès de celui qui était désormais, que je le veuille ou non, mon mari. Il allait mourir vraisemblablement, mais il éprouverait peut-être une suprême consolation à voir que celle qui portait son nom ne restait pas indifférente à son état.

– Et vous y êtes retournée ? demanda Ramon à la cantonade, sans cesser de suivre les ébats de la chèvre et des poules, d'un œil apparemment fort intéressé.

– Je l'avais décidé, mais je n'ai jamais pu y parvenir. Ma mère insista pour que je rentre au moins à Ferrières chercher des vêtements et du

linge de rechange. J'étais partie avec une robe d'après-midi et rien d'autre. Je reconnus que je ne pouvais décemment pas m'installer auprès du malade sans une valise d'effets personnels et j'acceptai d'aller à Ferrières, à condition de revenir aussitôt à La Châtre.

– Et vous n'avez pas pu retourner à La Châtre ?

– Je ne suis même jamais parvenue à Ferrières.

Sylvane laissa errer son regard à l'évocation de cette sinistre journée. Ramon quitta la fenêtre et s'approcha de la table où la jeune femme était assise.

– Comment ?

– Après diverses vicissitudes, continua Sylvane, à cause de la difficulté qu'il y avait dans un moment aussi critique à trouver une voiture, un représentant de commerce consentit à nous ramener à Ferrières en remontant la cohorte des réfugiés qui continuait à déferler comme une marée montante et allait s'épaissir d'heure en heure.

– Et alors ? questionna l’homme en regardant Sylvane avec insistance, comme s’il était tout à coup pris par son récit.

– Alors, arrivés à la hauteur des Ronceaux, nous fûmes pris à partie par une escadrille de bombardiers. Les bombes tombèrent à proximité de la voiture que nous occupions.

– Que s’est-il passé ?

– Ce qui s’est passé, je ne l’ai jamais su exactement, à vrai dire, scanda Sylvane en regardant fixement Ramon comme si elle sortait d’un cauchemar et qu’elle s’aperçût tout à coup de son existence. La voiture a dû être soufflée par l’explosion. Ma mère et notre conducteur ont dû être tués. Je n’ai aucun détail... On a enseveli aux Ronceaux d’innombrables corps non identifiés.

– Mais vous, qu’avez-vous fait ?

– Moi ? Oh ! c’est bien simple. Je me suis réveillée deux mois après dans un hôpital de Tours. On ne savait seulement pas qui j’étais. J’avais perdu et la mémoire et la connaissance. J’étais simplement devenue le numéro 54.

Sylvane fit une pause et regarda longuement son interlocuteur. Elle lui était reconnaissante de l'avoir écoutée jusqu'au bout avec autant de patience, sinon d'intérêt. Cela lui avait permis à elle de se délivrer, en quelque sorte, de ses inhibitions, de ses terreurs, de sa solitude, rien qu'en retraçant avec des mots tangibles le récit de ce cauchemar latent qui était resté enfoui en elle pendant ces années. Pour la première fois depuis le drame, elle se sentait soulagée, allégée.

L'homme resta quelques instants silencieux, à réfléchir, tout en regardant à la dérobée les traits de la jeune femme. Manifestement, il ne la blâmait pas. On aurait dit, au contraire, qu'il était sorti de son indifférence polie pour prendre part aux angoisses et aux tribulations passées de Sylvane.

– Curieux hasard ! murmura-t-il presque à contrecœur, entre les dents. On peut dire que c'était une fatalité vraiment qui vous poursuivait.

Il bourra posément d'une seule main sa pipe de tabac gris puis, tout en l'allumant consciencieusement, il demanda, d'un ton

complètement détaché :

– Vous n’avez donc jamais essayé de retrouver votre mari ?

Sylvane eut un triste sourire.

– J’ai fait tout ce qui était humainement possible pour le retrouver. Mais je suis persuadée qu’il a dû mourir. Autrement, il aurait donné signe de vie d’une manière ou d’une autre, ne fût-ce qu’en s’adressant à son notaire M^e Patront.

– Et pourquoi n’êtes-vous pas rentrée chez vous, à Ferrières ?

– À Ferrières, il n’y a plus de maison pour moi. Elle a été complètement anéantie pendant le bombardement de Tours.

– C’est une bien curieuse histoire, finit-il par remarquer d’une façon tout à fait anodine, comme si le récit qu’il venait d’entendre ne présentait pour lui qu’une valeur strictement documentaire.

– C’est une bien triste histoire, acheva Sylvane en se levant à son tour et en allant s’appuyer au chambranle de la fenêtre.

Mais ses yeux et son comportement démentaient déjà son affirmation. Cette histoire était effectivement bien triste, mais elle l'était déjà moins depuis qu'elle avait pu trouver un confident, depuis qu'elle avait pu intéresser tant soit peu des oreilles complaisantes.

Elle regarda Charles Ramon avec un regard amical et presque reconnaissant.

Celui-ci était en train de tirer furieusement sur sa pipe qui semblait aujourd'hui particulièrement réfractaire et contre laquelle il paraissait soudain animé d'une rage incompréhensible.

Il se dirigea vers la patère accrochée à côté de la porte d'entrée, prit successivement son grand chapeau et sa canne à pêche.

– Je vais aller jusqu'à la Brive, jeta-t-il à Sylvane avant de sortir sans la regarder. Je manque d'ardeur pour travailler après la nuit que je viens de passer. Si je ne m'endors pas sur l'herbe, peut-être vous rapporterai-je une bonne friture.

Et il disparut, le pas décidé.

VI

Songeuse, Sylvane regarda Charles Ramon s'éloigner.

Pourquoi s'était-elle laissée à se confier à son locataire ? Elle avait parlé machinalement, sans réfléchir, comme si ces confidences n'avaient attendu qu'une occasion pour s'épanouir spontanément... Il avait suffi d'un mot d'intérêt, d'une question, d'un concours de circonstances favorables pour que le récit jaillisse presque de ses lèvres. Sur le moment, elle en avait retiré un immense soulagement, une paix intense qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps.

Maintenant que son interlocuteur n'était plus là, elle se mettait à réfléchir malgré elle et sa joie en était toute gâtée.

Que savait-elle de Charles Ramon ? Absolument rien.

À vrai dire, elle n'était pas plus avancée sur ce sujet que le premier jour quand elle avait lu la lettre du curé de Lachaux. Il y avait maintenant plus de huit mois que cet homme étrange vivait près d'elle et elle n'en connaissait pas plus sur lui qu'au début de leurs relations... Elle était aussi ignorante que le jour où il avait monté pour la première fois le raidillon menant à la ferme.

Quel besoin de le mettre au courant de son pauvre roman ? Il paraissait si peu s'intéresser à elle, ce monsieur. On ne pouvait pas dire qu'il fût dédaigneux ou méprisant, non, mais, en vérité, il avait agi jusqu'à ce jour comme si elle n'existait pas... Il n'y avait pas de raison pour que cela changeât. Et voilà, parce que, tout à coup, par découragement peut-être, pour meubler la conversation, il avait semblé cessé de l'ignorer, parce qu'il lui avait déclaré, presque distraitemment, qu'elle était pour lui une énigme, elle avait cru nécessaire de lui raconter toute sa lamentable histoire... C'était inepte !

Sauf avec M^c Patront et l'abbé Durand, elle n'avait jamais pareillement ouvert son cœur. Cela

ne pouvait se justifier en aucune façon.

Quelle attitude Charles Ramon allait-il prendre vis-à-vis d'elle, désormais ?

En tout cas, il y avait au moins une chose qui, pour être négative, paraissait acquise. À aucun moment, Ramon n'avait paru choqué par le fond même de son récit. Il ne semblait pas lui faire grief d'avoir épousé dans ces conditions quelqu'un pour de l'argent... Peut-être, après tout, en y réfléchissant, cela lui était-il complètement indifférent, ainsi d'ailleurs que l'ensemble de ce qui pouvait la concerner, elle.

Et pourtant, non.

Quelque chose, chez Sylvane, l'avertissait d'un changement dans la manière d'agir de son locataire. C'était imperceptible, subtil, mais cela était. Cela tenait à sa façon de parler, aux résonances nouvelles de sa voix, à la chaleur de certains de ses regards... Elle sentait confusément que l'indifférence dont il faisait toujours preuve n'était plus qu'une mince couche qui pouvait crever d'un moment à l'autre.

Après tout, quelle importance cela pouvait-il avoir ? Que lui importaient les pensées de ce monsieur ?

Il fallait considérer les choses froidement une fois pour toutes... Charles Ramon ne lui était rien, ne lui serait jamais rien !... C'était un passant, un étranger qu'elle avait rencontré par hasard sur son chemin. Rien de plus. Il n'était, il ne serait même pas un ami. C'était absolument stupide de vouloir se préoccuper de ses réactions éventuelles... En outre, en tout état de cause, elle était mariée, étrangement mariée, il faut le dire, mais mariée tout de même et elle n'avait désormais d'autre perspective que d'attendre la fin de ses difficultés et que son fantôme de mari se manifestât enfin, ou qu'elle parvînt à contrôler sa mort.

Toute autre pensée, à présent, lui était interdite et c'était vraiment enfantin de se préoccuper des sentiments possibles de son pensionnaire.

Le cœur lourd, Sylvane s'occupa de son ménage, de ses maigres champs et de sa squelettique basse-cour. Puis, pendant le reste de

la journée, elle reprit sa couture. Elle était en retard sur les commandes reçues... Elle n'avait pas le temps de rêver !

Le soir, Ramon ne fit pas allusion aux confidences du matin. Sa façon d'être fut pareille à celle de tous les jours, sauf qu'il sembla marquer à la jeune femme une particulière reconnaissance pour les soins qu'elle tint à prodiguer à son bras, une fois le dîner expédié.

Au lieu de se pencher vers elle avec sollicitude comme, sans se l'avouer, elle s'y était un peu attendue, Ramon avait au contraire l'air absent.

Il tenta d'expliquer son attitude :

– J'ai somméillé presque toute la journée, déclara-t-il en riant, et peut-être à cause de ce satané bras j'avoue ne pas avoir apporté la moindre ardeur à la pêche. Je suis navré de vous décevoir, mais je ne ramène aucune friture, ainsi que je vous l'avais promis. Ce sera pour une autre fois.

– Vous avez donc été jusqu'à la Brive ? Vous tenez absolument à vous faire prendre en

contravention par les gendarmes ?

– Grands dieux, je n’en suis pas à un procès-verbal près, croyez-le bien.

Son rire s’épanouit de plus belle.

– Si, dans les temps de famine que nous traversons, nous n’écumions que pendant l’ouverture de la pêche, on ne mangerait pas souvent de poisson, chère madame. Mon seul regret est de ne pas vous en avoir rapporté ce soir. Là-dessus, je vous demande la permission de prendre congé. Je suis fatigué. Il faut que j’essaye de rattraper la nuit dernière.

Pourquoi Sylvane remarqua-t-elle que de sa seule main valide le jeune homme tenait le journal du soir, celui qui arrivait à Aubusson en fin d’après-midi. La route conduisant à la Brive était éloignée de toute agglomération...

Comment avait-il pu acheter le journal s’il n’avait pas été au bourg ?

Toutefois, elle se garda bien d’exprimer tout haut une telle remarque. Ramon était libre de ses actes...

VII

On était au mois d'août. Le soleil dardait ses rayons de feu et Sylvane avait terriblement chaud à remonter le sentier en revenant de la messe. Elle aspirait à retrouver l'ombre fraîche du gros pommier situé devant leur logis où elle avait pris l'habitude de dresser le couvert, le dimanche midi.

Charles Ramon était de retour après une nouvelle absence de trois jours. Son bras était guéri à présent.

Quand ils se trouvèrent attablés en plein air sous le feuillage touffu, l'homme ouvrit le paquet qu'il dissimulait depuis son arrivée et en sortit triomphalement une bouteille de champagne.

Sylvane leva vers lui un regard étonné.

– Du champagne ?... En quel honneur ?

– Savez-vous ce que nous fêterons

aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Eh bien ! je constate que cet événement n'a pas revêtu à vos yeux l'importance qu'il aurait dû avoir.

Le jeune homme éclata de rire.

– Quel événement ? essayait de deviner sa partenaire.

– Nous fêtons l'anniversaire de mon arrivée en ces lieux. Ne voyez-vous pas là un événement particulièrement mémorable ?

Sylvane ne put s'empêcher de rougir.

– Je vous avoue, confessa-t-elle, que je ne pensais pas du tout à cela.

– Comme vous avez raison ! Et dire que je me prenais pour quelqu'un de très important. Voyez comme on se fait des illusions.

Il paraissait tout à coup d'une excellente humeur qui contrastait avec son mutisme habituel.

Malgré la chaleur, ils firent largement honneur

au déjeuner et Sylvane ne put refuser le champagne que le jeune homme avait pris la peine de mettre à rafraîchir et lui versait généreusement.

– À votre santé, chère madame Desfarges.

– À votre santé, monsieur Ramon.

– Quoi d’autre puis-je vous souhaiter ?

Elle haussa les épaules, dissimulant ainsi ses désirs.

– Et à vous ? questionna-t-elle.

– Oh ! à moi, on ne peut désormais souhaiter que la réussite de ma mission. Mais à vous, chère madame, je crois que l’on peut raisonnablement souhaiter de retrouver au plus tôt votre peu ordinaire mari.

La plus franche gaieté avait régné entre eux durant le repas. Sylvane avait retrouvé une insouciance perdue depuis longtemps. Mais cette phrase tomba sur elle comme un éteignoir.

Une ombre passa sur son visage.

Elle ne savait plus elle-même si elle souhaitait

retrouver bientôt son mari... Mais, ce qui était étrange, c'était que Charles Ramon qui, depuis le jour de sa blessure au bras, n'avait plus abordé ce sujet, s'avisât tout à coup d'en reparler à brûle-pourpoint.

Comme si la soudaine tristesse de Sylvane avait été communicative, son interlocuteur but silencieusement par petites gorgées sa coupe de champagne, alluma posément sa pipe et se plongea pendant un long moment dans une méditation apparente, l'œil vague.

Sylvane l'observait en silence en buvant de son côté et en se demandant à quoi il fallait attribuer ces brusques sautes d'humeur. Mais, par un phénomène qu'elle aurait été bien incapable d'expliquer, elle sentait son pensionnaire très près d'elle-même... plus près qu'il ne l'avait jamais été. Le seul fait de s'être souvenu de l'anniversaire de son arrivée était une étrange indication.

– Je ne voudrais pour rien au monde être indiscret, finit-il par déclarer d'une voix chaude et persuasive que Sylvane ne lui connaissait pas,

mais je meurs d'envie depuis longtemps de vous poser une question.

– Laquelle ? répondit Sylvane à mi-voix.

– Je me demande quelle a pu être l'impression d'une jeune fille, sérieuse, de bonne famille... comme vous m'avez dit l'être, devant un mariage comme celui que vous avez fait... J'entends par là les pensées que vous avez pu avoir avant, pendant et après la cérémonie.

Pas une minute Sylvane n'estima cette question indiscreète pour inopinée qu'elle fût.

Inconsciemment, depuis le jour où ils avaient parlé de son mariage, elle l'attendait avec un mélange de joie et d'appréhension. Elle était même surprise qu'elle ne se soit pas manifestée plus tôt. Au fond... tout au fond d'elle-même, elle avait toujours espéré qu'elle viendrait... Cela prouvait tout simplement que Charles Ramon s'intéressait à sa logeuse beaucoup plus qu'il ne voulait le laisser paraître.

Et cette question était formulée avec un ton de conviction et de gravité tel que la jeune femme

n'envisagea pas une minute de s'en formaliser.

Au contraire, dans sa loyauté innée, elle se concentra un instant et, lentement, posément, elle essaya de répondre avec le maximum de précision et la plus grande sincérité, après avoir retracé moralement, les yeux mi-clos, les étapes par lesquelles elle était passée.

– Avant ? fit-elle. Le recul d'abord. Tout l'être qui se hérissé. Puis, devant les conseils de M^e Patront et de ma mère, une sorte de vertige... On ne voit pas qu'on sacrifie sa vie, ses rêves, sa liberté... On croit aux affirmations de ceux qui vous entourent...

« Ce n'est que pour quelques heures, se dit-on, puisque l'homme va mourir...

« On ne se rend même pas compte de ce point de vue criminel, on ne réalise pas la cruauté d'une telle proposition. On examine comme dans un brouillard imprécis les avantages matériels dont on vous parle.

Elle s'arrêta une seconde, fixa vaguement un point lointain sur la ligne bleue des collines puis,

poussée par un étrange et irrépressible besoin de sincérité et de confession, elle reprit :

– Pendant ? De l'indifférence. Une hâte que ce soit fini. De la gêne aussi... une très grande gêne, devant ce moribond dont on accepte de faire les volontés sous réserve qu'il meure assez vite !

« Enfin quand le prêtre intervient et pose les questions obligatoires, un véritable malaise s'empare de vous... On voudrait que Dieu ne soit pas mêlé à ce mariage *in extremis* et on en veut au prêtre qui laisse faire... qui ne voit rien et qui, subitement, sans que la réflexion y contribue, vous apparaît comme un complice. Inutile de dire que plus tard, le prêtre, en vous, est complètement mis hors de cause puisqu'il n'a certainement pas été tenu au courant des conditions de ce mariage... de la comédie jouée devant lui.

Sylvane fit une pause et tourna son regard vers Charles Ramon.

Celui-ci se tenait immobile, tirant avec conviction sur sa pipe. Il semblait prodigieusement intéressé par le vent qui pliait la

cime des peupliers et secouait les feuilles du pommier sous lequel ils étaient assis.

Cependant, Sylvane commençait à le connaître et ne s'y trompait pas.

Un extraordinaire état de tension se dégageait de son attitude et elle le sentait en réalité non point préoccupé par le spectacle de la nature, mais bien intensément attaché à ses paroles, attentif à ce qu'elle disait.

– Après ? poursuivit-elle. Eh bien ! après, tout est différent. Le sacrifice est fait... la farce est jouée. On reste en présence de la réalité ! Et comme on est une honnête fille et que l'âme est propre et s'efforce de se montrer loyale, c'est la pitié qui envahit le cœur !

« Une mélancolie vous étreint... Cet homme qui va mourir vous a donné un nom, un lien indissoluble l'attache à vous ou plutôt vous attache à lui. Et, instinctivement, les larmes vous montent aux yeux. Inéluctablement, une prière monte de vous vers le Créateur qui peut tout. Sauvez-le, mon Dieu ! Je suis sa femme, je le soignerai. J'ai des devoirs à remplir envers lui.

Laissez-le-moi pour que je puisse accomplir ma tâche d'épouse chrétienne.

À ces dernières phrases, Ramon, brusquement, cessa de tirer sur sa pipe. Il regarda alors la jeune femme avec un étonnement manifeste.

– Vous avez prié pour cet étranger... pour cet inconnu ? fit-il, stupéfait.

Pourquoi cet étonnement ? Ramon la jugeait-il si mal qu'il trouvait anormal qu'elle eût prié pour un moribond ?

– Oui, répéta Sylvane en regardant Ramon dans les yeux avec un accent de sincérité sur le compte duquel personne ne pouvait se tromper. Pendant que ma mère, tout exaltée du beau mariage que je venais de conclure, se lançait dans des projets d'avenir, moi, je continuais mentalement ma prière. J'étais tendue vers le Ciel et je le suppliai de sauver mon mari. C'est exactement dans cet état que le bombardement m'a surprise.

L'homme contempla Sylvane pendant un bon moment, le visage tendu, sans rien dire.

– Bizarre... fit-il simplement.

Il ralluma sa pipe qui s'était éteinte et poursuivit :

– Jamais il ne me serait venu à l'idée qu'on puisse prier pour un mari épousé dans des conditions aussi particulières. La logique aurait voulu au contraire que vous souhaitiez en être débarrassée dans les délais les plus rapides.

– Vous vous méprenez étrangement sur moi, se contenta de répondre Sylvane.

Elle se sentait envahie subitement par une profonde tristesse.

– Vous avez une piètre opinion de moi, fit-elle à mi-voix.

Elle avait cru jusque-là que Ramon ne l'avait nullement mal jugée à l'énoncé de son histoire. Elle avait cru qu'il avait admis ses raisons et trouvé après tout naturel qu'elle eût accepté d'épouser *in extremis* un moribond pour son argent... Mais peut-être s'était-elle trompée, après tout ?... Tout compte fait, cet homme avait peut-être toujours estimé parfaitement immoral et

malhonnête son comportement passé. C'est certainement pourquoi, actuellement, il restait médusé par la constatation que son âme à elle n'était pas aussi noire ni aussi vile qu'il l'avait supposé.

– Comprenez-moi bien. Ce n'est nullement cela que j'ai voulu dire, corrigea-t-il. Je sais parfaitement que vous me dites la vérité et que c'est ainsi que vous avez agi. Seulement, en règle générale, il eût été normal que vous pensiez tout autrement.

Il fit une pause, puis il ajouta :

– La mentalité d'une jeune fille est vraiment singulière. Somme toute, vous n'auriez pas fait davantage pour un homme que vous auriez aimé ?

Sylvane le regarda posément sans répondre. Puis, d'une voix étrangement appuyée, elle déclara :

– Non, pour un mari que j'aurais aimé, j'aurais marqué un chagrin allant jusqu'au désespoir. Ma prière n'aurait pas été dictée par le devoir, mais

par la plus terrible des angoisses... Pour une jeune fille honnête, le mot « devoir » s'inscrit en lettres majuscules. Le mot « amour » est gravé en elle en lettres de feu et de sang... Aucune similitude !

Charles Ramon la contempla sans rien dire pendant un court instant. Puis, avec un air qu'il voulut rendre léger et un tant soit peu ironique, comme pour contrebalancer la gravité avec laquelle elle avait parlé, il déclara en souriant :

– Mon Dieu, quelle étrange et romanesque créature vous faites ! Cela ne doit pas être facile d'être aimé de vous.

– Peut-être... répondit Sylvane, bouleversée.

Et la conversation, ce jour-là, n'alla pas plus avant.

VIII

Ce fut pendant une absence de Ramon au cours du mois d'octobre qu'une importante usine de la région se trouva sévèrement bombardée. C'était la première fois que Sylvane vit passer très haut dans le ciel de la Creuse les escadrilles de bombardiers en rangs serrés et qu'elle entendit au loin le fracas des explosions.

Ce fut également à ce moment-là, au retour d'une de ces mystérieuses randonnées, que Ramon parla de lui et de son passé pour la première fois.

Il était revenu cette fois-là particulièrement soucieux. Les rides et les préoccupations creusaient leurs sillons sur son visage buriné. Ramon paraissait bien quarante ans, mais Sylvane était intimement persuadée qu'il n'en avait pas trente-cinq. Une fois que, par hasard, elle l'avait taquiné là-dessus, il avait répondu

sans sourciller :

– C’est une veine, vous savez, de paraître plus vieux qu’on n’est en réalité en cette période que nous traversons. C’est la meilleure façon de ne pas se faire repérer par le Service du Travail obligatoire.

Ramon était assis ce soir-là, après dîner, au coin du feu de la salle commune et contemplait, songeur, les flammes qui dansaient dans l’âtre.

Il faisait dehors un temps humide et froid, une de ces nuits où la campagne frissonnante couverte de givre opaque et de brouillard donne envie de rester au coin du feu et incite aux confidences.

Sylvane était assise en face de son pensionnaire.

Elle tricotait un chandail que son principal client d’Aubusson lui avait commandé.

Elle venait de finir de s’occuper de Malou qui dormait paisiblement dans son grand lit rustique. Cette dernière était maintenant tout à fait impotente et sa vitalité baissait comme une lampe

à huile qui arrive au bout de son combustible. Normalement, Sylvane aurait dû la faire admettre dans un hôpital, mais elle n'aurait jamais le courage de se séparer de sa nourrice qui lui avait été si secourable dans un moment particulièrement difficile de son existence. Lui faire abandonner sa maison à laquelle la vieille femme était si attachée lui semblait inhumain. Mais le fait de garder Malou chez elle contraignait Sylvane à une surcharge de travail. Tout reposait maintenant entièrement sur les frêles épaules de la jeune fille et elle ne parvenait à faire face à la situation que grâce à un travail acharné de tous les instants.

Le regard vague tourné vers la flamme qui projetait d'étranges coins d'ombre sur son visage, Charles Ramon fumait en silence. Il semblait suivre une pensée intérieure. Ce fut comme en se parlant à lui-même qu'il marmonna tout à coup :

– C'est à force de vivre seul que l'on devient un ours véritable.

Sylvane leva sur son locataire un œil interrogatif.

– Chateaubriand soutenait qu’il était devenu poète à cause des années solitaires qu’il avait passées en tête à tête avec lui-même dans les bois de son enfance. La solitude de ma jeunesse a fait de moi un homme d’action, mais je ne suis pas devenu plus sociable pour cela, je le crains.

– Vous avez eu une jeunesse solitaire ? demanda Sylvane sans lâcher son tricot.

Elle constatait non sans une certaine satisfaction que l’allure distante que Ramon avait eue au commencement avait fait place à une confiance à laquelle elle aurait été loin de s’attendre quelques mois auparavant.

– Effroyablement solitaire, répondit gravement l’interpellé. Je ne me rappelle pas avoir vécu autrement que seul ! J’ai énormément voyagé dans ma vie, mais je crois bien qu’au fond j’ai toujours couru et changé de décor en pensant fuir cette solitude... C’était une illusion, sans doute, puisque je l’emmenais toujours avec moi... La solitude n’est pas faite du désert qui vous entoure, elle est faite du vide qui est en vous.

– La solitude, soupira Sylvane qui en

connaissait bien les transes et les angoisses, je ne connais rien de plus déprimant ! Et dire que, pendant mon adolescence, il m'arrivait parfois de trouver excessive la présence continuelle de ma mère... abusives ses incessantes interventions dans mon existence. J'ai bien changé d'avis depuis... Et j'aimerais bien l'avoir encore là, ma pauvre maman, à me tracasser et à me donner des conseils... Je n'avais vraiment pas la vocation de cette solitude. Je crois qu'il faut en prendre l'habitude très tôt dans la vie si l'on veut la supporter.

– Ah ! pour cela, j'en ai fait très tôt l'apprentissage, répondit Ramon avec un léger sourire. Mais, croyez-moi, ce n'est pas mieux. J'étais encore un adolescent lorsque mes parents sont morts tous les deux, victimes d'un accident d'aviation. J'ai été élevé par un oncle qui ne se souciait pas beaucoup de moi.

– Vous étiez seul au monde, murmura Sylvane, songeuse, en se rendant compte tout à coup combien ce détail, jusque-là ignoré, la rapprochait de son hôte.

– Oui, et c’est peut-être d’ailleurs cette circonstance qui m’a appris à lutter très tôt dans la vie et lutter sans jamais compter sur les autres. J’ai aussi appris à me suffire à moi-même.

– Mais un homme est beaucoup plus fort pour s’habituer à la solitude et pour lutter contre elle. Il a les mains beaucoup plus libres qu’une femme pour y mettre un terme. N’avez-vous jamais songé à vous marier ?

Ramon tira longuement sur sa pipe, allongea les jambes et se cala confortablement sur sa chaise avant de répondre.

– Mais je suis marié, finit-il par répondre d’une voix parfaitement neutre.

Sylvane reçut cette déclaration comme un coup de matraque. Elle resta une minute interdite. Puis, en activant ses doigts agiles sur son ouvrage, elle se ressaisit.

Que pouvait bien lui faire, après tout, que M. Charles Ramon fût ou non marié ? Cela n’avait aucune importance, en définitive. C’était uniquement étrange qu’il n’y eût jamais fait la

moindre allusion depuis quatorze mois qu'il vivait là... Voilà tout !

Cependant, elle s'était sentie pâlir et, sans lever les yeux, sans rien répondre, elle fit un effort pour concentrer son attention sur le nombre de mailles de son tricot.

– Pour des considérations de famille, poursuivit Ramon au bout d'un court instant, comme s'il avait soudainement estimé nécessaire de donner à son interlocutrice des explications complémentaires, pour des raisons sociales, j'ai épousé une femme que je n'aimais pas... Aucune concordance de goûts ni d'idées ne me liait à elle... Alors, aussitôt que j'ai pu le faire, j'ai repris ma liberté. Et je suis retourné à ma solitude.

– Vous êtes divorcé ? demanda Sylvane d'une voix mal assurée.

La révélation tout à la fois de ce mariage et de cette séparation la troublait bien plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même.

– Non. Je l'ai quittée tout simplement. Je suis

parti.

– Ah !...

Sylvane lâcha son tricot sans même s'en apercevoir.

Cette façon de procéder chez Ramon dénotait un sans-gêne et un mépris des conventions vraiment exceptionnels. Elle commença à pressentir qu'elle n'était pas près de connaître le véritable caractère et les véritables aspects de cet homme étrange.

Charles Ramon s'était levé de sa chaise, il avait attrapé le tisonnier et remuait les braises de l'âtre. Puis, après avoir reposé l'instrument dans un coin, il était venu se planter en face de Sylvane et, peut-être pour la première fois, avec insistance, il plongea son regard dans les yeux de la jeune femme levés vers lui avec étonnement.

– Vous voyez, moi aussi, j'ai un fil à la patte.

Sa voix avait pris comme par jeu l'expression goguenarde qu'elle lui connaissait bien, mais il y avait dans sa gorge une chaleur étrange, une émotion imperceptible qu'il ne parvenait pas à

dissimuler.

– Je ne suis pas libre, continua-t-il, pas plus que vous ne l’êtes. Vous ne savez rien de votre fantôme de mari. Moi, par contre, je sais que ma femme vit et qu’elle est en bonne santé. C’est une merveilleuse assurance, voyez-vous. Cela suffit à m’empêcher de faire des bêtises et m’interdit d’aliéner ailleurs ma liberté. Même si j’en aimais une autre, je ne pourrais jamais lui offrir le mariage.

– En fait de merveilleuse assurance, est-ce que ce n’est pas un peu terrible ? ne put s’empêcher de murmurer Sylvane, qui se sentait soudainement emportée dans un tourbillon de pensées contradictoires.

– Pas plus que pour vous, sans doute. Ma situation n’est pas pire que la vôtre.

Et comme s’il avait voulu résumer la situation avec une phrase qui puisse atténuer le léger cynisme des déclarations qu’il venait de faire et que démentait le ton altéré de sa voix, il ajouta :

– Nous sommes deux épaves, en vérité.

Sylvane baissa la tête. Elle avait tout à coup la sensation d'un poids formidable pesant sur ses épaules.

– Moi, fit-elle lentement et comme malgré elle, sans lever la tête et comme si elle se parlait à elle-même, moi, je ne saurai probablement jamais la vérité sur l'homme qui m'a donné son nom... Je suis peut-être veuve à l'heure actuelle ? M^e Patront a beau soutenir que le mystère sera éclairci à la fin de la guerre, rien, après tout, n'est moins sûr... Je commence à croire que jusqu'à ma mort ce mariage pèsera sur moi. Vous, au moins, vous savez... acheva-t-elle avec une pointe d'envie en levant les yeux sur son interlocuteur.

Ce dernier s'était éloigné pendant qu'elle parlait. Il s'était approché de l'âtre.

Appuyé à l'un des montants de la cheminée, il suivait des yeux la danse des flammes. Il prit une bûche et la jeta dans le foyer.

– Mais n'est-ce pas un piètre avantage, dit-il, que de savoir vivant le boulet qui vous enchaîne... vous suit partout ? Enfin, ajouta-t-il en soupirant, l'avenir est à Dieu et nous sommes

dans ses mains.

Sylvane regarda intensément la mince silhouette de son locataire se découpant contre le rougeoiement de l'âtre. Il avait parlé avec une émotion contenue et sa voix ne gardait désormais nulle trace de la légère ironie qui avait ponctué ses précédentes déclarations.

Sylvane n'avait pas repris son tricot.

Ramon semblait perdu dans un rêve intérieur. Au bout d'un instant de silence, il reprit d'une voix sourde, à peine perceptible :

– Qu'importe où l'épave abordera demain ! Pour le moment, le présent me suffit. Il est reposant et doux. Je ne désire pas autre chose.

Il tourna la tête et ses yeux se posèrent sur Sylvane avec un éclat inaccoutumé.

Elle ne lui avait jamais vu ce regard profond chargé de toutes les inconnues, luisant de tous les feux intérieurs. Elle eut l'impression de frissonner soudain des pieds à la tête sous un grand froid qui parcourait son échine, suivi d'une vague de chaleur insupportable.

Ramon secoua lentement les cendres de sa pipe contre l'âtre et ramassa sa blague à tabac.

– Il doit être bien tard, maintenant... fit-il en s'inclinant profondément devant la jeune femme. Je vous souhaite une bonne nuit, madame Desfarges...

La voix de l'homme était redevenue neutre, indifférente, anonyme.

– Bonne nuit, monsieur Ramon, répondit Sylvane lentement.

Ramon avait déjà disparu dans le trou béant de l'escalier.

IX

Très tard dans la nuit, Sylvane, les yeux ouverts, ne parvenait pas à trouver le sommeil. L'ombre dans laquelle sa chambre était plongée ne l'empêchait pas d'évoquer la silhouette de Charles Ramon appuyé au montant de la cheminée, quelques heures auparavant, ni d'entendre mentalement pour la centième fois les phrases qu'il avait prononcées.

« Nous sommes deux épaves, en vérité... Moi aussi, j'ai un fil à la patte... Ma situation n'est pas pire que la vôtre... L'avenir est à Dieu et nous sommes dans ses mains... »

Il n'avait jamais livré autant de sa personnalité intime. Et ce qu'il en avait dit était si inattendu, si bouleversant !

Pourquoi était-ce si bouleversant ? Pourquoi semblait-il en réalité regretter autant de ne pas être libre malgré la fausse désinvolture avec

laquelle il avait annoncé sa situation ?... Et pourquoi elle, Sylvane, se sentait-elle si touchée et comme frustrée ?

Aimait-elle donc ce garçon ? Et ce garçon s'était-il mis à l'aimer aussi ?

Non, elle ne voulait pas se poser ce genre de questions... Elle se bouchait les oreilles et fermait les yeux, comme si ces deux gestes eussent suffi à éloigner ces questions importunes. Elle ne voulait pas chercher à y répondre. Elle ne voulait pas savoir surtout... Tout cela était inutile... impossible. De quelque côté qu'on se tournât, on aboutirait à une impasse ! Elle préférait ignorer si oui ou non cet homme était tombé amoureux d'elle. Elle préférait ne pas s'interroger sur la profondeur de ses propres sentiments et leur donner un nom.

Et pourtant ? Pourtant, si cela était, ne serait-ce pas merveilleux ? Oui, ce serait merveilleux... Elle y pensait quelquefois, tout au fond d'elle-même... Depuis quand ? Mais depuis toujours, parbleu ! Depuis que Ramon était à La Guérande ? Mais non... Elle croyait qu'il en était

ainsi et se montait la tête. Elle s'imaginait qu'il lui portait un sentiment quelconque, mais ce n'était sûrement pas vrai. Après tout, il ne lui avait jamais rien laissé pressentir. On ne pouvait pas construire de semblables suppositions en se basant simplement sur une intonation, une inflexion de voix, sur un regard, sur un signe de tête... C'était stupide.

Mais alors, à quoi tenait cet intérêt continu, caché, mais cependant certain pour elle ? À quoi rimaient ces confidences, ces remarques d'autant plus insolites chez l'homme ordinairement réservé et taciturne ?

Des pensées contradictoires dansaient une ronde inlassable dans le cerveau de Sylvane.

Eh bien ! même s'il en était ainsi, même si Ramon l'aimait, même si c'était vrai qu'elle l'aimât, il valait mieux ne pas y penser... il valait mieux repousser de part et d'autre un pareil sentiment et fermer définitivement la porte à double tour devant la réalité d'une semblable éventualité.

Si elle se laissait aller à de telles rêveries... le

réveil n'en serait que plus douloureux. Que cet amour fût ou ne fût pas, il était en tout cas impossible... Elle était liée, condamnée... Tout bonheur lui était interdit. Elle était engagée dans une route sans issue. Elle marchait dans un marécage de sable mouvant où à chaque pas elle enfonçait davantage... Il n'y avait aucune lumière à l'horizon !

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi avez-vous permis qu'un pareil mariage m'unisse à un inconnu ? Je suis enchaînée, maintenant ! »

La jeune fille répétait cet appel de détresse, les yeux grands ouverts, presque à haute voix.

Elle était enchaînée effectivement, et peut-être pour toujours. Elle ne savait même pas où était son mari ni s'il était mort ou vivant.

Le jour où elle avait accepté cet abominable mariage, savait-elle les conséquences terribles qui découleraient de cet acte ? Sa seule excuse était son inexpérience et le désir d'obéir à sa mère, que ce mariage avait si visiblement remplie de satisfaction. Si elle pouvait la voir de là où elle était et qu'elle se rendît compte des angoisses qui

étreignaient sa fille ! Pauvre maman !... Mais pauvre Sylvane aussi ! Après tout, sa mère était probablement plus heureuse là où elle se trouvait, qu'elle, Sylvane en proie à tant de chagrin, l'horizon bouché de tous les côtés.

C'était là son châtement, sans nul doute. N'avait-elle pas un jour épousé un homme pour sa fortune en se disant qu'il mourrait bientôt ? Dieu ne pouvait lui pardonner.

Ce qui arrivait était juste, après tout. Il était normal non seulement qu'elle ne recueille pas les fruits d'un aussi bas calcul, mais que, à la suite de cela, tout espoir raisonnable de bonheur lui soit interdit. On ne pouvait miser dans la vie sur tous les tableaux. Elle avait joué sur le mauvais.

Au surplus, elle aurait dû rester auprès de son mari malade au lieu de partir avec sa mère en se réservant de revenir le lendemain. Il est vrai que la dame de compagnie qui se trouvait au chevet du mourant lui avait témoigné une hostilité marquée. Mais ce n'était pas là une excuse suffisante. Si elle était restée au côté de celui qui lui avait donné son nom, les problèmes et les

angoisses actuels ne se poseraient pas aujourd'hui à son cœur en détresse, à son cerveau, avec une acuité si grande.

Il est vrai que, si elle était restée, elle n'aurait pas rencontré Charles Ramon... Mais n'aurait-ce point été préférable ? En vérité, elle aimait mieux l'avoir rencontré, sinon elle n'aurait jamais connu cette douceur qui était en elle depuis quelque temps ! Mais... aimer, être aimée, peut-être, et ne jamais pouvoir unir sa destinée à l'homme de sa vie, fatalité immanente, juste retour des choses !

À tout bien considérer, le devoir apparut soudain à la jeune fille dans toute sa logique, dans toute sa clarté : cet amour lui était envoyé comme une épreuve. C'était son devoir d'y résister, de l'éloigner de son cœur, de ne jamais envisager la possibilité qu'il devienne autre chose qu'une muette aspiration et un rêve refoulé. C'était là son châtement. Ce n'était que justice.

Et ce ne fut qu'à l'aube, lorsque la pâle lumière du soleil commença à filtrer à travers les persiennes, que Sylvane parvint enfin à trouver le sommeil.

X

La Guérande, par un hasard miraculeux, n'avait jamais connu l'occupation. On ne sait pas par quel concours de circonstances les troupes ennemies n'avaient pas daigné, jusque-là, s'occuper de La Guérande. Ils devaient considérer le hameau comme négligeable. Peut-être même n'était-il pas porté sur leurs cartes de France, pourtant en général fort bien documentées.

La vérité était que, depuis quelque temps, la situation devenait dangereuse. Les bombardements redoublaient d'efficacité. Les sabotages des voies ferrées se multipliaient et depuis le commencement de l'hiver un véritable maquis s'était organisé dans la région.

L'ennemi devenait nerveux. Périodiquement, il organisait des descentes dans les villages et dans les hameaux, à la recherche des résistants.

Mais le pays était vaste, les villages innombrables, les maquisards disséminés dans la nature, les populations tacitement complices et les guerriers de la race des Seigneurs insuffisamment nombreux pour suffire à la besogne.

Les S. S. ne trouvèrent rien à La Guérande. Ce n'était certes pas faute d'avoir bien cherché. Mais le gibier, si gibier il y avait eu, s'était envolé. Sylvane avait compris depuis longtemps à quel dangereux genre d'occupations Ramon se livrait, bien qu'elle n'eût jamais eu l'indiscrétion de lui demander des détails et qu'il se fût bien gardé de lui en donner, bien plus sans doute dans le désir de la préserver par une ignorance absolue que par méfiance envers elle. Il était obligatoirement voué à un silence rigoureux sous peine de compromettre et de menacer un trop grand nombre de personnes.

Quoi qu'il en soit, lorsque les S. S. s'abattirent sur le hameau, il en était absent depuis plusieurs jours.

Manifestement, la très modeste ferme de

Malou parut peu intéressante dans sa visible pauvreté et indigne d'une insistance déplacée.

Comme l'année précédente, ce fut pendant la nuit que Ramon rentra à La Guérande. Mais, cette fois-ci, Sylvane l'entendit.

Elle était surchargée de travail à cause de l'état de santé de sa vieille nourrice et disposait de beaucoup moins de temps pendant la journée à consacrer à ses broderies. Aussi prenait-elle sur son sommeil pour ne pas mécontenter le client qui lui donnait du travail. Elle entendit donc parfaitement Ramon rentrer. Mais, fidèle à sa tactique de discrétion, elle se garda bien de se manifester.

Contrairement à son habitude, l'homme descendit très tard le lendemain. Sylvane avait déjà accompli son travail matinal et pris soin de Malou.

Ramon, les traits plus tirés que d'habitude, lui parut empreint d'une gravité manifeste.

– Je m'excuse de ne pas avoir été là pour vous souhaiter un bon Noël. Décidément, je n'ai pas de

chance avec les fêtes. Chaque fois, des obligations impérieuses me contraignent à m'absenter. Enfin, j'ai essayé de réparer ce manque d'élégance. Je vous ai apporté quelque chose. Ouvrez, c'est pour vous.

Hésitante, Sylvane défit le paquet. Celui-ci contenait une liseuse magnifique, un joli collier fantaisie ainsi qu'un châle en laine destiné à Malou. Un sac, dans un coin, contenait quelques provisions délicates.

– Pourquoi faites-vous de telles folies ? murmura Sylvane en rougissant.

– Ce ne sont pas de bien grandes folies, se défendit-il tout en achevant son déjeuner. Je suis certain que vous n'avez pas dû passer un Noël bien gai, petite madame. Permettez-moi d'essayer de compenser cela dans la mesure de mes faibles moyens.

– Vous êtes la gentillesse même. C'est une délicate pensée, merci, affirma Sylvane en souriant. Nous allons réserver toutes ces provisions pour ce soir. On fêtera ainsi dignement votre retour.

– Vous croyez que c’est un événement que l’on doive fêter ?

Une pointe d’ironie brillait dans ses yeux.

– Il doit y avoir tellement de gens en ce moment qui ne peuvent pas fêter Noël, soupira Sylvane en évitant de répondre directement à la question de Ramon.

– Ah ! pour cela, hélas ! oui. Je viens de rencontrer des petits gars qui auraient donné cher pour un siège au coin d’un feu.

C’était la première fois que le jeune homme faisait une remarque aussi directe à sa mission.

– J’aurais bien aimé être ici pour les fêtes. Je me l’étais bien promis cette fois, mais, hélas ! il n’y a pas eu possibilité.

– Ne vous plaignez pas d’avoir été absent la semaine dernière. Nous avons eu la visite des Allemands.

– Je le savais.

Sylvane le regarda d’un œil étonné.

– Vous le saviez ?

– Bien sûr. C’est mon métier, voyez-vous, de savoir beaucoup de choses. J’ai des antennes, ne vous en déplaise.

Il riait franchement. Puis, se penchant par-dessus la table sur le visage de Sylvane, il ajouta :

– Je sais aussi, par exemple, que, hier soir, vous avez veillé très tard. Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faisiez ?

Avec un sourire, en rougissant, elle déclara :

– Moi aussi, je sais l’heure à laquelle vous êtes rentré. Ce n’est pas bien malin de votre part de vous être aperçu que je veillais, puisqu’il y avait de la lumière dans ma chambre. Maintenant, je dois vous déclarer qu’il n’y a aucune indiscretion à demander ce que je faisais. Je ne lisais aucun roman. Je travaillais.

– C’est bien ce que je pensais. Vous étiez en train de vous abîmer les yeux en faisant vos satanés travaux de couture et de broderie.

– Ces satanés travaux de couture et de broderie, comme vous les appelez, sont les seuls travaux qui me permettent de gagner ma vie.

– Êtes-vous vraiment obligée de continuer à faire cela ? demanda Ramon en la regardant avec insistance.

– Voyez-vous, dit Sylvane, tout en desservant la table et en apportant le café bouillant, je n'étais pas préparée à subvenir à mes besoins.

– Si je comprends bien, alors, votre famille devait posséder une certaine fortune ?

– Oh ! non. Au contraire. Pas le moindre capital. Je comprends que vous soyez étonné, effectivement. N'ayant pas de fortune personnelle, on aurait dû logiquement m'apprendre un métier. Eh bien ! non, aussi étrange que cela puisse paraître, ma mère ne m'a jamais permis d'apprendre à gagner ma vie. C'est une contradiction flagrante, je le reconnais, mais, si vous aviez connu ma mère, vous ne seriez pas étonné. Elle était la meilleure des femmes, la pauvre maman, mais d'un amour exclusif et si total qu'elle n'avait pu se résoudre à se séparer de moi. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle m'avait poussée à ce mariage insolite. C'était dans l'espoir de me garder auprès d'elle, après la

disparition escomptée de ce mari peu gênant.

– Évidemment. À son point de vue, ce mariage représentait une aubaine.

Ramon s'était levé en prononçant ces derniers mots et s'était approché de la fenêtre. Il resta un long moment à contempler les flocons de neige qui tombaient comme un linceul ininterrompu sur la campagne déjà immaculée, puis, d'une voix que Sylvane trouva pour la première fois hésitante et troublée, il dit :

– Ce travail de nuit est très pénible. Vous vous fatiguez les yeux inutilement.

– Je ne veux pas y renoncer.

Sylvane s'était tracé une ligne de conduite depuis des semaines. Elle s'y tenait scrupuleusement.

– Même si je vous payais plus cher le mois de ma pension ?

Il avait dit cela en la regardant de côté, comme pour guetter la réaction que ses paroles allaient produire sur la jeune femme.

Celle-ci rougit comme une pivoine. Faisant

effort sur elle-même, d'une voix altérée, elle articula :

– Pourquoi le feriez-vous ?

– Ne vous cabrez pas, je vous en supplie. Je n'ai nullement eu l'intention de vous vexer. Je vous ai offert de vous aider parce que je suis en mesure de le faire et que je partage votre vie, en quelque sorte. Il m'est désagréable de vous voir veiller très tard pour gagner des sommes ridicules qu'il m'est facile de remplacer. Je m'en veux, avant tout, de ne pas avoir eu le courage de vous le proposer plus tôt.

Il avait parlé très vite, comme pour escamoter les mots.

Sylvane fit un effort sur elle-même et parvint à se reprendre.

– Non, dit-elle. Voyez-vous, je dois songer à l'avenir. Un jour, vous partirez et alors je serai heureuse de retrouver mes clients et ce modeste travail.

Ramon ne répondit pas tout de suite.

Un long silence suivit... Puis il sembla tout à

coup avoir pris une décision. Ce fut comme si cet homme qui faisait toujours preuve d'une volonté de fer avait été jusque-là victime d'une étrange inhibition, uniquement parce qu'il se trouvait en face de Sylvane et qu'il vienne soudainement de la surmonter.

À la façon de certains timides qui décident tout à coup de se jeter à l'eau la tête la première, il vint délibérément vers la jeune fille et, en l'appelant pour la première fois par son prénom, lui dit d'une voix chaude et vibrante où cependant perçait la vieille essence autoritaire :

– Sylvane ! nous sommes, vous et moi, deux épaves dans la vie. Je vous l'ai déjà dit. Nous sommes deux malheureux. Voulez-vous que nous essayons de réunir nos misères et de faire un bonheur en mêlant nos deux détresses ?

Sylvane avait pâli.

Cette phrase qu'elle avait si longtemps redouté d'entendre avait enfin résonné à ses oreilles. Elle s'agrippa nerveusement au dossier d'une chaise. Hélas ! tout cela était bien inutile. Il aurait mieux valu cent fois que tout cela n'eût point existé !

C'était là un chemin où elle ne pouvait absolument pas s'engager, malgré tout ce qu'il pouvait lui en coûter.

Sa décision, tristement, était prise depuis longtemps.

– Non, fit-elle avec effort en secouant la tête et en faisant un effort surhumain pour refouler son émotion. Non, je ne suis pas libre.

– Qui vous retient ?

La voix de l'homme trahissait maintenant un relent de colère, une violence contenue qu'elle ne connaissait pas. Elle se durcit à son tour.

– Je porte le nom d'un homme qui a droit à ma fidélité.

– Vous ne le connaissez pour ainsi dire pas.

– Il est mon mari.

– Il n'est même pas votre mari.

– Je suis son épouse devant Dieu, cela suffit.

– Vous ne savez pas ce qu'il est devenu. Il est probablement mort.

– Il l'est peut-être. Mais je ne possède là-

dessus aucune certitude. Jusque-là, je suis et je resterai sa femme.

– C’est insensé !

– Pas plus insensé que de me demander de devenir votre maîtresse... car c’est bien ça que vous me proposez, puisque vous-même m’avez avoué ne pas avoir divorcé de votre côté.

– Cela n’a aucun rapport. Je puis, moi, divorcer quand je veux. Voulez-vous que je le fasse ? Si j’acceptais, changeriez-vous d’avis ?

– Non, de toute façon, je ne changerai pas d’avis.

– Alors, vous me détestez ?

– Grands dieux ! comment pouvez-vous dire une sottise pareille ?

Sylvane se sentait au bord de la crise de larmes.

Charles Ramon serrait les mâchoires et tremblait de tous ses membres.

– Si vous étiez libre, me répondriez-vous comme vous le faites ?

– Pourquoi voulez-vous absolument me condamner à la torture ?

Sylvane baissa les yeux sur ses mains toujours agrippées au dossier de la chaise. Elle reprit lentement, à mi-voix :

– Si j’étais libre, ce serait sans doute tout autre chose. Qui dit que mon cœur ne parlerait pas un autre langage ? Mais la question ne se pose pas... elle ne peut pas se poser.

– Sylvane, c’est vous qui me mettez à la torture. Vous le voyez bien. C’est pourtant tout simple. Je me suis attaché à vous. Je ne peux plus me passer de vous. Vous êtes dans ma vie, à présent. Je souffre quand je vous vois vous priver ou vous fatiguer inutilement, alors que je puis vous assurer une vie meilleure. Est-ce que vraiment vous ne voulez pas m’entendre ? Est-ce que, réellement, je ne suis rien, je ne serai jamais rien pour vous ?

– Oh ! ne dites pas cela ! Vous n’avez pas le droit de le dire. Vous le savez bien.

Sylvane tremblait à présent comme une

feuille.

– Votre présence a apporté du soleil dans ce logis. Jamais je n’avais goûté la douceur de vivre comme depuis quelque temps.

– Et alors ? Alors ?...

Charles Ramon se pencha vers le visage de la jeune fille comme pour lui arracher les mots qu’il attendait.

– Non, ne m’approchez pas, je vous en supplie. Ce n’est pas possible. Vous seriez le premier à me mépriser. Si vous avez un tout petit peu d’estime pour moi, n’insistez pas. Je suis de celles qui ne renient pas leur devoir. J’ai fait une promesse à un mourant, je ne suis pas libre de disposer de ma vie. Plus tard, peut-être, si Dieu le permet. À présent, je ne veux plus vous écouter.

L’homme prit son chapeau d’un geste nerveux, il ouvrit la porte et s’éloigna sous la neige, comme s’il ne pouvait en entendre davantage.

Sylvane resta là, hébétée, sur le seuil, à le regarder descendre le coteau.

« Où va-t-il ? Oh ! mon Dieu, pourvu qu'il revienne ! »

XI

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur dramatique dialogue. Ni Sylvane ni Ramon n'étaient jamais revenus sur la question. D'un commun accord, ils semblaient avoir enfoui dans l'oubli cette heure d'abandon.

Ramon pensait certainement qu'une insistance de sa part aurait été interprétée par Sylvane comme un manque de respect et d'estime. Sylvane préférait ne pas trop s'interroger sur ses réactions intimes et tendait toute sa volonté à ne pas céder à l'élan de son cœur, à s'enfoncer dans ce qu'elle considérait comme son devoir imprescriptible.

Cependant, évidemment, la vie était faite de jours qui s'égrenaient.

Ramon avait trouvé un biais pour manifester son attachement sans heurter la jeune femme et sans parler du sujet tabou.

Extérieurement, il avait paru accepter la position de Sylvane, il avait semblé entériner sa décision. Cependant, avec une patience constante, composée de mille faits, il était parvenu lentement, adroitement, à prendre la place de l'homme dans une famille.

Petit à petit, il obtint qu'elle abandonne son travail durant la nuit, qu'elle ménage ses forces et qu'elle prenne quelques fortifiants.

Quand Sylvane cassait du bois, il lui prenait doucement, mais fermement, la hache des mains. C'est lui aussi qui se rendait au puits pour y chercher de l'eau. Quand la jeune femme voulait bêcher la terre du jardin, ensemençer ou arroser, souvent le travail était fait : Ramon l'avait précédée. C'était également le jeune homme qui s'occupait, désormais, des ventes ou des achats nécessaires à la petite exploitation.

Tout ceci, naturellement, n'arriva pas d'un jour à l'autre. C'était là un édifice construit pierre à pierre avec une minutie et une patience de chartreux.

Chaque semaine empiétait un peu sur la

précédente, chaque mois consacrait un nouvel échelon de la maîtrise et de l'importance de Ramon. Mais, grâce à cette politique adroite et progressive, l'homme finit par s'assurer la première place, le rôle indispensable sans être envahissant, sans paraître ostensiblement s'imposer, sans heurter de front la susceptibilité de la jeune fille.

Ramon fut absent pendant un laps de temps d'une durée inopinée.

Par opposition, Sylvane se rendit alors compte d'une façon sensible de la place prise par son pensionnaire dans la vie quotidienne de la vieille maison, de l'importance qu'il s'était attribuée, de l'empire qu'il possédait sur elle, qu'elle le veuille ou non, et de la sagacité avec laquelle il était parvenu à ce résultat.

Lorsque Ramon revint, il rentra immédiatement dans la peau de son personnage et reprit tout naturellement la place de maître de maison qu'il s'était arrogée.

Trois jours se passèrent ainsi.

Un matin, alors qu'elle allumait un feu dans la grande cheminée, Sylvane se souvint qu'une importante livraison de bois n'avait pas été faite. Elle décida de monter au hameau pour la réclamer.

Dans l'après-midi, lorsqu'elle voulut se mettre en route, elle croisa devant le bûcher Ramon en train d'empiler du bois.

– J'ai voulu, dit le jeune homme, vous épargner une sortie. Sylvane, je désire que vous vous reposiez et ne veux plus vous voir faire ces travaux fatigants.

Ces dernières paroles firent sursauter Sylvane : c'était le troisième fait du même ordre qui se produisait dans la journée.

Un nuage de mécontentement passa sur le front de la jeune femme, cabrée soudain devant ces conseils qu'on lui donnait et qui étaient presque des ordres.

Elle regarda son partenaire avec une sorte de défi et répliqua :

– Je ne sais pas si cette sollicitude incessante

que vous m'imposez est faite pour me dominer, mais je crois devoir vous prévenir que je ne suis pas dupe. Je ne vous en ai jamais parlé jusqu'ici, mais je me vois obligée de protester clairement contre cette mainmise qui n'ose pas dire son nom.

Puis, pour atténuer la dureté involontaire de sa mise au point, elle ajouta tristement :

– Je n'ai pas changé d'avis, vous savez.

Ramon lâcha le morceau de bois qu'il tenait à la main et la regarda longuement.

Puis, semblant se délivrer d'un poids qu'il portait sur la poitrine, il dit d'une voix posée aux tons profonds :

– Sylvane, je vous aime. L'amour comble tous les fossés qui peuvent séparer les êtres. Vous avez essayé d'ériger des barrières, des murailles entre nous.

Pouvez-vous m'empêcher d'essayer de les démolir les unes après les autres ? Pouvez-vous m'en vouloir si je tente de les déblayer ?

Sa voix devint encore plus chaude et plus

insinuante.

– Je vous considère comme ma fiancée... comme celle qui doit partager ma vie, bien que vous vous obstiniez à me refuser le bien intime de la possession et que vous vous forciez à vous ériger contre votre propre penchant. Ne pouvez-vous pas me considérer comme...

– Comme un grand frère, s’empressa-t-elle de l’interrompre, craignant qu’il ne dise quelque chose de regrettable et que, cette fois-ci, elle ne puisse l’écouter sans prendre des résolutions irréparables.

Il fit un pas en avant, posa délibérément ses mains sur les deux épaules de la jeune fille. Ces mains douces et fermes la contraignirent à regarder dans ses yeux profonds et, la tenant ainsi à bout de bras à la façon d’un objet précieux, il dit :

– Non, Sylvane, comme un mari !

Il se tut un instant pendant lequel elle ne parvint pas à détacher son regard de celui de l’homme, puis il ajouta, presque suppliant :

– Ne suis-je réellement pour vous rien de plus qu'un passant ? L'étranger dont vous portez le nom est-il donc à vos yeux plus important que moi ?

Une émotion intense soulevait la poitrine de Sylvane. Elle resta un instant muette et immobile, puis, en serrant les poings, elle parvint à répondre :

– Vous déplacez la question. Vous devriez comprendre, cependant... Il ne s'agit pas de l'importance que prend dans l'absolu celui dont je porte le nom. Je ne vous parle pas de ce que vous ou moi nous pouvons ressentir. Je vous parle de devoir... Quand on fait son devoir, on ne risque pas de se tromper.

Mais c'était là une certitude qui, visiblement, la bouleversait. Doucement, mais fermement, l'homme saisit la petite main rétive, chercha le regard courroucé qui se calma en lisant la grande tendresse qu'exprimaient les yeux noirs.

– Vous parlez de devoir et je vous parle d'amour. Vous vous exprimez comme un théoricien aride. Il n'y a dans votre attitude que la

sécheresse d'une conception basée sur des données abstraites... La vie n'est pas faite de théorèmes, d'abstractions : elle est faite de réalités vivantes. Ce ne sont pas les axiomes qui ont fait le monde où nous vivons : ce sont les battements des cœurs de ceux qui aimaient, qui souffraient, qui espéraient ! Et vous le savez bien...

Il avait laissé retomber la main qu'il retenait prisonnière et qui n'avait cessé de se débattre.

Machinalement, il recommença à empiler le bois, sans cesser de regarder Sylvane d'un regard débordant de tendresse et d'une ardeur mal contenue.

– Vous me repoussez, poursuivit-il. Je le sens bien, à votre corps défendant. Vous ne me permettez pas de partager votre vie. Trouveriez-vous plus normal, s'il se présentait, lui, le mari étranger mais légal, de lui ouvrir la porte de votre maison ? Trouveriez-vous naturel de partager votre vie avec lui ? Admettriez-vous, sans avoir la sensation d'une trahison, d'une profanation, qu'il entre dans votre maison et fasse valoir ses

droits d'époux ? Ne sentez-vous donc pas qu'il y a des limites aux exigences d'un mari, surtout lorsqu'il les tient de semblables circonstances ? Eh bien ! de la même façon, il y a des limites aux devoirs d'une épouse chrétienne.

C'en était trop. C'était en tout cas beaucoup plus que Sylvane ne pouvait en supporter. Le poids qui l'oppressait déborda, éclata. Elle ne put réprimer ses sanglots.

Ramon la regarda, atterré, incertain sur ce qu'il devait faire. Il fut sur le point de dire quelque chose encore... Mais il se retint et se tut.

Il continua à manipuler nerveusement le bois sans toutefois perdre la jeune fille de vue.

Sylvane finit par prendre sur elle et par lui répondre, d'une voix haletante, presque humble :

– Si c'est pour m'affoler complètement que vous parlez ainsi, vous devriez avoir honte, car vous abusez de la faiblesse où vous me sentez. Si vous continuez à me torturer de la sorte, je vais être obligée de vous demander de vous éloigner. En vérité, vous avez réussi à me tourmenter à un

tel point que je ne sais plus quelle est la route que je dois suivre... Mon confesseur me disait autrefois que, lorsque deux routes se présentent à nous, c'est toujours la plus difficile qu'il faut choisir. Je suis certaine que je ne me suis pas trompée, je continue à faire mon devoir... Mais je suis à bout de forces.

L'homme esquissa un geste de protestation.

– Oh ! je ne vous reproche rien : vous êtes attentionné, plein de tact. Vous êtes resté des mois sans insister, sans faire allusion à ce qui nous préoccupe tous les deux. Mais le fait de ne point en parler ne supprime ni le problème ni la souffrance. Personnellement, je suis incapable d'y voir clair. Vos paroles d'aujourd'hui me donnent le courage de vous dire ce que je pense tout bas, sans arrêt.

Elle leva vers lui des yeux remplis de larmes qui émurent profondément le jeune homme et articula avec peine :

– Je vous en supplie. Épargnez-moi. Comprenez-moi... N'insistez pas. Et... faites comme si je n'étais pas là.

Charles Ramon fit un pas en avant et, plongeant ses yeux dans le regard d'azur plein d'angoisse, prit dévotement la main glacée de Sylvane qui s'abandonna, si lasse d'avoir tant combattu, puis, s'inclinant, l'homme y posa un baiser empreint d'un profond respect.

– Sylvane, pardonnez-moi, prononça-t-il avec difficulté, d'une voix brisée par l'émotion, je ne voulais pas vous faire du mal, je vous respecte et je vous jure que je n'insisterai plus... D'ailleurs, nous allons vivre une période très difficile. J'espérais vous convaincre avant... là est toute mon excuse. Pardonnez-moi. Je serai vraisemblablement très occupé et certainement tout le temps absent de La Guérande... Ne craignez rien ! Je n'aurai pas l'occasion de vous importuner beaucoup et vous ne me verrez pas très souvent ici.

Il parlait d'un ton las et désenchanté.

– L'époque que nous traversons est mouvementée et, personnellement, je vais être assez... disons, exposé, dans les jours qui vont suivre. Promettez-moi, petite amie, de penser un

peu à moi... sans trop de rancune. Et... si, par exemple, il m'arrivait un accident quelconque, – j'ai la peau coriace, mais on ne sait jamais... un accroc est vite arrivé, – soyez certaine que vous avez eu en moi le plus sûr des amis... et que je ne voulais que votre bonheur !

Sylvane, les yeux embués de larmes, allait répondre. Il mit un doigt devant ses lèvres et déclara :

– Chut ! ne me répondez pas. Je lis dans vos yeux et cela me suffit. Et, maintenant, rentrez sagement à la maison... et pensez tout de même un peu à moi.

Il eut un pauvre sourire que, sans y parvenir, il voulut rendre joyeux et, poussant légèrement Sylvane dans le dos, il la força à s'éloigner.

Puis, sans lui donner le temps de la réflexion, il avait déjà dévalé le raidillon et disparaissait derrière un boqueteau, vers la grand-route.

Sylvane resta là, frissonnante malgré la chaleur l'œil vide et le cœur meurtri.

XII

Charles Ramon ne souleva plus entre eux le sujet de leur débat.

Mais jamais, comme à partir de ce jour-là, Sylvane ne vécut de pareilles transes.

Les événements se précipitaient. Les armées alliées progressaient. Partout les maquis prenaient en main les destinées des départements. Partout l'insécurité et la guérilla se développaient.

Ramon allait et venait sans cesse, ne faisant que de plus en plus rares apparitions à la maison de Malou.

Sylvane vivait comme sur des charbons ardents, partagée entre la crainte de se laisser dominer par son locataire quand il était là et la terreur de ne plus le voir revenir quand il était absent.

Quand Ramon était à La Guérande, il

ménageait la sensibilité de Sylvane, ainsi qu'il l'avait promis.

Mais ses yeux, l'expression de sa voix, se faisaient plus éloquents que cent discours ou cent déclarations.

Quand il était là, Sylvane eût souhaité l'éloigner, pour ne pas se trouver en butte à ses regards éloquents, à ses paroles pleines de douceur. Quand il était absent, elle se forgeait des histoires horribles, vivait, tout éveillée, des cauchemars, l'imaginait mort ou blessé. Alors, prise de peur et de remords, elle se prenait à souhaiter son retour, elle priait Dieu pour qu'il revienne sain et sauf, et, sa prière exaucée, une fois qu'il était de nouveau là, elle recommençait à souhaiter qu'il s'éloignât.

C'était une situation tragique qu'elle ne pouvait plus endurer, dont elle sortait brisée, anéantie, annihilée.

Car, qu'il soit présent ou absent, elle sentait bien que Ramon ne désarmait pas.

Malgré les apparences, le jeune homme ne

tenait aucun compte, en définitive, de la détermination de Sylvane. Il était, profondément, en dépit de son acceptation superficielle, l'homme qui croit avoir des droits sur une femme parce qu'il sait qu'il en est aimé.

Ces attentions dont il l'entourait, les objets qu'il lui rapportait après chacune de ses pérégrinations, les soins discrets mais sans défaillance dont il continuait inlassablement à l'envelopper, lui rendait la présence de l'homme, mentale ou matérielle, toujours vigilante.

Et Sylvane devenait la proie d'une terreur panique qu'elle ne pouvait surmonter, qu'elle n'osait même pas s'avouer à elle-même ; le sentiment de la nécessité d'échapper à l'emprise de son compagnon, car, malgré le respect et la correction de celui-ci, elle sentait profondément qu'elle serait absolument sans forces contre lui si jamais il changeait d'attitude.

Un matin du mois d'août, au moment où Sylvane s'apprêtait à descendre à Aubusson pour livrer ses travaux de broderie, Charles Ramon s'avança au milieu de la salle commune, bardé

comme un explorateur.

Son sac tyrolien plein à craquer arrimé sur ses épaules, l'air grave et déterminé, mais l'œil singulièrement brillant d'une étrange lueur.

– Sylvane, lui déclara-t-il alors d'un ton décidé et autoritaire, mais où cependant la joie perçait, les Alliés ont débarqué à Saint-Tropez. Si mes prévisions se réalisent, l'armée allemande va être coupée de ses bases et prise comme dans une trappe... J'aurai tout fait pour cela !... Il est essentiel maintenant que tous les maquis se soulèvent et fassent la chaîne du Centre au Midi, pour permettre aux Alliés d'arriver le plus vite possible à rejoindre l'armée de Normandie.

Il fit une pause, puis en souriant, cette fois-ci, il continua :

– Je vais m'absenter pour une mission qui est, cette fois-ci, décisive, et qui, j'espère, sera la dernière. Je ne sais pas combien de temps cela va me prendre.

Sylvane leva vers lui des yeux angoissés et ne put s'empêcher de lui demander :

– Vous reviendrez ?... Je veux dire, vous reviendrez tout de suite ?

– Bien sûr que je reviendrai. Quelle question ! Qui vous a dit que je n'avais pas l'intention de revenir ?

Il éclata de rire...

– Ne savez-vous pas que je ne pourrais plus, maintenant, vivre sans vous ? ajouta-t-il.

Il cachait visiblement l'émotion à laquelle il refusait de s'abandonner sous une gaieté factice et un rire de commande.

Mais Sylvane ne fut pas dupe.

– Étant donné l'importance de cette mission, poursuivit-il, redevenu sérieux, je vais vous demander deux ou trois choses qui sont d'une gravité exceptionnelle. Je tiens à ce qu'elles soient faites, pour le cas où... hum !... on ne sait jamais... pour le cas où je serais, moi, dans l'impossibilité de l'exécuter.

Fermement, maîtrisant son angoisse, Sylvane répondit :

– Dites ce dont vous avez besoin. Je vous

promets que ce sera fait.

– Voilà. Il y a là-haut, dans ma chambre, deux paquets : un jaune, un bleu. Ce sont des documents il s'agit de les remettre à leur destinataire. Cachez les. De plus, si je ne suis pas revenu d'ici un mois et si vous êtes sans nouvelles, je vous demande d'aller jusqu'aux Moutiers. Vous demanderez à parler au supérieur du couvent : le Père Dominique. Vous lui ferez part de ma disparition. Il a des instructions à vous transmettre... Vous les exécuterez fidèlement, petite Sylvane... Vous me le promettez ?

– Promis. Vous pouvez compter sur moi.

– Je sais bien, parbleu, que je puis compter sur vous. Je veux, de loin comme de près, que vous pensiez à moi, que vous ne viviez que pour moi.

Sylvane eut un pâle sourire qui signifiait : « Vous n'avez pas besoin de me le demander... C'est fait depuis longtemps. C'est bien là mon tourment ! »

Elle ne dit rien, cependant.

Soudainement, avec gravité, Ramon prit le

gracieux visage entre ses mains brunes et, ses yeux rivés dans les prunelles claires si limpides, il précisa de sa voix grave qui troublait la jeune femme plus que les paroles qu'elle entendait :

– N'oubliez pas, Sylvane, que je vous considère comme un bien personnel... comme ma femme ! Vous êtes à moi : je ne vous permets pas de penser à un autre... Vos actes, vos pensées, tout en vous est à moi... Souvenez-vous que vous m'appartenez... à moi seul !...

La jeune fille n'essaya pas de protester. Pâle et angoissée, elle regarda cet homme dont les paroles lui semblaient des divagations.

Et pourtant, dans sa poitrine, son cœur battait à se rompre, l'inondant d'une joie merveilleuse. Elle n'avait même plus la force de fuir la douceur de ce regard qui plongeait en elle si intimement, comme pour y chercher ses plus secrètes pensées.

Loin d'elle tous les chagrins, toutes les douleurs, elle se laissait envelopper par cette grande tendresse muette. Inconsciemment, elle y répondait car elle ne détournait pas ses yeux clairs du regard sombre.

Elle tremblait à la fois d'une crainte des dangers qui menaçaient l'être aimé et d'une immense tendresse pour celui qui allait partir.

Et quand Charles, avec émotion, l'attira davantage contre lui, enserrant avec une douceur ferme les fragiles épaules qui ne cherchaient plus à fuir son irrésistible étreinte et qu'il mit un long baiser appuyé sur le front levé vers lui, Sylvane frémit, troublée et alanguie par cette caresse. Elle était bouleversée par toutes ces émotions et une sensation étrange d'abandon total et de renoncement envahissait tout son être.

Le jeune homme, la sentant sans forces, la retint un moment entre ses bras, appuyant sa joue sur les boucles dorées. Enfin, il lâcha sa docile prisonnière et redressa son sac sur son dos.

Elle le regardait faire comme en un rêve... voyant, entendant, mais trop émue pour faire le moindre geste.

Charles se tourna vers elle en une suprême recommandation :

– Pensez à moi et aux promesses que vous

m'avez faites, petite Sylvane qui m'êtes si chère... Je reviendrai bientôt.

Sans ajouter un mot, une fois de plus, Charles Ramon passa le seuil de la ferme, traversa l'aire, descendit le raidillon en marchant de son grand pas sportif, puis disparut dans le flamboiement du soleil qui jouait entre les peupliers et les chênes.

Il était parti, une fois encore, mais, cette fois-ci, l'enjeu devait être d'une ampleur inusitée.

Il était loin, maintenant, mais dans la tête de Sylvane une seule phrase tourbillonnait comme un vent de folie, sans répit.

« N'oubliez pas que vous êtes à moi... Vos actes, vos pensées, tout en vous m'appartient. »

Pauvre Sylvane ! Aucune tendresse profonde ne l'avait jamais entourée... Elle n'avait jamais réellement échappé à sa solitude et elle était restée sans affection à l'âge où le cœur en est si avide.

Et elle restait là, immobile, sur le seuil de la ferme, les yeux clos, essayant de retrouver en elle l'image de l'absent, afin de mieux réentendre,

étrange et merveilleuse résonance dans son cœur torturé, la voix qui l'avait faite sienne, malgré elle, pour toujours...

Ce n'était plus la recommandation de l'absent qu'elle entendait, mais cela devenait l'aveu même de son âme, s'offrant toute, pleinement consciente de l'immense amour qui l'emplissait...

Combien de temps aurait-elle encore la force de combattre contre un ennemi si cher ?

À demi vaincue déjà, souhaitant avec ferveur d'être sienne un jour, elle demandait à la Providence de lui accorder une place, toute petite, dans l'ombre de l'aimé.

XIII

Par les soins de Sylvane, les documents avaient bien été délivrés à leurs destinataires, mais – grâce à Dieu – Sylvane n'avait jamais eu à demander les instructions au Père Dominique.

Dans un temps record, l'armée du Midi accomplit sa jonction avec l'armée de Normandie. Tous les maquis se soulevèrent. L'armée allemande, débordée, harcelée, s'enfuit en débandade sur les routes. Elle recula.

La France entière fut libérée.

La Guérande assista au retour de Charles Ramon.

Il arriva un soir, crotté, poussiéreux, mort de fatigue, mais heureux...

Il était chargé comme un mulet. Deux caisses l'accompagnaient, qu'il avait traînées jusque-là on ne savait comment, pleines de tout ce que l'on

peut désirer après quatre ans de disette et de privations... Tout cela entassé pêle-mêle en un mélange pittoresque et alléchant.

Planté devant Sylvane, Charles Ramon contemplait la jeune femme qui lui souriait, ravie de voir achevé le cauchemar qui étreignait le pays, heureuse de revoir le jeune homme auprès d'elle, sain et sauf. Elle ouvrait joyeusement les paquets et ne cachait pas sa joie. Elle interpellait gaminement Malou et lui faisait partager son enthousiasme.

Toutefois, le plus troublant des cadeaux destinés à la jeune fille allait lui être offert en dernier lieu, au moment où ils allaient se séparer tous deux pour regagner leurs chambres.

À cet instant, Ramon s'empara de la main de Sylvane qui frémissait dans les paumes robustes, la porta à ses lèvres puis, doucement, tendrement, il retira du doigt l'alliance dont elle ne s'était jamais séparée... l'anneau prêté par M^{me} Sambreron et mise à son doigt le jour de son étrange mariage avec le mourant.

La jeune femme regardait Charles, tout à coup

saisie, sans comprendre.

L'homme retira de sa poche un petit écrin et délicatement glissa un cercle de platine au mince annulaire.

– Le mien, dit-il d'une voix grave et caressante. L'autre ne compte plus... D'ailleurs, pour moi, il n'a jamais compté. Celui-ci, nous le ferons bénir, il consacrerà notre entente, il symbolisera notre amour.

Déposant un long baiser sur la phalange encerclée, il leva les yeux sur Sylvane, surpris de son silence.

Une vague de terreur passa dans les yeux de Sylvane.

– Non, grand ami, il ne faut pas... Nous ne devons pas... Je vous ai dit que ce n'était pas possible... maintenant, ce n'est pas encore possible !... Mon Dieu ! Attendez ! ne gâchez pas tout !

Passant une main sur son front, elle continua d'une voix angoissée :

– Nous touchons au terme d'une longue

incertitude ! Nous allons bientôt être fixés sur le sort de mon mari. Pourquoi me torturez-vous ainsi ? Ne sentez-vous pas que c'est une folie inutile ? Ne sentez-vous pas que je suis de celles qui ne transigent pas avec l'honneur ?

– Mais vous êtes aussi de celles qui ne se donnent pas au premier venu... Vous n'êtes pas de celles qui se vendent pour un nom ou pour un peu d'argent...

Il saisit de nouveau entre les siennes la main qu'elle lui avait reprise et la serra longuement. Il fixa le visage de Sylvane d'un regard tendre et persistant. Soudain, il attaqua d'une voix changée, autoritaire :

– Écoutez : on marche dehors. C'est lui. Il arrive.

Il tendit l'oreille, il écouta avec intensité. Sylvane en fit autant, prise à son jeu. Mais nul bruit ne lui parvenait de la campagne, sauf le chant des grillons dans la nuit d'été.

– Qui, « il » ?

Cependant, l'homme continua avec la même

insistance.

– Le voilà ! C’est Jacques Desfarges qui arrive... Il entre... Il est là devant vous... Vous êtes sa femme. Vous l’avez attendu... Êtes-vous disposée à aller l’embrasser ?

Sylvane joignit ses deux mains dans un geste de prière. Ses yeux se remplirent soudain d’une immense détresse.

– Oh ! pourquoi supposer ? C’est là un jeu cruel et inutile...

– Mais ma supposition n’est nullement impossible... Il est là, vous dis-je... Il est là, à mes côtés... Lui et moi, sous le même toit... C’est donc que l’un de nous deux est de trop... Un de nous doit partir. Sylvane, essayez de vous interroger sincèrement. Essayez de voir ce que vous feriez s’il était là, vraiment, ce M. Desfarges, cet époux légal que vous attendez depuis si longtemps...

Sylvane se couvrit les yeux de ses deux mains tremblantes. Mais elle parvint, par un miracle de volonté, à se dominer.

Au bout d'un instant, d'une voix brisée, elle répondit, en faisant appel à toute la fermeté dont elle était encore capable :

– S'il revenait, je vous dirais que c'est à vous de partir, Charles.

C'était la première fois qu'elle l'appelait Charles. Peut-être seulement pour atténuer la dureté de sa réponse... Mais elle l'avait quand même appelé Charles. Et la voix du jeune homme fut un peu moins crispée, lorsqu'il insista :

– M'écarteriez-vous ?

– Il le faudrait bien... Mais vous jouez là un jeu atroce... Vous savez bien que le devoir...

Il l'interrompit, emporté, violent :

– Ah ! taisez-vous donc, avec ce mot vide de sens ! Un mariage non consommé, contracté dans des conditions aussi anormales, ne peut créer à un être propre, tel que vous, des devoirs pareils...

Puis, délibérément, il fit quelques pas dans la direction de la porte – la porte conduisant à la chambre de Sylvane – et, d'une voix où la colère remplaçait une souffrance sourde, il poursuivit :

– Vous me chasseriez ? Alors, j’irais me mettre devant la porte de votre chambre, comme je fais en ce moment, pour vous empêcher d’y pénétrer avec lui... avec ce mari légal qui aurait en effet des droits sur vous... Allons, Sylvane, parlez ! Dites-moi ce que vous feriez, s’il vous fallait m’écarter pour suivre votre mari... Me chasseriez-vous encore pour rester seule avec lui ?...

La jeune femme ne l’avait jamais vu dans un état pareil. L’excès même de ses propos, l’exaltation en proie à laquelle il se trouvait, parvinrent à lui rendre, à elle, son sang-froid qu’elle était en train de perdre.

Sylvane se rapprocha de Charles Ramon et posa sur son épaule une main calme. C’est avec un pauvre sourire tendre qu’elle répondit :

– Quel grand jaloux vous faites, Charles... Pourquoi tous ces déchirements inutiles ? Mon mari est certainement mort depuis longtemps et c’est d’un pauvre diable enterré depuis plus de trois ans que vous prenez aussi violemment ombrage ? Quelle folie que d’imaginer tout ça !...

Vous essayez de m’effrayer par une situation qui n’existe pas, qui n’existera jamais, qui ne peut pas exister... Jamais je n’aurai besoin de me poser un tel dilemme, puisque mon mari est mort...

Charles Ramon hocha la tête, la regarda longuement, et, d’une voix ferme mais empreinte d’une grande tristesse, il déclara :

– Vous vous trompez, chérie. Jacques Desfarges n’est pas mort. Il vit.

Sylvane pâlit. Elle articula avec peine :

– Allons donc ! Comment le savez-vous ? C’est encore une épreuve à laquelle vous voulez me soumettre ?

– Non, je suis sûr de ce que j’avance.

– Mais c’est impossible ! Non ! Ce n’est pas vrai ! Je suis sûre que ce n’est pas vrai !

– Si... je me suis renseigné. Il vit. Il est allé trouver M^e Patront et l’abbé Durand et il a obtenu votre adresse.

Le visage de Sylvane se décomposa... Une vague d’horreur la souleva... Elle ne voulut pas y croire... Et cependant... Cependant, Charles

donnait de telles précisions... Non, ce n'était pas possible... Ce serait trop affreux, trop injuste...

Un frisson atroce la secoua de la tête aux pieds. Elle parvint cependant à balbutier :

– Oh ! Charles... dites-moi que vous plaisantez... que vous voulez me mettre à l'épreuve...

– Ce n'est pas une épreuve.

Sylvane trembla convulsivement... Ses yeux n'exprimèrent plus que la panique et le désarroi le plus total... Sa voix se fit haletante...

– Ce n'est pas possible !... Non ! non !... il ne va pas venir !... Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... Charles !... Charles !... Sauvez-nous !...

Ses jambes la trahirent. La pièce tourna autour d'elle. Elle s'évanouit de terreur.

Charles Ramon s'élança, la reçut dans ses bras, l'empêcha de tomber.

Mais l'expression de l'homme s'était grandement modifiée. Depuis que Sylvane avait lancé son « Charles, sauvez-nous ! », il était entièrement transfiguré. Une joie sans borne avait

envahi son visage.

Il prit la jeune fille à bras-le-corps, poussa du pied la porte de la chambre, entra, son précieux fardeau dans les bras, et déposa Sylvane sur le lit.

Une serviette trempée et des petites tapes sur les joues, sur les mains, eurent tôt fait de la ranimer. Il s'agenouilla alors à ses pieds, la couvant amoureusement de ses yeux débordant de reconnaissance et sa voix, à son tour, fut empreinte d'une violente émotion :

– Ma chérie, pardonnez-moi de vous avoir causé cette frayeur... M'entendez-vous, Sylvane ? C'est moi qui suis à vos pieds... qui vous aime... Je suis votre mari, ma chérie... Je suis ce Jacques Desfarges qui vous fait si peur.

Elle ouvrit les yeux et le fixa dans une sorte d'hypnose. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle éprouvait une difficulté à bien se rendre compte de ce qui lui arrivait.

– Ma bien-aimée, poursuivit la voix si douce, voici des mois et des mois que je lutte pour gagner votre cœur... Me comprenez-vous,

maintenant ?... Vous étiez si figée dans votre devoir... Vous ne vouliez rien admettre en dehors de cet affreux lien légal dressé contre nous, dans un moment macabre... Je ne voulais pas de vous par la force de ce contrat. Je voulais que vous m'aimiez, que vous vous donniez à moi librement... Mais vous ne vouliez pas entendre la voix du cœur... Vous étiez volontairement fermée à tout ce qui n'était pas ce que vous considériez comme votre devoir... Chérie, ma chérie, ma femme !... Comment n'avez-vous pas deviné que mon despotisme, mon attitude, la place que je m'arroyais auprès de vous, tout cela s'appuyait sur de sérieuses raisons, sur des motifs impérieux ?

Sylvane avait plongé dans un bonheur un peu ahurissant mais merveilleux ! Le cauchemar avait pris fin. Les transes avaient cessé. La peur panique n'avait plus de raison d'être... Il n'y avait plus à lutter. Elle ne serait plus déchirée entre la crainte de voir mourir celui qu'elle aimait, la terreur d'avoir à céder à ses insistances, et la peur de voir réapparaître un jour son fantôme de mari.

Tout devenait magnifique, lumineux.

Tout devenait simple. Cependant Sylvane ne réalisait pas pleinement la façon dont le miracle s'était accompli.

L'émotion avait été trop forte, elle se sentait encore tout ahurie, endolorie... Enfin, il restait pas mal de coins d'ombre à élucider, une foule de détails et de circonstances qui affleuraient à sa mémoire et qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer.

C'est avec une voix presque douloureuse, comme si elle n'osait pas encore croire à son bonheur, comme si elle avait peur d'en briser la fragilité en le soulignant d'une joie trop intense, qu'elle murmura :

– Oui... oui... je comprends, à présent... Mais pourquoi n'avoir pas parlé le premier jour ?... Ce jour lointain d'août où vous êtes arrivé ici ?...

C'est avec un sentiment presque de culpabilité qu'il répondit avec la voix dont on livre une confession, mais une confession faite dans la joie de la délivrance :

– Parce que je ne vous aimais pas, alors... Je

venais seulement pour faire votre connaissance. Vous ne vous souvenez pas comme j'étais lointain, dur et désagréable ? Je me suis présenté ici avec la ferme intention de rompre le lien si singulièrement contracté entre nous... J'étais poussé par la curiosité, mais bien décidé à faire annuler ce mariage stupide. Et puis... et puis, petit à petit, tout a changé. Je remettais de jour en jour la décision. J'étais curieux de vous. Je vous regardais vivre. Et je me suis surpris à m'intéresser, malgré moi, à vous... Ce n'est qu'à la longue, en vous voyant si droite, si pure aussi, que quelque chose s'est éveillé en moi... Cela n'est pas venu en un jour... J'étais trop prévenu contre vous !

– Trop prévenu contre moi ?

– Comprenez-moi : l'amour ne m'a pas saisi immédiatement, mais il s'est emparé de moi peu à peu... beaucoup plus tard. J'ai longtemps lutté contre lui. Je le trouvais déplacé, ridicule, parce que je ne connaissais pas le véritable déroulement des événements. Je croyais qu'en m'épousant vous n'aviez obéi qu'à des considérations

bassement utilitaires, que, seul, l'argent vous avait intéressée, que vous n'étiez qu'une fille sans idéal, et âpre... Mais, un jour, vous avez parlé de votre mariage... Vous m'en avez raconté les détails, vous m'avez expliqué la genèse de l'histoire et vous avez ajouté ce que j'ignorais absolument, c'est-à-dire le bombardement qui vous avait mise pendant deux mois sur un lit d'hôpital, inconsciente, ayant perdu la mémoire, et qui vous avait empêchée de revenir à La Châtre, comme vous en aviez l'intention.

« J'ai su, ce jour-là, infailliblement, que vous disiez la vérité... La situation m'est apparue, sous un jour entièrement nouveau... À partir de ce moment-là, je n'ai plus éprouvé qu'un désir : vous troubler et me faire aimer de vous.

– Vous y êtes parvenu assez facilement, murmura Sylvane dans un sourire.

– N'en croyez rien. J'avais constamment l'impression de ne pas compter dans votre vie. Vous placiez si haut votre devoir que, parfois, vous m'en paraissiez monstrueuse... Pour vous forcer à voir clair en vous, il m'a fallu bien des

controverses, bien des luttes, bien des subterfuges même. Et, quand je parvenais à vous faire admettre que vous m'aimiez, vous dressiez aussitôt impitoyablement entre nous un mur infranchissable... C'est seulement tout à l'heure, quand vous m'avez crié : « Charles, sauvez-nous ! », que j'ai compris qu'enfin j'avais réussi à créer entre nous d'autres liens que ceux que me donnait notre étrange mariage. C'est seulement alors que j'ai su que vous m'aimiez... et que vous l'admettiez enfin !...

– Méchant ! Vous le saviez depuis longtemps ? Et vous avez eu la cruauté de jouer cette infâme comédie, alors que je mourais à petit feu pour vous et que je craignais à chacune de vos absences de ne jamais vous voir revenir.

L'œil joyeux de Sylvane démentait les reproches qu'elle adressait à son mari.

– Il va me falloir du temps avant de m'habituer à vous appeler Jacques, poursuivit-elle en souriant. Mais, dites-moi pourquoi et comment vous avez pu disparaître si complètement de La Châtre ? Et pourquoi vous

avez mis deux ans avant de réapparaître devant mes yeux ?

– Je n’ai jamais eu l’intention de disparaître ainsi sans laisser de traces. C’est le hasard qui a tout fait en cette période où personne ne pouvait se vanter de faire valoir pleinement son libre arbitre, au milieu du désastre général.

– Comment ?

– N’étant pas mort dans les vingt-quatre heures comme on l’avait craint, sœur Marthe, qui dépendait d’une congrégation de sœurs gardes-malades de Paris, essaya de joindre le médecin parisien qui me connaissait et me visitait. Mais il était trop tard, toutes les communications étaient déjà coupées. Sœur Marthe, ne voulant pas me laisser sans soins, pensa alors à un célèbre praticien qui habitait la Côte d’Azur. Mais il fallait m’y conduire.

« J’acceptai sa proposition.

« On mit deux jours avant de trouver une ambulance qui veuille bien nous transporter à Nice. On dut la faire venir de Limoges. Les

routes étaient remplies de réfugiés.

« – Où je mourrai en route, ou bien j’aurai une chance d’être sauvé, me disais-je. De toute façon, il n’y aura pas grand-chose de changé à ma situation actuelle, puisqu’ici on ne peut rien pour moi.

« Il faut croire, petite épouse chérie, que Dieu avait entendu vos prières, puisque je fus sauvé.

– Mais pourquoi êtes-vous parti sans laisser d’adresse ?

– J’étais trop faible pour agir moi-même. Or, la vieille gouvernante qui me soignait fut profondément écoeurée de voir que celle que j’avais épousée ne venait pas prendre de mes nouvelles, alors qu’elle savait, soi-disant, que je n’en avais pas pour plus de vingt-quatre heures à vivre. La femme en question fut persuadée que l’argent seul vous avait fait agir et que vous escomptiez ma mort... Je l’ai cru moi-même pendant longtemps !... Ce fut donc avec une sorte de satisfaction qu’elle coupa les ponts derrière elle.

« – Comme cela, elles devront se donner un peu de mal pour entrer en possession de l'héritage, décida-t-elle en pensant à vous.

– Charmant !

– Il ne faut pas trop lui en vouloir, petite Sylvane. Elle m'aimait bien et me fut très dévouée. Nous irons la voir, elle se trouve actuellement à Nice.

– Et après ce voyage fatigant ?

– Après, je suis resté à Nice pendant plusieurs mois, luttant contre la maladie, y revenant petit à petit à la vie. Quand j'émergeai du néant et en état d'écrire et de décider par moi-même, je fus épouvanté à mon tour à l'idée de voir apparaître devant moi une épouse légale, âpre au gain, intéressée et probablement antipathique.

– Merci.

– Je ne vous connaissais pas, mon amour. J'avais tort, je l'ai vite reconnu !

– Et ensuite ?

– D'autres préoccupations me hantaient. Je voulais absolument rejoindre les Alliés. Aussitôt

en pleine possession de mes moyens et de mes forces, je parvins, après maintes difficultés, à rejoindre Londres. Je m'engageai aussitôt et fus affecté, en raison de mon passé, de mes études et de ma connaissance des langues étrangères, à un service spécial destiné à assurer la liaison avec les Forces Intérieures qui commençaient à peine à s'organiser. J'ai subi un entraînement intensif qui m'a fait le plus grand bien, puisqu'il a fini de me guérir complètement. Sur les instructions du commandant, j'ai laissé pousser ma barbe, pour éviter d'être reconnu par ceux qui pouvaient m'avoir rencontré auparavant, j'ai pris une fausse identité et j'ai été parachuté sur le plateau de Millevaches.

– Et comment êtes-vous venu ici ?

– Je cherchais un abri sûr, avant tout, et, par une curiosité légitime, j'ai été pris subitement d'une furieuse envie de vous connaître. Je voulais savoir quel genre de femme j'avais épousée avant de songer à faire annuler ce mariage *in extremis* que j'avais décidé dans un moment de faiblesse et d'affolement. Je me suis rendu à La Châtre et me

suis présenté à l'abbé Durand, sous l'identité de Charles Ramon, avec une lettre de recommandation de... Jacques Desfarges.

– Mais pourquoi tout ce mystère ? questionna Sylvane.

– Je n'avais pas le droit de dévoiler ma véritable identité, à cause de la mission qu'on m'avait confiée. De plus, c'était une occasion unique de contrôler si l'on me reconnaît, oui ou non. La ruse a complètement réussi.

– Elle a réussi d'ailleurs pendant plus de deux ans avec moi, reconnut-elle. Mais, moi, je ne vous avais aperçu que pendant une demi-heure, au fond d'un lit, et il était impossible que je vous reconnaisse. Tandis que l'abbé...

– L'abbé ne m'a pas vu pendant un laps de temps plus long ni en meilleur état que vous-même. En tout cas, la supercherie a réussi admirablement. Je savais ce que je faisais, d'ailleurs, car j'avais des renseignements très précis sur l'abbé Durand... Je lui ai déclaré que Jacques Desfarges se cachait dans un endroit où il fallait qu'il demeure incognito et qu'on ne

pouvait révéler son existence, sous aucun prétexte, au risque de compromettre sa vie.

– Et l’abbé Durand ne m’a pas écrit alors qu’il me savait si anxieuse de nouvelles, fit la jeune femme avec reproche.

– Je lui ai fait promettre qu’il ne dirait à âme qui vive que cet homme était vivant. Et j’ai obtenu votre adresse en lui disant que j’avais un objet à vous remettre de la part de votre mari.

– Je comprends mieux son silence.

– L’abbé Durand a d’ailleurs fait davantage pour moi, il m’a donné une lettre de recommandation pour le curé de Lachaux, qui était un de ses amis et sur lequel il savait pouvoir compter... Comme résistant, étant donné les responsabilités écrasantes que je devais assumer dans cette région, je ne pouvais prendre aucun risque inutile. Une fois arrivé ici, j’ai estimé que l’endroit était idéal au point de vue sécurité et que, pour quelque temps, je ne pourrais jamais trouver un abri plus sûr... Vous connaissez le reste...

Sylvane s'était maintenant redressée. Elle était assise sur le bord du lit, silencieuse... Jacques Desfarges se tenait debout près d'elle.

– Pourquoi ce front soucieux, petite Sylvane ? s'inquiéta-t-il aussitôt.

– Je pense que si le destin avait voulu que vous ne reveniez pas du combat j'aurais toujours ignoré que j'avais légalement le droit de pleurer l'homme que j'aimais...

– Petite folle ! J'avais prévu ma disparition... Rappelez-vous... Je vous avais demandé de vous rendre aux Moutiers... Le supérieur du couvent, le Père Dominique, avait un document à vous remettre, une lettre : la confession de mon amour et mes instructions pour permettre, à vous, la femme que j'aimais, de rentrer en possession de mes biens... et de porter fièrement mon nom...

Des larmes d'émotion perlèrent aux yeux de Sylvane.

– Oh ! Charles, cela aurait été trop affreux.

– Oui, ma chérie. Mais votre pensée fut un viatique précieux, j'avais une telle volonté de

vous revoir, une telle soif de tendresse, que Dieu exauça mon désir.

Le jeune homme se pencha vers Sylvane, son bras enlaça sa taille souple et, l'attirant tendrement contre lui, il lui demanda dans un souffle :

– Tu m'aimes ?...

– Plus que tout au monde, murmura-t-elle sans défense.

– Rien ne peut nous séparer à présent, mon amour !... ma femme chérie !...

La porte se referma... La lumière de la chambre de Sylvane s'éteignit...

Cet ouvrage est le 362^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.